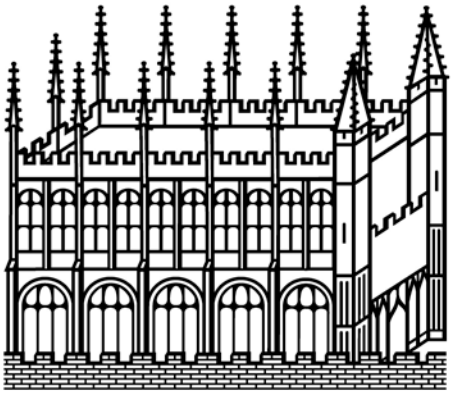


Bodleian Libraries

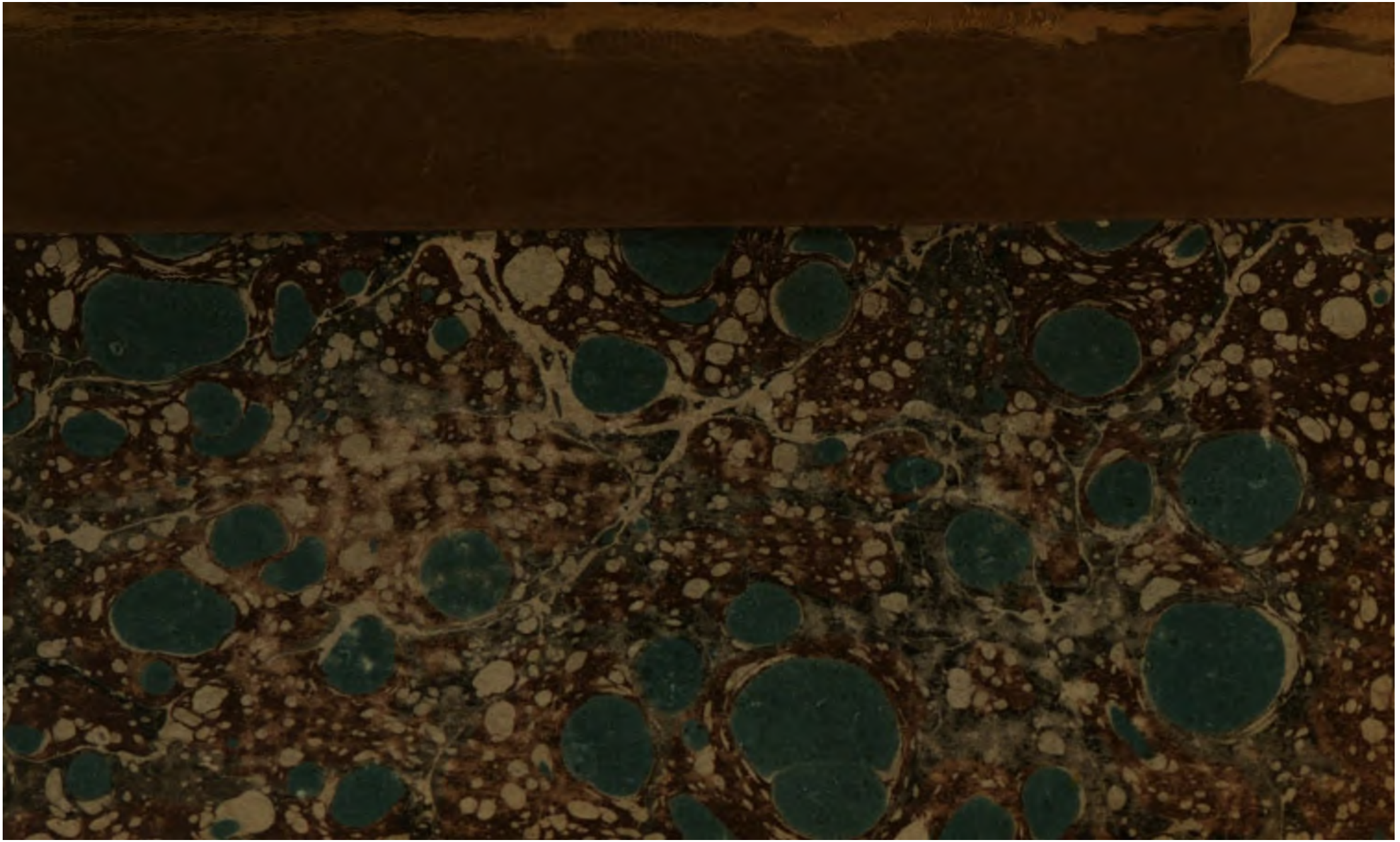
UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

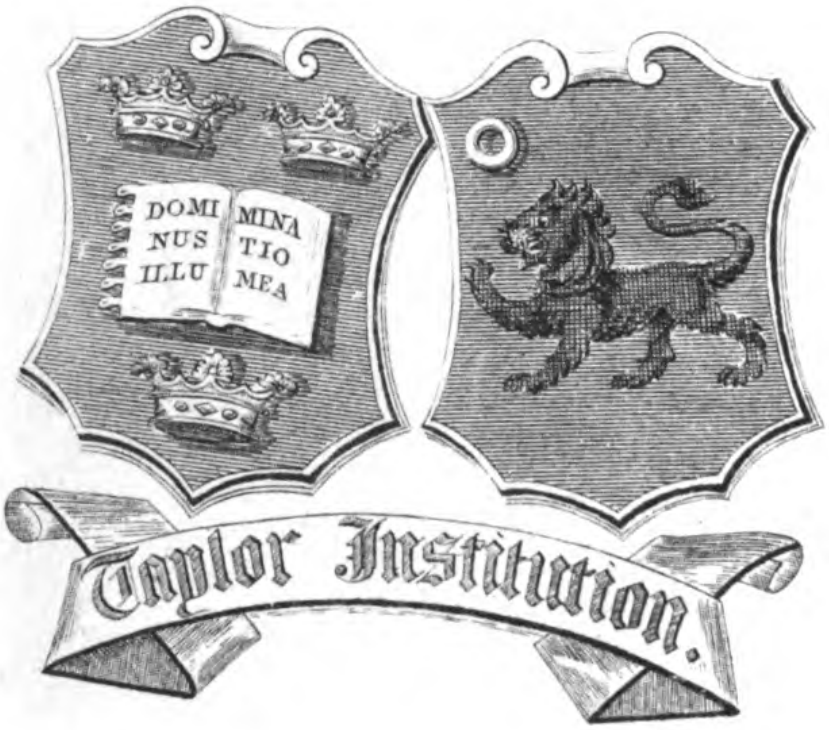
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



153. a. 12.



SALVANDY

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

Carey sc.

SALVANDY

bhé par G HAVARD

Imp de Mangeon r. St Jacq 67 Paris.

LES CONTEMPORAINS

SALVANDY

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

AVIS

C'est à tort que, dans la notice consacrée à Léon Gozlan (page 38), nous avons dit que M. Durand Saint-Amand, aujourd'hui préfet de Vaucluse, avait été gouverneur des Tuileries en 1848. Une ressemblance de noms a causé l'erreur. Cette dignité fut remplie par le citoyen Fournier Saint-Amant, auquel revient de droit l'anecdote des truffes.

SALVANDY

Le 25 février 1848, nous allions au hasard, le long des rues dépavées par l'émeute, et nous songions à la vanité des pouvoirs de ce monde.

Comme nos yeux se portaient sur les barricades énormes, dont quelques-unes atteignaient le troisième étage des maisons, et que cet illustre maréchal Bugeaud

prétendait renverser d'un souffle, nous nous sentîmes frapper sur l'épaule.

— Citoyen, nous dit un jeune homme armé d'un élégant fusil de chasse, êtes-vous curieux de voir un ministre de Louis-Philippe? L'espèce en est rare depuis deux jours.

En même temps il nous désignait un personnage de haute stature, qui coudoyait la foule sans gêne, posait un pied ferme sur le sol tourmenté, franchissait comme nous les barricades et regardait en amateur ces pyramides cyclopéennes de l'émeute.

Nous répondîmes au porteur du fusil de chasse :

— Il est probable, monsieur, que vous vous trompez. Tous les ministres sont en fuite. Votre homme, d'ailleurs, n'a pas la mine d'un vaincu. Regardez sa fière prestance! On le prendrait pour un membre du gouvernement provisoire.

— Citoyen, reprit notre interlocuteur, je suis sténographe du *National*.

Nous nous inclinâmes profondément à cette révélation.

Il ajouta :

— Trois ou quatre cents fois, j'ai vu celui dont je vous parle; j'ai sténographié ses discours à la Chambre, et je vous affirme que c'est un des ex-ministres.

— En ce cas, ce ne peut être que le comte de Salvandy.

— Vous l'avez nommé, fit le sténographe.... Un gaillard qui a de l'aplomb, n'est-il pas vrai, citoyen ?

— De l'aplomb !... Dites du courage, monsieur !

— Oui, ma foi! je pense comme vous.

Une poignée de main coupa court au dialogue. Le jeune homme prit à gauche, nous prîmes à droite.

Ceci nous est revenu en mémoire, et le trait nous paraît digne de servir en quelque sorte d'épigraphe au volume que nous consacrons à l'ancien ministre.

Narcisse-Achille de Salvandy est né le 11 juin 1795, à Condom [1], patrie du compilateur François Sabbathier, de l'historiographe Dupleix et de l'amiral Blaise de Montluc.

Sa famille, originaire d'Irlande, émigra vers 1689, et suivit les Stuarts sur la terre d'exil.

Dès le début de cette notice, nous avons à combattre une indigne calomnie, propagée par certains biographes démagogues. Ils ont prétendu que M. de Salvandy était fils d'un prêtre et d'une religieuse.

Voici à quoi se réduit l'inceste spirituel charitablement attribué aux parents de notre héros.

[1] Département du Gers.

M. de Salvandy père, destiné comme cadet de famille à l'état ecclésiastique, n'avait pas encore reçu les ordres le jour où les terroristes essayèrent de démolir l'édifice chrétien que dix-huit siècles ont si fortement consolidé sur le sol de la France.

Le jeune séminariste usa de sa liberté reconquise, et ne crut pas devoir rester fidèle à une vocation qui lui était imposée.

Bientôt il épousa une jeune fille noble, destinée comme lui par des convenances de famille à l'état religieux, mais qui achevait à peine son éducation au cloître, et n'avait point encore pris le voile.

Tous deux pouvaient, dans le sens le plus strict des observances chrétiennes,

contracter mariage sans remords et sans parjure.

Nos époux n'étaient pas riches.

Tout le patrimoine de leur race venait d'être englouti dans la tourmente. Ils se réfugièrent à Paris, où la gêne se cache beaucoup plus facilement qu'en province, et cherchèrent à suppléer par quelque industrie à leurs insuffisantes ressources.

M. de Salvandy père ne songea même point à demander une place au gouvernement impérial.

Ses affections étaient ailleurs ; il avait le culte des souvenirs.

D'autre part, il ne se sentait entraîné

par aucun élan vers la gloire des armes. Comme tous les esprits indépendants et lettrés, il abominait le commerce, et Thémis avec ses allures chicanières ne lui donnait pas la moindre envie d'aborder le barreau.

Que faire cependant? Il fallait vivre.

Ayant rapporté de sa province un mobilier considérable, seul débris d'une aristocratique opulence, il s'installe dans une maison de la rue Cassette, y garnit quelques appartements, et les donne en location.

Ses hôtes sont de vieux nobles ruinés ou des prêtres échappés à la guillotine.

Se conformant à l'usage des maisons garnies, les jeunes époux admettent à leur

table tous les locataires, et l'on écrit sur la porte en lettres saillantes :

PENSION BOURGEOISE. — *Table d'hôte à cinq heures.*

Assurément la position pouvait être plus flatteuse pour l'amour-propre; mais elle ne rabaissait en rien le caractère de l'homme consciencieux qui s'y résignait.

Son fils lui-même, bien que pourvu d'une dose de vanité peu commune, a le bon esprit de ne point rougir de l'histoire de la table d'hôte.

Honorant au contraire le courage de ses parents, il acheta la maison de la rue Cassette. Jamais il n'en est sorti, même pour aller demeurer au ministère de l'instruc-

tion publique. A l'heure où nous écrivons, il habite encore l'ancienne demeure paternelle.

Narcisse-Achille de Salvandy nous apprend lui-même comment il fut élevé.

Ses parents l'idolâtraient.

Joyeux, spirituel, espiègle, il ne connut dans son enfance ni les reproches, ni les punitions. Tous ses désirs étaient accomplis, toutes ses paroles avaient force d'oracle.

On le regardait très-sérieusement comme la huitième merveille du monde.

Il reçut de son père les premiers éléments de l'éducation ; mais un excès d'indulgence gâtait tout.

Charmé de la gentillesse de son élève et de sa vivacité de réplique, le professeur lui lâchait la bride et cédait à ses fantaisies les plus bizarres, à ses instincts les plus répréhensibles.

Agé de douze ans à peine, Narcisse-Achille avait déjà lu Voltaire et portait des bottes.

Il courait risque de franchir les limites de l'adolescence, monté sur ce dada présomptueux qui a rendu tant d'autres petits prodiges parfaitement ridicules, et qui les jette dans une infinité de casse-cou lorsqu'ils arrivent à l'âge d'homme.

Le hasard voulut qu'une aventure, aussi mortifiante que salutaire, le ramenât dans la bonne voie.

C'était en 1807, au plus fort des triomphes de l'Empire.

Beaucoup de vieillards polis et lettrés, débris de toutes les opinions et de tous les régimes, hantaient alors le café Procope [1], rue de l'Ancienne-Comédie, et lui conservaient un air dix-huitième siècle, assez curieux sous le règne du sabre.

M. de Salvandy père, habitué de cet établissement, y allait tous les soirs savourer

[1] Ce café, le plus ancien de Paris, fut fondé, à la fin du règne de Louis XIV, par un sieur François Procope, dont le fils, Procope-Couteau, se mit à écrire pour le théâtre et amena tous les auteurs de Paris à l'établissement paternel. Voilà pourquoi, cent années durant, le café Procope fut le rendez-vous des gens de lettres. Nous écrivons cette note tout exprès pour la faire lire au *savant* journaliste qui demandait, il y a quinze jours, comment il se faisait que l'historien Procope eût été le parrain d'un limonadier.

sa demi-tasse et faire sa partie de dominos.

Régulièrement, il amenait son fils avec lui.

Notre petit bonhomme ne manquait jamais de prendre part à la conversation générale, tranchant avec un aplomb superbe toutes les questions les plus sérieuses en politique, en littérature, et même en science militaire.

Il fallait l'entendre discuter les plans de campagne de l'Empereur.

Achille annonçait les marches et les contre-marches ; il prédisait les victoires, et, pour appuyer ses belles argumentations théoriques, on l'entendait citer à tout

propos le prince Eugène, Montecuculli, Alexandre, Annibal, et tous les grands capitaines des temps passés et modernes.

Un des vieux habitués du café, las d'entendre ce ramage, quitte sa place un beau soir et vient frapper sur l'épaule du jeune discoureur.

C'était un homme au front sérieux, à la contenance sévère.

Il avait une place de conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève, et se nommait Faucon.

— Mon petit ami, dit-il à Narcisse-Achille, je vais vous apprendre une chose qui vous étonnera beaucoup.

Ce début singulier causa tout d'abord à M. de Salvandy fils, interrompu dans sa harangue, une partie de la surprise qu'on lui annonçait.

Le vieux bibliothécaire parlait assez haut pour être entendu des quatre coins de la salle.

— Vous avez de l'esprit, mon cher enfant, continua-t-il.

Narcisse ôta son chapeau.

L'éloge lui parut flatteur; mais il attendit la suite; car à cette phrase ne s'attachait pas sans doute encore le sujet d'étonnement prédit par son interlocuteur.

— Eh bien, reprit M. Faucon, si vous

allez du même train jusqu'à votre majorité, je vous annonce que vous serez un jeune homme de la plus complète ignorance.

— Monsieur! cria Narcisse-Achille, dont la face devint pourpre.

— Oui, mon petit ami, vous ne serez absolument bon à rien. Ne vous fâchez pas, je m'explique, reprit paternellement M. Faucon. Vous venez au café Procope, au lieu d'aller au lycée : premier tort! Mais je vous en reproche un autre plus grave, c'est de parler toujours, c'est de parler quand même. Il ne faut pas, à votre âge, avoir la prétention de se faire écouter par les hommes mûrs. Sachez que vous n'avez rien à leur enseigner, mon

ami. En les écoutant, au contraire, vous pouvez retenir tout ce qu'ils savent.

La mercuriale était rude, bien que débitée sur un ton doux et bienveillant.

Narcisse-Achille ne savait plus quelle contenance tenir. Il regardait son père comme pour lui demander appui ; mais ce dernier, frappé de la justesse du raisonnement de M. Faucon, ne songeait en aucune sorte à venger l'orgueil blessé de son fils.

Il pressa la main du bibliothécaire et le remercia de sa franchise.

A partir de ce jour, le petit orateur ne parut plus au café Procope. On se mit en campagne afin de lui obtenir une bourse.

Vingt-deux ans plus tôt, c'est-à-dire en 1785, M. de Salvandy père avait connu très-intimement Cambacérès, alors conseiller à la cour des comptes de Montpellier. Depuis, il ne l'avait point revu au sein des grandeurs.

Il se décida, dans l'intérêt de son fils, à une démarche qu'il n'eût jamais faite pour lui-même.

On n'abordait pas aisément, à cette époque, son altesse sérénissime le prince archi-chancelier de l'Empire. Néanmoins, on savait que tous les jours il paradait une heure ou deux sous les tilleuls du Palais-Royal, flanqué de ses commensaux habituels, le marquis d'Aigrefeuille et le marquis de Villevieille.

Villevieille était sec, long et pâle.

Il ne lui manquait qu'un plat à barbe, une lance et une armure pour ressembler au célèbre héros de la Manche.

D'Aigrefeuille, par contre, avait une face cramoisie, et sa corpulence ronde et courte lui donnait la mine d'un poussah.

Rien n'était bizarre comme cette trinité gastronomique, suivie à distance respectueuse par un cortége de badauds.

M. de Salvandy père prit son courage à deux mains.

Il perça la foule et réussit à aborder le prince dans une de ses promenades au Palais-Royal. Il le trouva paré de tous ses rubans et de tous ses ordres.

Cambacérès reconnut son ancien camarade.

Il lui fit un accueil très-aimable et lui promit une bourse; mais cette promesse ne se réalisa point.

Fatigué d'attendre, le père d'Achille s'adressa directement à M. de Fontanes, grand maître de l'Université. Le proviseur du lycée Napoléon, M. de Wailly, appuya sa requête, et reçut l'ex-orateur du café Procope au nombre de ses élèves, en attendant la réponse du ministre.

Bientôt une lettre de M. de Fontanes sanctionna cette admission provisoire.

A son premier dimanche de sortie, Nar-

cisse-Achille, vêtu de pied en cap de l'uniforme des lycéens d'alors,— habit blanc, garni du col et des revers orange, chapeau à claque, culotte courte et bas bleus,— alla sonner à la porte du bibliothécaire de Sainte-Geneviève, qu'il trouva corrigeant des épreuves grecques.

— Me reconnaissez-vous, monsieur? murmura-t-il d'un air timide.

— Non; qui êtes-vous? demanda le brave homme surpris.

— C'est à moi que vous avez donné, l'hiver dernier, de si bons conseils au café Procope.

— Est-ce possible? s'écria M. Faucon.

Viens-tu me remercier, mon enfant?... C'est bien! c'est très-bien!... Tu ne m'as donc pas gardé rancune?

— Oh! non, monsieur; je vous dois une éternelle reconnaissance.

Le vieux bibliothécaire lui souhaita beaucoup de succès dans ses classes, l'embrassa, et lui dit en le reconduisant :

— Courage! tu seras un homme!

Achille de Salvandy resta cinq ans au lycée, marchant de front avec les meilleurs élèves, obtenant toujours d'excellentes places, mais encourant parfois le reproche d'indiscipline.

Un coup d'audace étrange l'exposa un jour aux sévérités de la règle.

C'était en 1813.

L'étoile de Napoléon commençait à pâlir. Tous les monarques écrasés par son glaive relevaient la tête et se détachaient l'un après l'autre de son alliance. Quelques mois encore, ses diplomates allaient le trahir, ses maréchaux allaient le vendre.

On doutait de son génie, on n'espérait plus en sa fortune.

Les mères françaises pleuraient leurs fils morts, et, comme Rachel, ne voulaient point être consolées.

Une seule génération restait fidèle au culte qu'on blasphémait déjà, c'était la génération même à laquelle appartenait Achille. Toute cette jeunesse croyait éner-

giquement à la durée de la gloire, saluait avec enthousiasme le vieux drapeau, niait l'éclipse et repoussait jusqu'au soupçon de la décadence.

Notre lycéen regardait Napoléon comme un dieu.

Pendant son année de seconde, la lecture des bulletins de la grande armée fut sa lecture favorite. Son âme s'enflammait au rayonnement sublime de cette puissante et laconique éloquence, dictée, sur le champ de bataille même, à César par le génie de la guerre.

Un jour donc, à l'heure du dîner, celui des condisciples d'Achille qui était de semaine au pupitre, trouve sous ses yeux, à

la place du volume habituel, un bulletin datée d'Allemagne, dont il s'empresse de donner communication à tout le réfectoire.

On y annonce le gain d'une grande bataille livrée par nos troupes sur les rives de l'Oder.

Aussitôt les applaudissements d'éclater avec frénésie. Le proviseur lui-même partage la joie commune, bien que fort intrigué de la manière dont ce bulletin lui arrive.

Il sort, et prend des informations.

Personne dans Paris n'a connaissance de la chose. M. de Wailly regarde le journal officiel, il n'y trouve pas une ligne relative à cette magnifique victoire.

Évidemment une supercherie a été commise.

Le proviseur, rassemblant aussitôt ses élèves, somme le coupable de se déclarer. Narcisse-Achille sort des rangs et dit :

— N'accusez personne, c'est moi !

Fatigué de ne plus voir dans le *Moniteur* ses chers et victorieux comptes rendus, il s'était permis d'imiter l'éloquence impériale et de battre l'armée allemande de sa propre autorité.

On trouva l'audace impardonnable.

M. de Wailly crut un exemple nécessaire. Il condamna le fabricant de bulletins à quinze jours d'arrêts, c'est-à-dire,

comme le comprendront ceux qui n'ont pas oublié les rigueurs de la discipline lycéenne, à quinze jours de prison cellulaire et de plombs de Venise.

Achille de Salvandy ne veut pas se soumettre à ce châtiment terrible.

Il profite de la sortie des externes, à la fin d'une classe, réussit à se glisser parmi eux, et s'échappe du collége.

Le voilà libre; mais que fera-t-il de sa liberté?

S'il rentre rue Cassette, on blâmera sa fuite, on lui conseillera de faire acte de soumission. Sa mère versera des larmes, et jamais Achille n'a pu voir pleurer sa mère.

Il reprendra le chemin du collége, il se résignera au cachot.

Pendant deux longues années encore, il gémira sur les bancs universitaires, quand, là-bas, de l'autre côté du Rhin, des jeunes gens de son âge se battent sous l'œil de l'empereur et moissonnent des lauriers.

Narcisse-Achille veut se battre comme eux.

Sa résolution est prise.

Le vainqueur des Gaules a passé le Rubicon; Fernand Cortez a brûlé ses vaisseaux.

En ce moment même, on procédait à la

levée d'une garde d'honneur. Beaucoup de fils de famille se laissaient prendre à ce dernier hameçon que leur tendait la gloire. Espérance d'avancement rapide, riche uniforme, tout était là pour les séduire et les entraîner sur le champ de bataille.

Salvandy fils court à l'Hôtel de Ville et demande à signer un acte d'enrôlement.

Le préfet de la Seine accueille ce chaud volontaire, et, le soir même, Achille se montre, armé de pied en cap, chez ses parents confondus de stupeur.

Bientôt on lui envoie l'ordre de rejoindre.

Il part et assiste aux dernières campagnes d'Allemagne et de France. Notre ex-lycéen fait sa rhétorique à Lutzen et sa

philosophie à Champ-Aubert. Blessé trois fois en moins d'une année, il parvient au grade d'adjudant-major, et Napoléon lui-même, dans la cour de Fontainebleau, lui attache la croix d'honneur sur la poitrine.

Achille n'avait pas encore dix-neuf ans.

Très-peu de nos contemporains nous offrent, au début de leur carrière, de semblables détails à fournir.

Dans plusieurs de ses écrits, notamment dans *les Scènes de Bivouac*, M. de Salvandy se plaît à nous raconter quelques épisodes de sa vie de soldat.

« Il me souvient, dit-il, qu'une fois, aux derniers jours de la campagne de 1814, après la rapide marche qui, commencée à Vitry, ne se termina qu'à l'Ile-de-France et à Essonne, nous

eûmes la fausse joie d'un séjour en deçà de la jolie et vieille petite ville de Moret.

« Le temps était effroyable; il pleuvait d'une façon horrible.

« Nous fûmes établis le long de la grande route. Je pus m'emparer d'un de ces lits de cailloux qui garnissent le bord de la chaussée. Ce me fut un triomphe. Je jouissais de mon sort : je n'avais de l'eau que d'un côté.

« Des cailloux pour couche au lieu de boue, ce sont là de ces fortunes qu'on ne peut comprendre dans les habitudes uniformes de la cité; dans les camps, il n'en faut pas plus. Il y a un luxe relatif pour toutes les situations de la vie. »

Sa mémoire fidèle nous peint les désolations de cette malheureuse campagne.

Quinze années durant, le saccage et la ruine s'étaient promenés d'un bout de l'Europe à l'autre; maintenant ils envahissaient la France.

« Les meubles du paysan, continue M. de Salvandy, étaient employés, après les barrières de sa cour et les portes de sa chaumière, à entretenir le feu de la cuisine des régiments. C'était pitié d'entendre les vantaux ciselés et luisants de l'armoire séculaire petillant dans l'âtre improvisé; pitié surtout de voir la douleur, d'écouter les cris des habitants dévastés. Les hommes, en général, se laissaient ruiner silencieusement. Mais qui dira les cris des femmes, leurs sanglots, leurs malédictions?

« Comment oublier jamais que, dans les plaines de la Champagne, près de Méry-sur-Seine, nous avions pu, quelques officiers exténués de fatigue et moi, nous jeter sur un lit, dans une vaste ferme, encombrée de soldats. Tout à coup des cris, des flammes, des tourbillons de fumée, nous réveillent en sursaut. C'était la fermière qui, dans l'ivresse de sa douleur et de sa vengeance, avait elle-même mis le feu à son propre toit. Quand on voulait sortir du milieu de l'incendie, on trouvait cette malheureuse, la fourche à la main, essayant de fermer les passages et de rejeter dans les flammes les coupables de ses malheurs.

« Les coupables! Elle se trompait. Il aurait

fa'lu chercher plus loin. Mais ses coups ne pouvaient porter jusque-là. »

Narcisse-Achille, après l'abdication de l'Empereur, se fit inscrire sur les registres de l'École de droit de Paris.

Il comprenait qu'une ère nouvelle allait commencer. Toutefois, en se livrant à ses études de jurisprudence, il entra dans la maison militaire de Louis XVIII, afin de ne point être dépossédé de son grade.

Le 20 mars, il suivit le roi jusqu'à la frontière avec les mousquetaires noirs.

Son enthousiasme pour la légitimité n'alla pas jusqu'à le conduire à Gand. Nous savons de source certaine que M. Guizot.

lui garda perpétuellement rancune à cet égard.

Nous avons oublié de dire que notre héros, avant les Cent-Jours, s'était fait tout à coup écrivain pour défendre les vieux débris des phalanges impériales, insultés par de lâches pamphlets royalistes [1].

C'était un acte plein de noblesse et de courage.

Mais le jeune homme ne devait point en rester là. Quand les puissances alliées eurent envahi de nouveau le territoire et ramené Louis XVIII en croupe sur un cheval de Cosaque, il fit paraître ce fa-

[1] A cette époque, il publia deux brochures remarquables par leur force de logique et leur patriotisme éclairé.

meux écrit; qui a rendu son nom célèbre et qui a pour titre : *La Coalition et la France.*

Jamais plus éclatante manifestation ne se produisit en des jours plus périlleux.

Le pays entier battit des mains à ce cri de colère, poussé par un jeune homme de vingt ans. Toutes les fibres de l'honneur national tressaillirent à sa voix. Chacun répéta ses phrases indignées; chacun protesta hautement contre la force brutale qui écrasait le sol, contre les baïonnettes étrangères qui éventraient nos gloires.

On saisit l'édition par ordre des rois alliés.

Mais le jeune auteur ne déployait pas

seulement de la bravoure sur le champ de bataille. Il prouva que le courage civique était profondément ancré dans son âme. L'empereur de Russie, le roi de Prusse et tous les monarques de la Sainte-Alliance reçurent une opposition sur timbre, en bonne forme, et dûment signifiée par qui de droit.

Cet acte les sommait de lever la saisie et les assignait devant les tribunaux en cas de refus.

Grande colère.

Les Cosaques fulminent et les Prussiens sont en rage.

Blücher, le farouche Blücher, est d'avis

que l'auteur de la brochure doit être fusillé, par simple mesure préventive.

Narcisse-Achille ne recule pas devant la tempête qu'il soulève.

On lui conseille de se cacher.

— Pour qui me prenez-vous? répond-il fièrement.

Et partout il se montre. On le voit dans les lieux publics, sur les promenades, au spectacle. Des espions sont à ses trousses: qu'importe? il ne donne pas le plus léger signe de crainte ou de faiblesse.

Comme il rentrait, un soir, à son modeste logement d'officier, il trouve un équipage à sa porte.

— Si vous m'en croyez, mon frère, dit-il, nous lirons ce petit volume ensemble.

— Volontiers, dit le roi.

Pendant la lecture, Louis XVIII ne sourcilla pas. Il ne donnait aucun signe d'approbation ni de désapprobation.

— Vous savez, mon frère, qu'on parle de fusiller ce jeune homme ? dit le comte d'Artois, arrivé à la dernière page, et fort inquiet du silence du monarque.

— Ah ! fit Louis XVIII. Mais, s'ils le veulent, mon frère, ils le peuvent. Je n'ai qu'une royauté dérisoire. Mon sceptre est un jouet d'enfant.

— Sire, croyez-le bien, plus vous cé-

derez, plus ils auront d'exigences. Refusez d'autoriser les poursuites contre M. de Salvandy, je gage qu'ils n'osent point passer outre.

— Essayons, je le veux bien, dit le roi.

On appela le duc de Richelieu, qui fut chargé de notifier aux princes cosaques, prussiens et autres les intentions de Sa Majesté.

La prophétie du frère du roi se réalisa.

Sous leurs pieds incertains, les alliés tremblaient toujours de voir un gouffre s'ouvrir. Ils connaissaient la haine de la France; ils savaient que la révolte ne demandait qu'un signal pour s'étendre d'un

bout à l'autre du territoire et y creuser leur tombe.

On donna l'ordre de ne plus inquiéter M. de Salvandy.

Cet excellent Blücher en fut au désespoir. Le diplôme de docteur en droit, que lui expédia si ingénieusement l'Université d'Oxford, ainsi qu'à Plutoff, hetman des Cosaques, ne fut pour lui qu'une consolation médiocre.

Voulant en finir avec toute cette querelle, le duc de Richelieu fit appeler Narcisse-Achille au ministère, et l'exhorta vivement, au nom des intérêts du pays, à retirer son opposition.

— Nous vous avons soutenu, lui dit-il.

A présent ayez un peu de condescendance. On ne va pas remettre l'Europe à feu et à sang pour une brochure de quatre-vingts pages.

Notre jeune écrivain se rendit à cette raison concluante.

Une fois les étrangers sortis de France, M. de Richelieu le récompensa de son courage et de son sacrifice en le nommant maître des requêtes au conseil d'État.

Mais, huit mois après, Salvandy donna sa démission pour combattre en toute sécurité de conscience un projet de loi porté aux Chambres, et par lequel on espérait modifier le système électoral. Il imprima

coup sur coup deux nouveaux écrits, les *Vues politiques*, et un aperçu très-remarquable ayant pour titre : *Sur les dangers de la situation présente.*

On y trouve cette conjecture surprenante, que l'avenir justifia d'une façon si absolue :

« Dans la carrière où la France va être engagée en dépit d'elle, et à un jour donné, le régime des coups d'État sera mis en œuvre de toute nécessité, et la force militaire sera invoquée en vain. »

Certes, il était impossible de prédire la Révolution de juillet en termes plus explicites [1].

[1] Notre héros est doué d'une sorte de seconde vue en politique. — Avez-vous lu les *Girondins?* demandait-il à M. Viennet en décembre 1847. — Oui. —

Le ministère Decazes, que Narcisse-Achille soutenait de sa plume contre les attaques passionnées du *Conservateur*, ne put résister aux efforts de ceux qui travaillaient à le détruire, et la contre-révolution prit racine en France, juste à l'heure où la liberté triomphait en Espagne.

M. de Salvandy passa les Pyrénées, afin de voir de plus près le drame qui se jouait dans la Péninsule.

Il revint l'année suivante pour épouser mademoiselle Féray, fille du grand industriel de ce nom, propriétaire des beaux

Qu'en pensez-vous? — Lamartine est un historien fantaisiste, répondit l'ingénieux auteur de l'*Epître aux Chiffonniers*. — Dites plutôt que c'est un monstre! répliqua le ministre. Avant deux mois, avec de semblables écrits, nous aurons les barricades.

établissements de Chantemerle, près d'Essonne, et petite-fille d'Oberkampf, le vénérable fondateur de la manufacture de Jouy [1].

Le roi voulut signer au contrat.

Madame de Salvandy, nous affirment tous ceux qui ont eu l'honneur de la connaître, était un ange de dévouement et de bonté.

[1] Fils d'un teinturier d'Allemagne, Christophe-Philippe Oberkampf s'établit, en 1757, sans autre fortune qu'une centaine d'écus, dans une vallée à deux lieues de Versailles, et y fonda cette immense manufacture de toiles peintes dont la renommée fut européenne. Au début de ses travaux, le courageux artisan se chargea seul du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture des toiles. Le succès couronna ses efforts, et son industrie devint une source de fortune pour la vallée de Jouy tout entière. Louis XVI lui accorda des lettres de noblesse, et Napoléon le nomma sénateur.

Joignant à ces trésors de l'âme toutes les grâces de son sexe, un caractère délicieux, un esprit supérieur, elle fut pendant vingt ans l'adoration de sa famille et contribua puissamment à maintenir son époux dans les principes les plus fermes de la politique honnête.

A l'époque du choléra de 1832, madame de Salvandy joua le rôle héroïque d'une fille de Vincent de Paul.

Dans ces jours sinistres, elle visita la mansarde des malades nécessiteux, distribuant partout de l'or, des médicaments, du linge et des consolations. Aussi calme, aussi intrépide que les médecins les plus aguerris contre l'aspect de la mort, on était sûr de la rencontrer aux lieux mêmes

où le fléau sévissait avec le plus de rigueur.

Cette noble chrétienne mourut en 1845.

Se conformant, après son mariage, aux désirs de sa nouvelle famille, notre héros reprit ses fonctions au conseil d'État.

Mais il fut presque aussitôt destitué par M. de Peyronnet, ministre despote qui voulait ranger tout le monde à ses idées d'absolutisme, et qui ne pardonna point à Narcisse-Achille d'être d'un avis contraire au sien relativement à l'expédition projetée en faveur de Ferdinand VII.

Ayant donné sa démission de capitaine d'état-major pour ne pas aller soutenir en Espagne une cause qu'il jugeait mauvaise,

Salvandy perdit à la fois son grade et sa place de maître des requêtes.

Il se retira chez son beau-père, à Chantemerle, et consacra ses loisirs à fabriquer le roman bizarre qui a pour titre *Don Alonzo*.

Ce fut un grand malheur pour M. de Salvandy d'avoir cédé à cette funeste tentation.

Plus un homme a de mérite chez nous, moins on lui pardonne de s'exposer au ridicule, et véritablement Narcisse-Achille est ridicule sous plusieurs faces.

Ne parlons d'abord que de l'écrivain.

Les circonstances, la passion du mo-

ment font le succès d'une brochure politique. Il est permis d'y manquer de style; on n'y cherche ni la correction de la phrase, ni la finesse du goût. Poussez une botte franche à l'ennemi que vous attaquez, tout est dit. Le public bat des mains, votre triomphe est assuré.

Mais, pour cela, n'allez pas croire qu'on vous accorde un brevet littéraire.

Le jour où vous mettez le pied sur le véritable domaine des lettres, et où les prétentions de votre plume deviennent manifestes, vous retombez dans le droit commun de la critique. Si vous êtes médiocre, on vous le dit brutalement en face.

Voilà ce qui advint à Narcisse-Achille.

Don Alonzo est un des livres de ce siècle qui ont le plus excité la malice de la petite presse et sa verve goguenarde. On le place, depuis trente ans, sur la même ligne que les *Fables* et *Épîtres* de ce bon M. Viennet ; il jouit de la même renommée bouffonne et désopilante.

M. de Salvandy n'était pas né pour écrire un roman.

Lisez son livre, et vous y trouverez le génie inventif le plus rempli d'incohérence et le plus burlesque qui soit au monde. Son imagination est à la fois pauvre et déréglée. Nulle souplesse dans la forme, nulle variété dans les épisodes, ignorance complète des règles les plus vulgaires. Tous ses héros parlent identiquement le même

langage. Que vous soyez à l'Escurial ou dans une posada de l'Estramadure, qu'il s'agisse d'un grand seigneur ou d'un muletier, jamais vous n'entendrez discourir qu'un seul homme; cet homme est M. de Salvandy.

Alphonse Rabbe, jugeant le style d'*Alonzo*, disait :

« C'est l'emphase passée à l'état chronique. »

Le mot est d'une entière justesse. Notre malencontreux romancier le justifie sur toute la ligne par sa phraséologie pompeuse et vide et par ses grands mots sonores visant à l'effet, puis crevant tout aussitôt comme ces bulles de savon qui vous

éblouissent un instant par leurs nuances fugitives.

Narcisse-Achille est un d'Arlincourt réussi.

On peut lui appliquer le mot de Boileau sur la Calprenède : « Dans ses ouvrages tout se dit noblement [1]. »

Savez-vous en quels termes ce précieux *Alonzo* parle des punaises biscaïennes, ces mêmes punaises qui ont inspiré à Henri Heine une si plaisante élégie :

[1] Ainsi, par exemple, ayant occasion de parler du costume de Napoléon Ier, M. de Salvandy ne trouve pas le mot *redingote* assez noble et croit devoir employer celui d'*enveloppe*. — Ah çà, demandait un doctrinaire, pourquoi Salvandy appelle-t-il la redingote de l'Empereur une *enveloppe grise?* — Par la même raison, répondit Royer-Collard, que votre portier dit *mon épouse*.

« Je voulus, dit-il, chercher le repos sur le seul de ces lits grossiers qui restât encore; la clarté douteuse d'une lampe de fer suffit pour me montrer *réunis les motifs de plainte les plus graves et aussi les plus communs* dans la Péninsule. »

Cependant, nous devons le dire, çà et là quelques belles pensées étincellent dans ce livre étrange comme de rares et lointains météores.

« A dix-huit ans, dit M. de Salvandy, le sommeil et la veille se ressemblent. On ne fait que changer de rêves. »

Quand l'auteur quitte le roman pour traiter l'histoire et se livrer à des appréciations politiques pures et simples, il nous donne quelques pages remarquables, toutes surprises de succéder au fatras qui précède. En peignant la cour de Ferdi-

nand VII, il ne manque pas d'une certaine vigueur de pinceau. Nous retrouvons plus loin cette même vigueur, lorsqu'il nous montre les cortès réfugiées à Cadix, et votant la constitution sous le canon de l'ennemi.

Trois publications d'un autre genre, le *Ministère et la France*, — l'*Ancien et le nouveau règne*. — et la *Vérité sur les marchés Ouvrard*, écrites dans la manière de ses anciennes brochures, réconcilièrent un instant Narcisse-Achille avec les lecteurs sérieux.

Mais décidément ce diable d'homme était piqué de la tarentule du roman.

Presque aussitôt ne s'avise-t-il pas de

publier une nouvelle gauloise ayant pour titre : *Islaor*, ou *le Barde chrétien ?*

Ce second crime littéraire nous semble impardonnable.

Islaor, comme forme et comme conception, est d'un rococo scandaleux. Le barde gaulois (il faut lire cela pour le croire) attaquait les doctrines absolutistes du ministère. Sa harpe vibrait d'indignation pour flétrir la loi d'amour et condamner le milliard d'indemnité que M. de Villèle se disposait à demander aux Chambres.

Les triomphes de Chateaubriand tournaient la tête à ce malheureux Salvandy.

De longue date il connaissait l'auteur du *Génie du christianisme*. Chateau-

briand, du reste, ne tarda pas à lui reprocher ses folles tentatives littéraires.

— Vous êtes né, lui dit-il, pour les luttes de l'opposition, pour les articles crème fouettée du journalisme, ou les pages éphémères de la brochure : n'ambitionnez point d'autres succès de plume

Narcisse-Achille se le tint pour dit [1].

Lorsque Chateaubriand fut renvoyé du ministère et fit cause commune avec la gauche dynastique, l'auteur d'*Alonzo* le

[1] Un troisième roman, *Nathalie*, lui fut attribué, mais à tort. Il est l'œuvre d'une femme de lettres de sa connaissance intime. Salvandy ne signa que la préface, et ne voulut accepter que le titre d'éditeur. Cette préface de *Nathalie* tout entière est une apologie enthousiaste des *bas-bleus*.

suivit au *Journal des Débats*, et devint son premier aide de camp.

Il écrivit sur les funérailles de Louis XVIII un premier article, que le *Moniteur*, le lendemain, attribua au chantre des *Martyrs*.

Ceci nous rappelle un mot charmant de madame Récamier.

Le vieux Matthieu de Montmorency, gouverneur du duc de Bordeaux, se trouvait un soir au cercle de la spirituelle femme.

On parla de Narcisse-Achille.

Matthieu fit l'éloge du jeune écrivain dans les termes les plus enthousiastes et les plus pompeux. A l entendre, il égalait presque son illustre patron.

— Je vous assure qu'il est impossible de voir un plus magnifique reflet de Chateaubriand! s'écriait-il.

— Dites plutôt que c'est son ombre au clair de lune, répondit madame Récamier.

La collaboration de Salvandy aux *Débats* eut une durée de quatre ans. Ses articles forment au moins la valeur de huit volumes in-octavo. Si l'on écarte les vices de sa phrase, toujours enflée et creuse, on y trouve un véritable talent de polémiste, une verve soutenue, du trait, de la vigueur, et une certaine puissance ironique dont l'effet dut être parfois très-agaçant pour le pouvoir.

Notre héros a raconté lui-même com-

ment il procédait dans ses travaux de journaliste.

Il fuyait le tumulte de Paris et se retirait à la campagne sous les ombrages d'un grand parc anglais.

Là, tout à son inspiration, sans visites importunes, et dégagé des exigences de la vie mondaine, il écrivait ses articles, appuyé contre le tronc d'un tilleul, ou couché sur les vertes pelouses. Quand sa copie était prête, il l'expédiait au journal par un courrier, qui lui rapportait les épreuves tout humides, au bout de trois heures.

Pour les recevoir, les corriger et les rendre plus vite au messager, Narcisse-

Achille s'installait au bout de l'avenue, dans le pavillon du concierge.

En 1828, la censure rétablie chassa du *Journal des Débats* notre intrépide rédacteur.

Il se remit alors à écrire brochures sur brochures, critiquant le ministère avec tant de véhémence et tant de fougue, que chacun disait :

« — Vraiment Salvandy est à lui seul une presse libre. »

A la même époque, il publia une Histoire de Pologne, *avant et sous le roi Jean Sobieski*. C'est évidemment son œuvre la plus importante et la mieux conçue, n'en déplaise aux aigres critiques de M. Léonard Chodzko [1].

[1] Tout en reconnaissant le mérite réel de cette his-

Sous le ministère Martignac la royauté parut enfin se repentir de ses torts.

Royaliste de cœur, et n'ayant plus aucun motif pour attaquer le pouvoir, Narcisse-Achille consent à rentrer au conseil d'État.

Mais à peine y est-il installé, que la toute-puissante congrégation reprend le dessus.

Voyant Charles X appeler M. de Polignac aux affaires, notre héros, cette fois, se démet volontairement de sa charge pour rentrer dans les rangs de l'opposition dynastique.

toire, il ne faut pas cependant pousser la louange jusqu'à comparer M. de Salvandy à Bossuet, comme a fait autrefois M. Arsène Houssaye dans une biographie du ministre, publiée par l'*Artiste*.

L'ancien comte d'Artois se rappelait la fameuse brochure qui avait failli donner à Blücher une attaque d'apoplexie foudroyante. Il aimait le conseiller démissionnaire, et sa résolution le chagrina.

Salvandy fut mandé au château.

Charles X l'accabla de caresses et voulut le gagner au parti congréganiste ; mais Narcisse-Achille n'a jamais su pactiser avec ses convictions. Il résista noblement, et fit appel à toute son éloquence pour dessiller les yeux du roi.

— Prenez garde, sire, lui dit-il, votre politique est dangereuse ; elle vous conduit à une révolution certaine.

— Qu'importe ? s'écria Charles, on ne

me verra pas reculer d'une semelle.

— Ah ! sire, répliqua Narcisse-Achille, avec une vivacité qui ne sentait guère le courtisan, plaise à Dieu que Votre Majesté ne recule pas d'une frontière !

Le monarque stupéfait regarda l'homme qui osait lui tenir ce hardi langage.

Un instant Salvandy put croire à une explosion du courroux royal ; mais Charles X, qui, dans les yeux de l'ex-conseiller d'État, ne lisait que la sincérité la plus franche et la persuasion la plus entière, finit par lui frapper amicalement sur l'épaule.

— On ne m'avait pas trompé, dit-il ; vous n'êtes qu'une mauvaise tête, un Irlandais

né en Gascogne. Allez, je ne vous garde pas rancune [1] !

Pendant les dix-huit mois qui suivirent, Narcisse-Achille joua le rôle de cette malheureuse princesse, dont les prophéties, discréditées par un Dieu vengeur, ne réussissaient jamais à convaincre personne.

Il est vrai que beaucoup de traîtres fermaient systématiquement l'oreille.

Ainsi, par exemple, monseigneur le duc d'Orléans devait rire du mot fameux qui a couru l'Europe, et que l'auteur d'*Alonzo* lui même a rapporté dans le livre des *Cent et Un*.

[1] Peu de jours après cet entretien, M. de Salvandy fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

C'était un soir où le Palais-Royal était en liesse, à l'occasion de la visite du roi de Naples.

— Que pensez-vous de ma fête? demanda Son Altesse Royale, en s'approchant de notre héros qui se trouvait au nombre des invités.

— Je pense, monseigneur, que c'est bien une fête napolitaine, répondit Salvandy; nous dansons sur un volcan!

Le prince haussa les épaules.

Ce geste n'était pas honnête, mais il était adroit. Le chef de la branche cadette ne devait-il pas calmer les craintes, empêcher les révélations, et ne point avoir

l'air de croire au renversement d'un trône qui serait à coup sûr relevé pour lui ?

Bientôt la fusillade de 1830 et le départ de Charles X prouvèrent qu'on avait eu tort de ne point ajouter foi aux prédictions de Salvandy-Cassandre.

Fidèle à ses principes légitimistes, celui-ci resta quelque temps à l'écart du système issu de l'émeute.

Il écrivit alors sa brochure qui a pour titre : *Seize mois, ou la Révolution et les révolutionnaires* [1]. On y trouve un

[1] Elle fut imprimée plus tard sous le titre de *Vingt mois*, et fut lue par toute l'Europe. Gœthe témoigna hautement dans plusieurs circonstances son admiration pour M. de Salvandy. Une autre brochure, *Paris, Nantes et la Session*, parut à la fin de 1832.

portrait du général la Fayette pris sur le vif et touché de main de maître. L'homme qui a découvert la *meilleure de toutes les républiques* est parfaitement reconnaissable sous le manteau d'orgueil puéril qui cachait son indécision, sa faiblesse et ses manies.

Que d'hommes d'État se sont perdus, dans ce siècle, par la vanité !

M. de Salvandy doit le savoir mieux que personne, lui qui peint les autres. Comme la Fayette, il n'est coupable ni d'improbité politique, ni de corruption; mais la gloriole, il faut bien en convenir, l'a trop souvent égaré lui-même, et ce méchant petit Thiers a eu raison de dire de lui :

« — C'est un paon plein d'honneur. »

Élu bientôt par le collége électoral de la Flèche, Salvandy débute à la tribune en s'élevant contre les dévastations commises à Saint-Germain-l'Auxerrois. Il flétrit avec l'accent de l'honnête homme et du chrétien les actes sacriléges que la police indifférente a laissé commettre.

Son discours déplaît aux électeurs libéraux et voltairiens.

Ils refusent de lui continuer son mandat ; mais le collége d'Évreux le venge presque aussitôt de cette défaite et le renvoie triomphant à la Chambre [1].

[1] Ici se place le fameux rapport sur la loi de disjonction, rédigé par M. de Salvandy, et au sujet duquel un journaliste violent s'écria : « — Vous avez

Un ministère de conciliation et d'amnistie se constituant sous la présidence du comte Molé, notre héros obtient le portefeuille de l'instruction publique.

Mais il ne reste pas assez longtemps ministre pour réaliser les vastes réformes qu'il a conçues.

Toutefois, il publie dès lors une ordon-

démenti tous vos principes, vous avez soufflété votre passé! » Ce journaliste était M. Capo de Feuillide, qui depuis.... Mais tant d'autres imitèrent son exemple! On a eu tort d'accuser le député de contradiction et d'apostasie. En 1832, il n'avait pas voulu distraire les citoyens de leurs juges naturels. Que faisait-il en 1835? Il demandait que les accusés militaires fussent traduits devant leur justice spéciale et les accusés civils devant les tribunaux ordinaires. M. de Salvandy se souvenait d'avoir appartenu à l'armée, et voyait dans la doctrine contraire le renversement de toute discipline. Aujourd'hui le temps est venu de reconnaître qu'il avait raison.

nance pleine de sagesse sur les salles d'asile, organise la caisse d'épargne des instituteurs, et s'applique sérieusement à améliorer le sort des maîtres d'étude, ces tristes parias de l'éducation, cette caste déshéritée entre toutes les autres.

Jaloux de faire revivre les traditions de l'ère impériale, ou plutôt cédant à l'instinct vaniteux qu'il n'a jamais su maîtriser, Narcisse-Achille parut à la distribution des prix du concours général en costume de grand maître de l'Université.

Rien ne pouvait être de plus mauvais goût sous la monarchie des barricades.

La France entière partit d'un immense éclat de rire, et le *Charivari* s'égaya pen-

dant un mois sur cette étrange parade. On oublia tout ce que le ministre avait fait d'utile pour ne plus l'envisager que sous le côté grotesque.

A cet égard le caractère français restera toujours le même.

M. de Salvandy fut nommé vice-président de la Chambre en 1840. L'année suivante, on lui donna l'ambassade de Madrid.

Espartero, l'illustre régent démocrate, ayant prétendu que les lettres de créance devaient lui être remises, et non point à la reine, Salvandy refusa nettement et demanda ses passe-ports.

Isabelle, pour prix de cette fermeté, oc-

troya le titre de comte à Narcisse-Achille.

Celui-ci l'accepta, comme on peut le croire, avec la plus vive reconnaissance, et le *Charivari* puisa dans ce fait un nouveau surcroît de gaieté.

Revenu d'Espagne, M. de Salvandy fut nommé à l'ambassade de Sardaigne.

Onze mois après il donna sa démission, ne voulant point s'associer à la politique ignoble qui flétrissait les légitimistes des deux Chambres au sujet de leur pèlerinage à Belgrave-Square.

— Ah çà, monsieur, lui dit Louis-Philippe en colère, est-ce que vous me préférez le faubourg Saint-Germain ?

— Sire, répondit Narcisse-Achille, j'ai consulté mon cœur et ma conscience. Ma conscience m'a dit : Ces hommes sont fidèles; mon cœur m'a dit : Ce prince est en exil.

Le roi-citoyen baissa la tête et ne sut que répondre.

En 1845, on choisit notre héros pour remplacer à l'instruction publique M. Villemain, frappé d'aliénation mentale.

« De toutes les créations de l'Empire, dit M. Arsène Houssaye, dont nous approuvons les éloges quand ils sont justes, celle de l'Université a semblé à M. de Salvandy la mieux appropriée à notre état social. En face de la liberté d'enseignement, l'Université ne lui sembla pouvoir se défendre que par l'unité. Il la fit plus pure et plus religieuse, sans toutefois tomber dans l'ab-

solutisme catholique. Il se montra tout à la fois réformateur et créateur, ébranchant ce grand arbre de la science trop souvent stérile, en même temps qu'il y ramenait la séve. »

M. de Salvandy est le fondateur de l'École d'Athènes, institution destinée à rendre aux lettres et aux beaux-arts les plus grands services, et qui offre déjà des résultats admirables.

Si M. Ernest Beulé a découvert une façade de l'Acropole et le grand escalier des Propylées, l'archéologie se souvient qu'elle en est redevable avant tout au ministre qui fonda l'école.

Narcisse-Achille de Salvandy se montra pour les hommes de lettres d'une bienveillance extrême.

parlez... parlez sans crainte ! Le ministre ne se souviendra pas, je vous le jure, de ce que vous dites à M. de Salvandy.

Battu par ce noble langage, Thoré le démocrate ne vint plus aux séances.

Le nombre des littérateurs médiocres décorés par Narcisse-Achille est incalculable [1]. Il suffisait de caresser l'orgueil connu de l'homme pour obtenir tout ce qu'on voulait.

Dumas, le grand mousquetaire, obtint un vaisseau de l'État pour se livrer, le long des côtes d'Afrique, à un simple voyage d'agrément.

[1] Chaix-d'Est-Ange s'éleva un jour à la tribune contre cette profusion de croix qui pouvait déconsidérer la Légion d'honneur.

Peu s'en fallut que la Société des gens de lettres ne fût décorée jusqu'au dernier de ses membres.

L'auteur d'*Alonzo* faisait la roue au milieu de tous ces écrivains qui lui cassaient le nez à coups d'encensoir. Il humait l'encens à pleines narines et payait les thuriféraires par de nouvelles distributions de rubans rouges.

Un membre du comité, ne se voyant pas, au jour de la Saint-Philippe, sur la liste des nominations, courut à l'hôtel de la rue Cassette, força la porte du ministre et tomba sanglotant à ses genoux.

— La croix, au nom du ciel, donnez-moi la croix ! s'écria-t-il, ou je suis perdu !

Il paraît que le pauvre garçon avait dit à son concierge et à beaucoup d'autres qu'il serait de cette fournée.

Salvandy devait compatir mieux que personne à ce cruel désappointement d'amour-propre. Il sécha les larmes de son collègue, et le *Moniteur* du lendemain répara la déconvenue.

On a surnommé cette croix la croix de l'attendrissement.

Dans une circonstance à peu près analogue, M. de Salvandy porta sur la liste des nouveaux chevaliers un rédacteur du *National*.

Grande surprise dans toute la presse.

Frédéric Bastiat, le célèbre économiste, rencontre le ministre et s'empresse de le féliciter de cet acte judicieux et de bon goût.

— Je n'ai pas pu faire autrement, répond Narcisse-Achille. Ce diable de R*** m'avait envoyé une lettre alarmante, me déclarant que, s'il n'était pas décoré cette fois, il se brûlerait la cervelle. Je n'ai pas voulu avoir la mort d'un homme sur la conscience.

Nous avons dit le mal, n'oublions pas de dire le bien.

Grâce à son président-ministre, la caisse de secours du comité fut toujours pleine. M. de Salvandy n'eut jamais besoin qu'on l'excitât quand il fallut courir au-devant

d'une misère ou protéger d'honorables infortunes.

Un dernier fait à son éloge.

Ceci ne se passe plus à la Société des gens de lettres. Nous sommes à l'Instruction publique.

Armand Carrel, tué par Girardin au bois de Vincennes, avait laissé un jeune neveu très-pauvre, et l'on sollicitait une bourse pour cet enfant; mais personne, dans les bureaux du ministère, n'osait en informer M. de Salvandy.

Un neveu d'Armand Carrel, miséricorde!

Il y avait de quoi faire destituer le bureaucrate assez imprudent pour appuyer une telle requête.

Néanmoins un chef de division courageux la porte à Son Excellence.

Mais, une fois devant le ministre, le frisson vient le saisir, la parole lui manque ; il ne peut que tendre la lettre d'une main mal assurée.

Salvandy en prend lecture.

— C'est bien un neveu d'Armand Carrel ? dit-il sans manifester ni surprise ni colère.

— Oui, monseigneur, répond le chef de division, recouvrant un peu d'assurance. Je propose une demi-bourse, à moins que le souvenir de l'oncle...

— Une demi-bourse, monsieur ? dites une bourse entière, avec trousseau gratuit

Et M. de Salvandy signa.

« Quand on rencontre sur son chemin un homme de cœur, il faut le crier sur les toits, » disait l'encyclopédiste Diderot, avec lequel nous sommes tout surpris de nous trouver d'accord.

Il est certain que de pareils actes font pardonner bien des faiblesses [1] et bien des ridicules.

Si M. de Salvandy ministre n'accorda pas toujours les distinctions et les faveurs à ceux qui avaient le plus de talent, du

[1] Même celle d'avoir fait souscrire l'instruction publique à la collection des œuvres de Gavarni, les *Etudiants*, les *Lorettes*, etc. Dame Université pouvait adresser l'illustre dessinateur aux Beaux-Arts; mais la gaillarde aime parfois à rire.

moins on peut dire de lui que jamais il ne décora que des écrivains honnêtes.

Les membres qui composaient AVEC NOUS le jury disciplinaire de la Société des gens de lettres, dans la séance du 2 mars 1850 [1], ainsi que les nombreux témoins qui nous ont apporté leurs dépositions catégoriques, seront pleinement de notre avis, nous aimons à le croire.

Voici le nom des juges :

MM. Francis Wey (président), — Altaroche, — Amédée Achard, — Pongerville (de l'Académie française), — Henry Murger, — Achille Jubinal (aujourd'hui membre du Corps législatif), — Barthélemy

[1] Le compte rendu de cette séance est entre nos mains. Nous le publierons au besoin avec toutes les pièces justificatives.

Maurice, — Félix Deriége, — Marie Aycard, — Louis Judicis, — Eugène Cellier, — Carle Ledhuy, — et de Lalandelle.

Interrogez ces messieurs, lecteurs, si vous tenez à connaître le mot de l'énigme.

FIN.

Monsieur le Président,

. . . . . .

. . . . . Au pouvoir, j'aurais voulu élever la position de l'homme de lettres, rendre ses travaux plus fructueux, plus doux, plus faciles, applanir la carrière devant les esprits d'élite, faire porter au génie national tous les fruits que [illegible] Cette

LES

CONTEMPORAINS

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Le succès immense qui vient d'accueillir la *première série* de cette œuvre intéressante, et les nombreux tirages qui se succèdent, permettent à l'éditeur d'apporter à la *deuxième série* des perfectionnements notables. Le papier sera plus beau et plus fort, le texte sera imprimé en caractère neuf, les portraits et les autographes seront améliorés; en un mot, tout se réunira pour offrir au public un volume de luxe.

M. Eugène de Mirecourt a tenu toutes ses promesses. Il se distingue parmi les rares écrivains qui, dans ce siècle, ont le courage de la vérité. Sa plume esquisse énergiquement chaque biographie. Elle dispense le blâme et l'éloge avec une impartialité contre laquelle se révoltent les amours-propres blessés et les passions de parti, mais que les cœurs honnêtes, que les consciences droites approuvent.

L'intérêt puissant de ces petits livres, la multiplicité des détails anecdotiques, les mots charmants dont ils abondent, leur style vif, châtié, plein de couleur, le

scrupule avec lequel M. de Mirecourt contrôle les notes et renseignements qui lui sont fournis, tout rassure depuis longtemps le lecteur et lui prouve que jamais galerie contemporaine n'a été plus curieuse et plus complète.

Sont en vente, dans la *première série*, les volumes consacrés à **Méry, — Victor Hugo, — Émile de Girardin, — George Sand, — Lamennais, — Béranger, — Déjazet, — Guizot, — Alfred de Musset, — Gérard de Nerval, — A. de Lamartine, — Pierre Dupont, — Scribe, — Félicien David, — Dupin, — le baron Taylor, — Balzac, — Thiers, — Lacordaire, — Rachel, — Samson, — Jules Janin, — Meyerbeer, — Paul de Kock, — Théophile Gautier, — Horace Vernet, — Ponsard, — Mme de Girardin, — Rossini, — François Arago, — Arsène Houssaye, — Proudhon, — Augustine Brohan, — Alfred de Vigny, — Louis Véron, — Paul Féval, — E. Gonzalès, — Ingres — Eugène Sue, — Rose Chéri, — Berryer, — Rothschild, — Sainte-Beuve, — Francis Wey, — Frédérick-Lemaître, — Louis Desnoyers, — Alphonse Karr, — Alexandre Dumas fils, — Champfleury, — Léon Gozlan, — Alexandre Dumas, — Veuillot.**

La *deuxième série* contiendra les notices consacrées aux personnages suivants :

Salvandy, — Mlle Georges, — Henry Murger, — Odilon Barrot, — Raspail, — Hippolyte Castille, — Bouffé, — Musard, — Cormenin, — Montalembert, — Gavarni, — Michelet, — Plessy-Arnould, — Cavaignac, — Arnal, — de Morny, — Granier de Cassagnac, — Jules Sandeau, — Grassot, — Marie Dorval, — Crémieux, — Ligier, — Cousin, — Beauvallet, — Louis Blanc, — Persigny, — Frédéric Soulié, — Villemain, — Ravel,

la Guerronnière, — Mme Ancelot, — Considérant, — Saint-Marc-Girardin, — Quinet, — Émile Augier, — Ledru Rollin, — Villiaumé, — Caussidière, — Louise Collet, — Bocage, — Madeleine Brohan, — Eugène Delacroix, — Roger de Beauvoir, — Changarnier, — Gustave Planche. — Ricord, — Bressant, — Mélanie Waldor, — Vaulabelle, — Louis Reybaud, — l'abbé de Ravignan, — Camille Doucet, — Mérimée, — Nadar. — Eugène Guinot, — Courbet, — Fiorentino, — Barbès, — Blanqui, — l'abbé Dupanloup, — Baroche, — Henry Monnier, etc., etc. Il y aura, comme dans la *première série*, des volumes collectifs, contenant double portrait et double autographe.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le prix de chaque volume est de cinquante centimes.

On souscrit, pour les collections complètes, chez l'éditeur Gustave Havard, rue Guénégaud, 15, à Paris.

En envoyant un mandat de vingt-cinq francs sur la poste, on recevra *franco* par les Messageries les cinquante volumes de la *première série*. — En envoyant un mandat de trente francs, on recevra *franco* les volumes de la *seconde série*, le jour même de leur publication. (La différence du prix tient aux frais de poste.)

En envoyant un mandat de cinquante-cinq francs, on recevra la *première série* tout entière, et chaque volume de la *seconde*, à mesure qu'il paraîtra.

Les personnes qui souscriront aux *deux séries*, c'est-à-dire à la collection de cent volumes, auront le droit de choisir comme PRIME vingt exemplaires des livres mentionnés ci-dessous :

LES LORETTES DE PARIS, dessin par Andrieux.
LES ACTRICES DE PARIS, —
LES BOURSIERS DE PARIS, —
LES ÉTUDIANTS DE PARIS, —

LES COMÉDIENS DE PARIS, dessin par Andrieux.
LA BOHÈME DE PARIS, —
LES SGANARELLES DE PARIS, —
LES GRISETTES DE PARIS, —
LES FAUBLAS DE PARIS, —
LES PROPRIÉTAIRES DE PARIS, —
LES FUMEURS DE PARIS, —
LES RESTAURANTS DE PARIS, —
PARIS LA NUIT, par E. de Mirecourt, dessin par C. Fath.
L'OPÉRA, par Roger de Beauvoir, dessin par C. Fath.
LE PÈRE-LACHAISE, par Benjamin Gastineau. —
LE MONT-DE-PIÉTÉ, par E. de Mirecourt, dessin par J.-A. Beaucé.
LE LUXEMBOURG, par Maurice Alhoy, dessin par C. Fath.
LE PALAIS-ROYAL, par Louis Lurine, dessin par J.-A. Beaucé.
LE CARNAVAL, par Benjamin Gastineau, dessin par J.-A. Beaucé.
LES TUILERIES, par J. Lemer, dessin par C. Fath.
LES HALLES, par A. de Bargemont. —
LE JARDIN DES PLANTES, par Ch. Deslys, dessin par J.-A. Beaucé.
LE PANTHÉON, par Émile de Labédollière, dessin par J.-A. Beaucé.

Ceux des souscripteurs qui ont déjà reçu la PRIME donnée avec la *première série* n'auront droit qu'à dix exemplaires seulement.

Les volumes de la collection contemporaine de M. Eugène de Mirecourt continueront de paraître régulièrement le 15 et le 30 de chaque mois.

GUSTAVE HAVARD.

Paris. — Typ. SIMON RAÇON et Comp., rue d'Erfurth, 1.

HENRY MURGER

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Carey, sc.

MURGER

C. HAVARD.

Imp. de Mangeon, 67 r. St. Jacq. Paris

LES CONTEMPORAINS

HENRY

MURGER

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS

GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

Nous recevons de M. Hippolyte Auger, l'un des ouvriers de la grande fabrique Dumas, la lettre curieuse que voici :

« Paris, 15 mars 1856.

« Monsieur,

« Votre biographie d'Alexandre Dumas m'arrive un peu tard, non que je sois de-

venu indifférent au mouvement littéraire de notre époque, mais parce que je ne mets, par prudence, aucun empressement à connaître ce que je dois trop souvent désapprouver. Enfin, je viens de lire le *mémorandum* que vous avez publié dans la galerie de vos *Contemporains* sur le très-célèbre romancier.

« Cette lecture m'oblige à vous écrire, monsieur, non pour rectifier quelques erreurs au sujet du passage qui me concerne, — il importe peu, le fait étant au fond conforme à la vérité, qu'il soit présenté de cette manière ou de toute autre, — mais pour me relever du blâme que vous faites peser sur quelques écrivains, et dont je reçois ainsi ma part.

« Je suis, en effet, l'auteur du roman

que M. Alexandre Dumas a publié, en France, sous le titre de *Fernande*, et qui précédemment l'avait été à Saint-Pétersbourg, dans la *Revue étrangère*, sous le titre d'*Olympe*. Je l'ai vendu encore inachevé à M. Porcher, le marchand, ou, si vous l'aimez mieux, l'acheteur de billets de théâtre. Je suis l'auteur de *Fernande* par la conception et par l'exécution. Si j'avais seulement fourni l'idée ou le canevas, M. Alexandre Dumas sans doute eût plus promptement terminé l'œuvre que je n'ai pu le faire, car j'ai mis trois mois à l'achèvement de mon travail.

« Ma manière de procéder un peu lente m'a valu de nombreuses missives de l'illustre romancier. J'en ai beaucoup donné aux amateurs d'autographes; cependant

j'en conserve qui peuvent appuyer mes assertions.

« Quand j'eus signé le traité de vente et touché les mille francs qui en étaient le prix, Porcher, propriétaire du manuscrit, m'annonça que c'était pour Alexandre Dumas qu'il en avait fait l'acquisition. Le célèbre écrivain avait lu la partie préalablement remise (plus de la moitié); il était enchanté, au dire du courtier; il désirait vivement faire connaissance avec moi, et moi, monsieur, je n'étais pas moins désireux alors, en 1843, de connaître un homme dont on s'occupait tant.

« La vente de mon manuscrit ne me faisait pas renoncer à la prétention naturelle de m'en déclarer l'auteur; je n'autorisais personne à mettre son nom à la place du

mien. Alexandre Dumas l'a fait bravement, avec cette intrépidité de bonne opinion de lui-même qui lui sert d'auréole. Aujourd'hui la prescription lui donnerait gain de cause, si je réclamais la faculté de signer mon ouvrage, comme M. Maquet a obtenu celle de signer les siens. Mais telle n'est pas mon intention. La pseudomorphose m'a procuré des jouissances de vanité trop douces pour que je sois ingrat envers elle, et le petit scandale que vous renouvelez à ce propos suffit à mon amour-propre. Parmi les nombreux romans qui portent la signature d'Alexandre Dumas, *Fernande* est un de ceux que les lecteurs d'un certain ordre estiment le plus. A cet égard, si je n'ai pas le prestige de renommée qui entoure le père putatif, j'ai la conscience

du véritable père, et c'est quelque chose dans mon obscurité.

« Je n'en doute pas, monsieur, si vous aviez su comment, en 1843, j'étais arrivé, par le canal de Porcher, à laisser signer mon ouvrage par un autre, au lieu de me blâmer, peut-être eussiez-vous pris pitié de moi. C'est là le point essentiel de ma réclamation. Il me faut donc vous l'apprendre : en premier lieu ce roman avait été proposé au *National;* Marrast l'avait admis, mais à condition que j'introduirais une critique de l'éducation donnée, dans la maison de Saint-Denis, aux filles de la Légion d'honneur. N'ayant pas cru devoir céder à cette injonction, j'allai frapper à la porte des éditeurs. Tous, sans exception, se refusèrent à lire mon manuscrit et à

l'imprimer, même en le leur donnant pour rien. J'aurais payé, si je l'avais pu, afin qu'on le publiât. Ce fut dans cette conjoncture que le marchand de billets devint pour moi l'équivalent d'un libraire, et que le nom d'Alexandre Dumas me servit de pseudonyme.

« Maintenant, vous devez le comprendre, monsieur, je mérite peu la flagellation que vous faites subir aux auteurs sans entrailles qui renoncent à signer leurs ouvrages. Aujourd'hui, comme autrefois, je puis m'excuser en disant : « Il faut que je vive; » mais vous pouvez, vous roidissant contre l'émotion, me répondre le mot connu : *Je n'en vois pas la nécessité*.

« Je crois donc avoir le droit de reporter sur les libraires tout le blâme dont

vous m'accablez. En 1843, pour qu'un de ces messieurs éditât un ouvrage, il fallait qu'il fût signé Alexandre Dumas. En 1856, c'est encore cette marque de fabrique qui protége la publicité, et, quoique de grandes iniquités littéraires soient résultées de cette complicité funeste, je ne prévois guère une amélioration ni plus de probité, tant l'abus a pris force de loi.

« Ni vous ni moi n'en saurions douter, monsieur, le célèbre romancier est convaincu que je suis son obligé, parce qu'il m'a payé mille francs un roman qui lui en a rapporté vingt-cinq ou trente mille; et moi, je ne puis vous le cacher, malgré ma misère, je suis heureux de penser que j'ai contribué à son luxe, et que j'ai apporté ma pierre au palais de Monte-Christo.

« Quand je suis arrivé à Saint-Pétersbourg, en janvier 1844, — et je m'y rendais pour échapper aux séductions du grand écrivain, — le libraire Bellizard se plaignit devant moi de l'intervalle un peu trop prolongé qu'Alexandre Dumas mettait entre le commencement d'un roman inédit, inséré dans la *Revue étrangère*, et la fin qui n'arrivait pas. Après avoir appris qu'il s'agissait d'*Olympe*, je ne cachai point à l'éditeur la vraie cause du retard. J'avais achevé mon travail la veille de mon départ de Paris, et, comme il devait passer de mes mains dans celles de Dumas, puis être livré à Buloz, il était impossible que cette fin, tant attendue en Russie, y arrivât avant moi. Elle ne tarda pas à m'y suivre.

« A mon retour en France, au bout de

trois ans, les choses étant toujours dans l'état où je les avais laissées, je me vis contraint de recourir à la *Maison Alexandre Dumas et Compagnie*. Je renouai de nouvelles affaires. Mais le chef de l'entreprise manquait de fonds pour payer les manuscrits qu'il avait acceptés, et que je dus retirer de ses mains dans le but de les faire imprimer à mes frais. Il est résulté de ces nouvelles relations un plagiat que je veux dénoncer en justice. C'est un scandale que vous pourrez ajouter à la liste écourtée que vous avez publiée. Le manuscrit de *Fernande* m'a été payé, je n'ai jamais élevé la moindre prétention sur cet ouvrage; mais, cette fois, on me prend, sans y être autorisé par un traité, une de mes idées, une de ces idées mères qui en-

fantent de nombreux volumes (les *Mohicans de Paris* en ont déjà vingt-deux); j'ai le droit de revendication : aussi , comme Mascarille, vais-je crier au voleur.

« Pour me résumer, monsieur, je vous prie de lancer dorénavant vos anathèmes contre les libraires qui restent complices du trop célèbre romancier, et de prendre quelques informations préalables avant de livrer au blâme le nom des auteurs qui, n'ayant pas le grand mérite de se nommer Alexandre Dumas, ont eu le mérite plus modeste de faire des ouvrages qui contribuent à la réputation universelle d'un spirituel charlatan.

« Veuillez agréer, etc.

« Hippolyte Auger. »

Nous répondrons en peu de mots et catégoriquement à l'auteur de *Fernande*.

Sa lettre, rédigée avec beaucoup de tact et de finesse, ne le justifie en aucune sorte aux yeux des lecteurs sérieux. Il n'est pas fâché de confirmer notre dire par un témoignage public, et l'occasion lui a paru belle pour ressaisir un peu de la renommée littéraire qu'il a volontairement sacrifiée.

Oui, monsieur, volontairement !

Car, à partir du jour où vous avez vu la signature de M. Dumas substituée à la vôtre, il fallait réclamer avec énergie. Vous ne l'avez pas fait, votre silence vous condamne.

Sortez de cette logique. Impossible. Nous vous y tenons les jambes prises.

Il faut vivre, d'accord.

Mais, à côté des lettres, il y a vingt professions qui donnent honorablement du pain. C'était à vous d'en choisir une qui vous conduisît à des temps meilleurs.

Jean-Jacques a copié de la musique, l'aviez-vous oublié, monsieur? Dans ses jours de détresse et d'infortune, l'idée ne lui est jamais venue de vendre *Émile* ou le *Contrat social* à Voltaire.

La gloire est fille de la lutte et de la patience. Chacun doit se le rappeler quand il veut écrire.

Céder à la fatigue, jeter vos livres à l'ogre de la plume, et réclamer ensuite

comme un droit notre pitié, vous n'y songez pas, monsieur !

Plus le roman de *Fernande* a de mérite, plus vous êtes coupable.

Grâce à votre faiblesse et à celle des écrivains qui, comme vous, n'ont pas eu le courage de souffrir et d'attendre, un commerce honteux a pu se développer sur une large échelle. Les issues du journalisme et de la librairie se sont de jour en jour fermées davantage, non-seulement pour les ouvriers de la fabrique Dumas, mais pour de plus dignes. Vos marchés clandestins ont multiplié les entraves sur la route de vos jeunes confrères, et ce doit être là, monsieur, l'un de vos plus cuisants remords.

N'essayez donc plus de vous poser en victime, et d'échapper, comme vous dites, à la flagellation.

Les torts de Porcher n'effacent point vos torts ; le refus de publication des éditeurs ne vous disculpe nullement. Vous êtes complice comme eux des crimes littéraires d'Alexandre Dumas, et nous refusons de vous mettre hors de cause.

Réhabilitez-vous en donnant des sœurs à *Fernande*. Signez vos œuvres, et n'accusez pas les autres, quand vous ne devez accuser que vous-même.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

HENRY MURGER

Parmi les jeunes écrivains de l'époque, il n'en est pas un peut-être qui ait eu plus à lutter contre les difficultés de la vie matérielle que celui dont nous allons écrire l'histoire.

Et cependant Henry Murger n'a pas fourni le moindre volume à la maison Alexandre Dumas et Compagnie.

Il a eu froid, il a eu faim; la misère a

longtemps été sa compagne, il a vu ses derniers habits tomber en lambeaux, sans que jamais la pensée lui vînt d'aller frapper à la porte du marchand de phrases, pour lui vendre son style et son âme.

Henry Murger est né à Paris, le 24 mars 1822, dans une maison de la rue Saint-Georges dont ses parents étaient concierges.

Un propriétaire chez lequel ne brillaient ni le sentiment de l'humanité ni celui de la reconnaissance, après avoir eu le pauvre ménage à son service pendant trente-cinq ans, le jeta tout d'un coup sur le pavé, dans un jour de fantaisie brutale.

Heureusement la Providence est là pour réparer l'absence de cœur et les sottises de messieurs les bourgeois de Paris. Elle

ouvrit une loge plus vaste, rue des Trois-Frères, à la famille exilée.

Notre concierge y monta un petit atelier de tailleur.

Si les fées ne viennent plus s'asseoir au berceau des hommes pour y annoncer leur condition future, elles cèdent la baguette magique aux circonstances, et nous voyons celles-ci conduire ostensiblement Henry Murger à sa destinée d'artiste.

Le premier étage de la maison de la rue des Trois-Frères était habité par Garcia[1], père de la Malibran.

Garcia mourut en 1832; Lablache et Baroilhet vinrent tour à tour loger au même étage.

[1] Avant lui, l'appartement donnait asile au baron de Ladoucette.

Des deux maisons voisines, l'une appartenait au peintre Isabey, l'autre à M. de Jouy, de l'Académie française.

Jouy, vieux classique édenté, suant le matérialisme dans une peau voltairienne, s'était sacrilégement avisé d'élever un temple au patriarche de Ferney. Ce temple, d'une abominable architecture grecque, avait un frontispice criblé de rimes toutes en l'honneur du père de la *Pucelle*, et formait le principal ornement du jardin.

Dans son cabinet, sous un énorme globe en verre, le maître de la maison montrait avec orgueil la toge et la perruque de *Sylla*[1], « portées si noblement, disait-il,

[1] Pièce médiocre de M. de Jouy, que Talma releva par son jeu.

par le grand tragédien que la Comédie-Française ne remplacera jamais. »

La bibliothèque du vieil auteur était fort originale.

Elle se composait de huit ou dix rangées de flacons affectant la forme de livres, et contenant des vins exquis ou de fines liqueurs. Au dos de chaque volume on lisait : *Esprit de Montesquieu*, — *Esprit de Rousseau*, etc.

M. de Jouy, comme toute la peuplade d'artistes, avait pris en affection le jeune Murger.

La Malibran faisait danser sur ses genoux le fils de son concierge.

Henry partagea les jeux d'enfance de Pauline Garcia, et, si nos lecteurs ont la

curiosité d'en apprendre davantage, ils trouveront, à la fin des *Scènes de la vie de jeunesse* [1], une charmante nouvelle qui a pour titre *Premières Amours d'un jeune bluet*.

Cette nouvelle est de l'autobiographie toute pure.

Le héros est Murger en personne à l'âge de dix ans. Sa mère l'habillait en bleu de la tête aux pieds, ce qui explique le surnom de *Bluet* que lui donnait tout le voisinage. Quant à l'héroïne de ces précoces amours (elle va sourire en lisant son nom), c'était la délicieuse jeune fille qui, depuis, est devenue madame Thalberg.

[1] Publiées par Michel Lévy frères.

Henry, jusqu'à sa treizième année, suivit les cours d'une école élémentaire.

Possédant une orthographe passable et une coulée magnifique, on l'envoya chez un avoué, M. Cadet de Chambine, pour y remplir les humbles fonctions de petit clerc.

Trois ans plus tard, en 1838, M. de Jouy le fit entrer, comme secrétaire intime, chez ce fameux comte Tolstoy dont nous avons parlé dans la biographie de mademoiselle Georges.

Le comte exerçait à Paris une mission double.

Officiellement il était chargé de correspondre avec le prince Ouwaroff, ministre de l'instruction publique à Saint-Péters-

bourg. Il lui envoyait des notes sur tout ce qui se passait à l'université de France.

Mais, officieusement, M. Tolstoy était le surveillant politique du czar, auquel il adressait une foule de dépêches sous le couvert du comte de Benkendorff, son favori.

Notre jeune secrétaire transcrivait ces dépêches.

Bientôt le patron lui trouva trop d'intelligence et jugea convenable de faire lui-même la besogne.

L'emploi de Murger devint une franche sinécure.

Il consacrait tout son temps à lire les poésies de Victor Hugo et à s'exercer à la rime, en étudiant ce grand maître de l'art moderne.

Quelques numéros de la *Némésis* étant tombés sous la main du jeune homme, il se prit d'une belle indignation contre Barthélemy, que toute la presse accusait d'avoir renié son premier culte politique.

M. Tolstoy faisait alors imprimer un livre sur la législation russe.

Henry obtint de l'imprimeur, comme gratification, la mise au jour d'une satire de cent soixante vers, où Barthélemy était rudement houspillé.

Fidèle à la couleur de son enfance, notre héros se décide à orner d'une splendide couverture bleue cette première élucubration de sa muse.

Il porte lui-même les feuilles chez le brocheur.

Le lendemain, il y retourne pour chercher des exemplaires.

Pénétrant dans l'atelier de brochage, il aperçoit un monsieur qui lit ses vers avec beaucoup de calme. On peut même deviner sur ses lèvres l'intention d'un sourire.

Ce monsieur lève la tête juste pour surprendre un signe expressif adressé à l'arrivant par le chef d'atelier.

— Ah ! ah ! s'écrie-t-il, voici notre auteur satirique, sans doute?

Le secrétaire du comte Tolstoy, qui n'a rien compris à la pantomime du brocheur, salue en guise d'affirmation.

— Vous semblez fort jeune? lui demande le monsieur.

— J'ai dix-sept ans, répond Murger.

— Alors vous êtes pardonnable .. C'est de la poésie comme on en fait à votre âge : mauvaises rimes, consonnances choquantes... Écoutez plutôt ! Je prends quatre vers au hasard :

Pour moi, poëte enfant, quand je lis Némé*sis*,
Par l'admiration tous mes sens sont sai*sis*,
Et, mettant à profit ma jeune poé*sie*,
J'admire l'apostat, mais non l'aposta*sie*.

Outre ces terminaisons désagréables à l'oreille, sentez-vous qu'il faudrait, au second vers, prononcer *saisisse*, afin de ne pas rimer uniquement pour l'œil? Je ne parle ici que de la forme. Quant au fond, vous comprendrez que je ne puis être juge dans ma propre cause.

— Ah ! mon Dieu ! balbutia Murger, seriez-vous ?...

— Je suis Barthélemy, pour vous servir et renouveler, quand il vous plaira, cette leçon de prosodie... J'ai bien l'honneur de vous tirer ma révérence!

Murger était sous l'empire d'une humiliation profonde.

Il emporta ses brochures, mais pour les jeter au feu jusqu'à la dernière.

Chez le comte Tolstoy, il touchait quarante francs par mois. Le chiffre était modeste. Néanmoins il dépassait de beaucoup encore la juste rémunération des travaux du jeune homme, qui n'avait absolument rien à faire.

En le voyant se destiner aux lettres, le grand seigneur russe pensa que cette petite pension ne lui serait point inutile. Murger

la conserva dix années consécutives, et jamais il ne parle du comte sans un vif sentiment de gratitude.

Au bout de la troisième année, il n'entrait plus chez son patron, logé à l'hôtel de Montmorency, qu'à la fin de chaque mois, pour y toucher ses appointements et pour lui porter les publications nouvelles, avec la facture du magasin de librairie où il les achetait par ordre.

Murger avait permission de couper les feuillets de chaque ouvrage et de le lire; puis on envoyait les volumes à Pétersbourg[1].

[1] A l'époque où furent publiés les *Girondins*, il fallut les expédier huit fois avant qu'ils parvinssent au czar. Les ministres russes et leurs moitiés les interceptaient au passage. Quand tout le monde fut servi, l'autocrate les reçut.

Ces nombreuses lectures, à défaut d'études classiques, lui donnèrent un style et le mirent au courant de toutes les ressources de la langue.

Il était encore chez M. Tolstoy quand éclata la Révolution de février.

Notre héros vint annoncer au comte la prise des Tuileries. En même temps il lui apporta la liste du gouvernement provisoire. Les dépêches, ce jour-là, furent si nombreuses, que M. Tolstoy pria son secrétaire de l'aider un peu.

Cela tombait mal.

Depuis dix-huit mois environ, l'*Artiste*, d'une part, et le *Corsaire*, de l'autre, avaient accepté quelques nouvelles de Murger, et le second journal publiait juste-

ment alors un feuilleton du jeune homme sous ce titre : *Orbassan le Confident*.

L'auteur donnait sa copie au jour le jour.

Ne voulant pas désobliger le comte, il se mit à rédiger tout à la fois les dépêches et le huitième chapitre de sa nouvelle, que les compositeurs attendaient à l'imprimerie.

Ce travail achevé, Murger prit de la cire et cacheta les missives.

Mais, dans sa précipitation, il glissa le huitième chapitre d'*Orbassan* dans l'enveloppe destinée au czar, et la dépêche du czar dans l'enveloppe destinée au *Corsaire*.

Viremaître, directeur du journal, tomba des nues en lisant la lettre suivante :

« Sire,

« La révolution triomphe. A l'heure où je trace ces lignes, le peuple, maître des Tuileries, y porte le saccage et la désolation. Louis-Philippe et sa famille sont en fuite. MM. de Lamartine, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Marrast et consorts, assemblés à l'Hôtel de Ville, y règlent les destins de la France, » etc.

Si Viremaître fut étonné, le czar dut l'être bien davantage en recevant, au lieu des importantes nouvelles qu'il attendait, une longue tartine dialoguée, portant au dernier feuillet ces mots sacramentels : *La suite au prochain numéro.*

Le petit-fils de Pierre le Grand eut l'in-

délicatesse de ne point renvoyer à Murger sa copie.

Notre jeune auteur entrait alors dans sa vingt-sixième année. L'horizon littéraire commençait à lui ouvrir d'assez belles perspectives. On lui commandait des travaux, mal payés sans doute, mais autour desquels la publicité agitait ses ailes sonores.

Au moment où il avait le plus d'occupation, le comte Tolstoy le fit demander à l'hôtel de Montmorency.

Un vieil amiral russe était venu tout exprès de Saint-Pétersbourg, afin d'étudier à Paris le droit civil, et principalement la partie qui traite des cours d'eau et de la mitoyenneté.

M. Tolstoy jugea convenable de lui prêter son secrétaire.

Celui-ci, non-seulement dut venir en aide au compatriote du comte dans ses recherches, mais encore il eut mission de lui lire quantité d'ouvrages relatifs à un sujet d'étude absolument étranger aux belles-lettres.

Cela devenait d'un soporifique affreux.

Tout le temps de Murger était usurpé par cette besogne assommante. Il n'avait plus une minute à consacrer à ses feuilletons.

Essayant de recourir à la feinte, il eut l'air d'être pris d'un rhume opiniâtre. Mais le vieux Russe ne sembla pas compatir le moins du monde à ses quintes de toux.

Bref, à bout de patience, et voyant que l'amiral s'obstinait à ne lui laisser ni repos ni trêve, Murger envoya dire un beau matin à l'hôtel de Montmorency que son rhume dégénérait en fluxion de poitrine.

A partir de cette époque, on ne le vit plus entrer chez le comte, même pour y palper ses honoraires.

Tous ces détails intéressent le lecteur; néanmoins, comme ils nous ont fait glisser trop vite sur les débuts de notre héros comme écrivain, nous retournons à cinq ou six années en deçà du point biographique où nous sommes.

La rime, chez Murger, fut longtemps une passion malheureuse.

Il n'avait aucune sympathie pour la

prose, etla regardait comme indigne d'un auteur qui se respecte. Son aventure avec Barthélemy ne lui inspira que plus vivement le désir d'escalader les élévations du Parnasse.

Nous le voyons, à l'âge de vingt et un ans, colporter d'éditeurs en éditeurs un manuscrit versifié qui avait pour titre *Via dolorosa*.

C'était une sorte de *Vie de bohème* sous la forme lyrique.

Aucun libraire ne voulut publier ce livre, dont nous retrouvons l'extrait suivant dans un petit journal de théâtre, mort en 1843.

Deux routes à mes pas s'ouvrent : dans la première
Marche, en se coudoyant, une foule vulgaire,
Des ambitieux nains, des esprits routiniers,
Gens d'étroite cervelle et d'appétits grossiers,

Tous pétris et formés d'une argile commune,
Tous par quelque trafic courant à la fortune,
Et quelques-uns parfois obtenant sa faveur
En prenant des sentiers trop étroits pour l'honneur.
L'autre route, plus vaste, est la route choisie
Où, dans tous ses détours suivant leur fantaisie,
A travers des clameurs de louange ou d'affront,
Cheminent gravement, touchant le ciel du front,
Couronnés de lauriers ou couronnés d'épines,
Tous les hommes créés pour les choses divines;
Tous les esprits d'élite et les vastes cerveaux
Sortis d'un moule où Dieu s'est créé des rivaux;
Tous ceux dont la pensée est une urne profonde
Qu'ils ont la mission de verser sur le monde,
Et qui peuvent crier quand ils meurent : « Voilà
Que le monde a perdu tout ce que j'avais là ! »
Cette seconde route, immortelle et sacrée,
C'est la route de l'art... etc.

Murger était alors un poëte démocrate avec une teinte légèrement classique.

Voyant les éditeurs s'obstiner dans le refus de ses chefs-d'œuvre, et ne recevant de son patron russe qu'une somme insuf-

fisante pour l'habit, la nourriture et le logement, il essaya d'accroître son budget en se livrant à la peinture.

On a de lui des aquarelles à faire dresser les cheveux.

Champfleury rencontra pour la première fois celui qui devait être un jour son plus intime camarade au milieu d'une horde indescriptible d'auteurs tragiques méconnus et de Michel-Ange en guenilles.

Tous les peintres avaient des noms bizarres.

L'un s'appelait Chien-Caillou, un autre s'appelait Lazare, un troisième le Christ, un quatrième le Gothique.

Parmi les auteurs de tragédies se trou-

vait le fameux Lefiou [1], qui ne déclamait jamais ses vers sans avoir préalablement orné sa nuque du significatif bonnet rouge.

Lié presque aussitôt avec Murger, Champfleury le retira de ce guêpier de la bohème démocratique. Il le fit rougir de ses aquarelles et condamna ses rimes avec une implacable rigueur.

— Malheureux ! lui dit-il, écris en prose, ou tu ne gagneras jamais ta vie !

Stimulé par le futur auteur de *Mademoiselle Mariette*, notre héros divorça brusquement avec la muse.

Les deux amis composèrent des vaude-

[1] Ce Corneille du dix-neuvième siècle eut une pièce en cinq actes jouée trois fois à l'Odéon.

villes pour le Theâtre du Luxembourg, vulgairement appelé Bobino.

M. Tournemine, alors à la tête de cette vaste administration dramatique, lisait les pièces au contrôle et recevait les auteurs en délivrant des contremarques.

Champfleury et Murger demeuraient ensemble.

Depuis Oreste et Pylade on n'avait pas vu d'amitié plus étroite et plus sincère. Ils s'accordaient admirablement pour tout au monde, excepté pour le travail, dans lequel ils ne purent jamais apporter la moindre unité. Champfleury travaillait le jour, et Murger ne pouvait travailler que la nuit, au milieu d'une consommation de demi-tasses à épouvanter l'ombre de Balzac.

Dans les *Contes d'automne* on trouve une lettre délicieuse où Champfleury fait l'histoire de ce singulier ménage.

« Il y a neuf ans, nous demeurions ensemble, écrit-il à Murger, et nous possédions à nous deux *soixante-dix* francs par mois. Pleins de confiance dans l'avenir, nous avions loué, rue de Vaugirard, un petit appartement de *trois cents* francs. La jeunesse ne calcule pas. Tu avais parlé à la portière d'un mobilier si somptueux, qu'elle te loua sur ta bonne mine, sans aller aux renseignements.

« Tu apportas six assiettes dont trois en porcelaine, un Shakspeare, les œuvres de Victor Hugo, une commode hors d'âge et un bonnet phrygien. Par le plus grand des hasards j'avais deux matelas, cent

cinquante volumes, un fauteuil, deux chaises et une table, de plus une tête de mort.

« Les huit premiers jours se passèrent de la façon la plus charmante.

« On ne sortait pas, on travaillait, on fumait beaucoup. Je retrouve dans mes papiers une note sur laquelle ces mots sont écrits :

BÉATRIX,

Drame en cinq actes,

PAR HENRY MURGER,

Représenté sur le théâtre de...

le... 18...

« Cette page a été arrachée d'un énorme cahier blanc ; car tu avais la mauvaise ha-

bitude d'user tout le papier à faire uniquement des titres de drames. Tu mettais sérieusement le fameux mot *représenté*, afin de juger de l'effet du titre.

« Vinrent les jours de grande disette.

« Après une longue discussion, nous accablant l'un et l'autre de reproches sur la folle prodigalité que nous apportions en tout, il fut convenu qu'aussitôt la rente de soixante-dix francs touchée, l'on tiendrait un compte sévère des dépenses. Or, ce LIVRE DE COMPTE, je le retrouve aussi dans mes papiers. Il est simple, touchant, laconique, plein de souvenirs.

« Nous étions d'une grande honnêteté le 1er de chaque mois.

« Je lis au 1er novembre 1843 : « Payé « à madame Bastien pour dû de tabac,

« deux francs. » Nous payons aussi l'épicier, le restaurant (il y a *restaurant !*), le charbonnier, etc. Le 1er est un jour d'allégresse; je lis : « Dépensé au café trente-cinq cen- « times; » folle dépense qui dut me valoir le soir une série de remontrances. Ce jour-là tu achetas (j'en suis effrayé !) pour soixante-cinq centimes de pipes.

« Le 2 novembre, on donne une forte somme à la blanchisseuse : cinq francs. Je passe le pont des Arts comme un membre de l'Institut, et j'entre fièrement au café Momus. Nous avions découvert ce bienfaisant établissement, qui fournissait une demi-tasse à vingt-cinq centimes.

« Le 3 novembre, tu décides que, pendant la durée des soixante-dix francs,

nous ferons nous-mêmes la cuisine. En conséquence, tu achètes une marmite (quinze sous), du thym et du laurier. Ta qualité de poëte te faisait trop chérir le laurier : la soupe en était constamment affligée. On fait provision de pommes de terre. Toujours du tabac, du café et du sucre.

« Il y eut des grincements de dents et des malédictions quand il s'agit d'inscrire les dépenses du quatrième jour de novembre.

« Pourquoi me laissais-tu sortir les poches si pleines d'argent ? Toi, tu étais allé chez Dagneaux dépenser vingt-cinq centimes. — Que diable pouvait fournir Dagneaux pour vingt-cinq centimes ? — Ah! combien coûtent les moindres plaisirs ! Sous prétexte d'aller entendre gratis un

drame d'un habitant de Belleville, je pris deux omnibus, un pour aller, un pour revenir. Deux omnibus! Je fus bien puni de cette prodigalité : par une poche trouée prirent la clef des champs trois francs soixante-dix centimes.

« Comment osai-je rentrer et affronter ta colère?

« Déjà les deux omnibus valaient une dure admonestation; mais les trois francs soixante-dix !... Si je n'avais commencé par te désarmer en te racontant le drame bellevillois, j'étais perdu.

« Et cependant, le lendemain, sans songer à ces pertes terribles, nous prêtons à G***, qui semble réellement nous prendre pour ses banquiers (la maison Murger et Compagnie), une somme énorme,

trente-cinq sous. Je cherche par quels moyens insidieux ce G*** était parvenu à capter notre confiance, et je ne trouve que l'inexpérience d'une folle jeunesse ; car enfin, deux jours après, G*** a l'audace de reparaître et de demander encore une nouvelle somme.

« Jusqu'au 8 novembre, on fait exactement l'addition au bas des pages. Nous sommes à quarante francs soixante et un centimes. Là s'arrêtent les additions. Nous ne voulions plus sans doute trembler à la vue du total.

« Le 10 novembre, tu achètes un dé.

« Sans être grand observateur, il est facile de s'imaginer l'introduction momentanée d'une femme, quoique cependant quelques hommes aient l'adresse de re

coudre leurs hardes dans des moments de loisir.

« A la date du 14, M. Crédit revient.

« M. Crédit va chez l'épicier, chez le marchand de tabac, chez le charbonnier. M. Crédit n'est pas trop mal accueilli; il a même du succès, sous ta forme, auprès de la demoiselle de l'épicière.

« Est-ce qu'au 17 novembre M. Crédit est mort? Je vois écrit à la colonne AVOIR : « Redingote... trois francs. »

« Ces trois francs viennent du Mont-de-Piété. Quel être inhumain que ce mont qu'on devrait appeler le Mont-sans-Piété! Nous a-t-il assez humiliés par la voix de ses commis!

« J'avais engagé mon unique redingote,

et cela pour prêter la moitié du prêt à l'incessant G***.

« Le 19 novembre, nous vendons des livres. La fortune nous sourit; on mettra la poule au pot avec beaucoup de laurier.

« M. Crédit continue avec un grand sang-froid d'aller aux provisions. Il se présente partout jusqu'au 1er décembre, et paye intégralement ses dettes. Je n'ai qu'un regret, c'est de voir le petit registre s'interrompre brusquement après un mois; rien que le mois de novembre, ce n'est pas assez ! Si nous l'avions continué, ce serait autant de jalons pour nous rappeler notre jeunesse.

« Beaux temps ! où, de notre petit balcon, nous voyions, de tout le jardin du-

Luxembourg, un arbre, — et encore il fallait se pencher[1]! »

Nous engageons l'auteur de *Fernande* à méditer profondément cette lettre.

Au lieu de se résigner à vivre avec une rente mensuelle de soixante-dix francs, Murger et son Pylade auraient pu obtenir aussi de Porcher des billets de banque. Il suffisait de lui vendre, pour être signés Dumas, les volumes qui depuis ont fait leur réputation.

Mais ils préférèrent narguer la détresse, en attendant la gloire.

Cédant aux fatales exigences du terme, nos amis durent quitter bientôt leur mo-

[1] *Contes d'automne*, page 175 et suivantes. (Publiés par Victor Lecou.)

deste appartement de la rue de Vaugirard, et rentrer dans le taudis commun de la bohème, rue des Canettes, non loin du cabinet de lecture de l'excellente madame Cardinal [1].

Les Raphaëls au nom baroque et le tragique Leliou n'étaient plus là; mais il y avait, en revanche, des artistes aujourd'hui célèbres, Bonvin, Courbet, Chintreuil, le musicien-peintre Schann', le philosophe Wallon, le précepteur Barbara, le chansonnier Pierre Dupont, et une foule d'autres.

Barbara, Schann' et Wallon sont photographiés dans la *Vie de bohème*.

Wallon, le philosophe au patelot-noi-

[1] Voir la biographie de Champfleury.

On amena graduellement Murger au réalisme pour le fond; mais il resta poëte dans la forme, et c'est là sans contredit une des plus heureuses transformations de son talent.

Toute la troupe des bohèmes se rassemblait au célèbre café Momus, situé près du journal des *Débats*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois [1].

Ayant adopté une salle, ils ne tardèrent pas à la rendre inabordable au commun des habitués. Leurs allures excentriques effarouchaient le consommateur paisible. Ils versaient de l'encre dans les boîtes à

[1] Au moment où nous traçons ces lignes, il va disparaître dans les démolitions qui dégagent la vieille église. Bientôt il n'existera plus que dans les œuvres de Murger et de Champfleury.

chapelure, au grand scandale des joueurs de dominos, qui se noircissaient les ongles au contact du double-six.

Tous les journaux de l'établissement devaient être apportés de grand matin dans la salle des bohèmes, et le courroux de Rodolphe-Murger éclatait d'une façon terrible quand on s'était permis d'attenter à la virginité de la bande.

Le garçon qui les servait devint idiot à la fleur de l'âge.

C'est Rodolphe lui-même qui consigne le fait dans ses œuvres.

Il n'y avait qu'un seul jeu de tric-trac dans l'établissement. Champfleury et le philosophe Colline osaient parfois l'acca-

parer de dix heures du matin à minuit, répondant à ceux qui le demandaient :

« — Le tric-trac est en lecture, qu'on repasse demain ! »

De jour en jour s'accumulèrent les griefs du maître du café. Ces griefs sont énumérés dans le onzième chapitre de la *Vie de bohème*.

A cette époque, c'est-à-dire en 1844, Murger était rédacteur en chef d'une feuille aussi obscure qu'indigente, appelée le *Moniteur de la Mode*.

Il y insérait des nouvelles gratis, et ses amis intriguaient pour avoir le même honneur.

Mais il n'y avait point assez de place.

Il fallut créer une succursale appelée le *Castor*, journal des chapeliers, que Murger orna de la copie des bohèmes [1].

Or, le maître du café Momus ayant refusé de s'abonner à la nouvelle feuille, « M. Rodolphe et sa compagnie appelaient tous les quarts d'heure le garçon et criaient : Le *Castor !* apportez-nous le *Castor !* »

Bon gré, mal gré, l'estaminet dut prendre un abonnement.

Ce fut le premier grief; il devait être suivi de bien d'autres.

« Le peintre bohème Marcel, oubliant qu'un café est un lieu public, s'est per-

[1] Le *Castor* mourut parce qu'on n'y parlait pas de chapeaux.

mis d'y transporter son chevalet, sa boîte à peindre et tous les instruments de son art. Il pousse même l'inconvenance jusqu'à y appeler des modèles de sexes divers.

« Suivant l'exemple de son ami, M. Schaunard parle de transporter son piano dans l'établissement, et n'a pas craint d'y faire chanter en chœur un motif tiré de sa symphonie l'*Influence du bleu dans les arts*. En outre, M. Schaunard y donne des rendez-vous à une dame qui s'appelle Phémie, et qui a toujours oublié son bonnet.

« Non contents de ne faire qu'une consommation très-modérée, ces messieurs ont essayé de la modérer davantage. Sous prétexte qu'ils ont surpris le moka de l'é-

tablissement en adultère avec la chicorée, ils ont apporté un filtre à esprit-de-vin, et rédigent eux-mêmes leur café, qu'ils édulcorent avec du sucre acquis au dehors à bas prix, ce qui est une insulte faite au laboratoire.

« Corrompu par les discours de ces messieurs, le garçon Bergami (ainsi nommé à cause de ses favoris), oubliant son humble naissance et bravant toute retenue, s'est permis d'adresser à la dame du comptoir une pièce de vers dans laquelle il l'excite à l'oubli de ses devoirs de mère et d'épouse. Au désordre du style, on a reconnu que cette lettre avait été écrite sous l'influence de M. Rodolphe et de sa littérature [1]. »

[1] *Vie de bohème*, page 151 et suivantes.

Or ceci est une grave erreur. Nous devons laver Murger de l'inculpation.

L'audacieux Bergami n'avait ouvert son cœur à de criminelles espérances qu'après avoir prêté l'oreille aux discours de Jean Journet. Celui-ci, reçu malheureusement au milieu de la société bohème, cherchait à y développer le fouriérisme dans ses plus érotiques applications.

Ce fut à quelque temps de là que Champfleury trouva l'apôtre prêchant aux genoux de Mariette.

Nous ne reproduirons pas une seconde fois le scandale de l'anecdote [1].

Bref, le café Momus, affligé pendant

[1] Voir la biographie de Champfleury, page 82.

quatre ou cinq ans de la présence des bohèmes, perdit toute sa clientèle. A la Révolution de 1848, M. Louvet, son patron, fut à deux doigts de la ruine.

Rodolphe et sa bande eurent des remords.

Après avoir perdu l'établissement, ils cherchèrent à y ramener la foule, et Champfleury, pour arriver à ce but, trouva dans son imaginative une rubrique merveilleuse.

Il faisait alors partie de la rédaction de l'*Événement* et de celle du *Corsaire*.

Tout à coup ces deux journaux annoncent, dans les nouvelles diverses, que, chez M. Louvet, propriétaire du café Momus, on a découvert, au fond d'un gre-

nier, deux vieilles malles, toutes pleines de manuscrits de l'auteur de *Faublas*.

Les autres feuilles parisiennes reproduisent le canard avec le plus magnifique ensemble. Tous les libraires affluent chez Momus. Une multitude inouïe de curieux encombrent les salles. On y consomme du matin au soir, et les bohèmes, si longtemps maudits, sont comblés de bénédictions [1].

Murger était entré avec Champfleury à l'*Artiste*, où Arsène Houssaye, compatriote de l'auteur des *Contes d'automne*, accueillit nos jeunes écrivains de la façon la plus sympathique.

[1] M. Louvet, depuis, a acheté huit cent mille francs le café de la Rotonde au Palais-Royal. Il paye dix mille écus à l'ancienne liste civile d'Orléans rien que pour avoir le droit de *chaises* dans le jardin.

Ensemble toujours ils firent leurs débuts au *Corsaire*.

Viremaître, excessivement fort sur le chapitre de l'économie, leur payait en coupons de loge et en billets d'orchestre des articles où le génie de M. Ponsard était complétement méconnu.

Les *Scènes de la vie de bohème* parurent pour la première fois dans ce journal, au prix modeste de quinze francs le feuilleton.

Cette originale étude, si pleine de vérité, si folle de joie, si ruisselante de larmes[1]; ces pages où le cœur déborde de

[1] A côté d'une foule d'histoires comiques et parfois risquées, il y a des épisodes d'une sensibilité exquise. Celui de Francine, la jeune poitrinaire, est du nombre.

séve, où l'illusion chasse une réalité pénible, où la vive jeunesse prend des ailes et saute gaiement le fossé de la misère pour gagner l'avenir et l'espérance, méritent en tous points le succès obtenu.

Si le lecteur ne se rend pas encore bien compte de ce qu'il faut entendre par la vie de bohème, Henry Murger va le lui expliquer en quelques lignes.

« La bohème, c'est le stage de la vie artistique; c'est la préface de l'Académie, de l'Hôtel-Dieu ou de la Morgue. »

Tout homme qui entre dans les arts sans autre moyen d'existence que l'art lui-même sera forcé de passer par les sentiers de la bohème; et beaucoup de nos contemporains illustres se rappellent, en

le regrettant peut-être, le temps où, gravissant la verte colline de la jeunesse, ils n'avaient d'autre fortune, au soleil de leurs vingt ans, que le courage, qui est la vertu des jeunes, et que l'espérance, qui est le million des pauvres.

« Tous les chemins sont bons aux bohèmes; ils savent mettre à profit jusqu'aux accidents de la route. Pluie ou poussière, ombre ou soleil, rien n'arrête ces hardis aventuriers, dont tous les vices sont doublés d'une vertu. Leur existence de chaque jour est une œuvre de génie, un problème quotidien qu'ils parviennent toujours à résoudre à l'aide d'audacieuses mathématiques. Ces gens-là se feraient prêter de l'argent par Harpagon, et auraient trouvé des truffes sur le radeau de la *Mé-*

duse. Au besoin ils savent pratiquer l'abstinence avec toute la vertu d'un anachorète; mais qu'il leur tombe un peu de fortune entre les mains, vous les voyez aussitôt cavalcader sur les plus ruineuses fantaisies, ne trouvant jamais assez de fenêtres par où jeter leur argent. Le dernier écu mort et enterré, ils recommencent à dîner à la table d'hôte du hasard, où leur couvert est toujours mis, et, précédés d'une meute de ruses, braconnant dans toutes les industries qui se rattachent à l'art, chassent du matin au soir cet animal féroce qu'on appelle la pièce de cinq francs.

« Les bohèmes savent tout et vont partout, selon qu'ils ont des bottes vernies ou des bottes crevées. On les rencontre un jour accoudés à la cheminée d'un salon du

monde, et le lendemain attablés sous les tonnelles des guinguettes dansantes. Ils ne sauraient faire dix pas sur le boulevard sans rencontrer un ami, et trente pas n'importe où sans rencontrer un créancier.

« Vie de patience et de courage, où l'on ne peut lutter que revêtu d'une forte cuirasse d'indifférence à l'épreuve des sots et des envieux, où l'on ne doit pas, si l'on ne veut trébucher en chemin, quitter un seul moment l'orgueil de soi-même, qui sert de bâton d'appui; vie charmante et vie terrible, qui a ses victorieux et ses martyrs, et dans laquelle on ne doit entrer qu'en se résignant d'avance à subir l'impitoyable loi du *Væ victis*[1] ! »

[1] Préface de la *Vie de bohème*, page 6 et suivantes.

Dieu nous préserve de déflorer par une sèche et courte analyse le beau livre de Henry Murger. Deux adorables types, dessinés de main de maître, ont fait la fortune de l'œuvre.

On devine que nous parlons des portraits de mademoiselle Mimi et de Musette.

En décidant Murger à écrire en prose, Champfleury n'avait pu, fort heureusement, lui communiquer sa haine profonde de la rime, et la *chanson de Musette* est une délicieuse réminiscence des premiers débuts poétiques de notre héros.

Nous étions bien heureux dans ta petite chambre,
Quand ruisselait la pluie et que soufflait le vent.
Assis dans le fauteuil, près de l'âtre, en décembre,
Aux lueurs de tes yeux j'ai rêvé bien souvent.

La houille petillait. En chauffant sur les cendres,
La bouilloire chantait son refrain régulier,
Et faisait un orchestre au bal des salamandres
Qui voltigeaient dans le foyer.

Feuilletant un roman, paresseuse et frileuse,
Tandis que tu fermais tes yeux ensommeillés,
Moi je rajeunissais ma jeunesse amoureuse,
Mes lèvres sur tes mains et mon cœur à tes pieds.

Cette vie d'amour sous la mansarde, au milieu de privations de tout genre, ne séduisit pas longtemps la volage Musette. Elle disparut, laissant Rodolphe dans les pleurs.

Il la retrouva plus tard, couverte de plumes et vêtue comme une duchesse.

Autour de son bras blanc une perle choisie
Constelle un bracelet ciselé par Froment,
Et sur ses reins cambrés un grand châle d'Asie
En cascades de plis ondule artistement.

Hélas ! hélas ! ce n'est plus Musette, et les doux rêves d'autrefois ont disparu sans retour.

Pour moi, je t'aimais mieux dans tes robes de toile,
Printanière indienne ou modeste organdi,
Atours frais et coquets, simple chapeau sans voile,
Brodequins gris ou noirs, et col blanc tout uni.

Car ce luxe nouveau qui te rend si jolie
Ne me rappelle pas mes amours disparus,
Et tu n'es que plus morte et mieux ensevelie
Dans ce linceul de soie où ton cœur ne bat plus.

Alfred Vernet, neveu du grand peintre, inspiré par la *chanson de Musette*, composa sur les strophes un air charmant.

Le judicieux éditeur du passage de l'Opéra, Bernard Latte, consentit à publier cette musique, mais à condition qu'on y appliquerait d'autres paroles.

Murger, en 1849, travaillait à l'*Événement* avec Champfleury[1] et Charles Hugo.

Ce journal eut la primeur des *Amours d'Olivier*, autobiographie fort intéressante où notre héros donne indiscrètement une foule de détails que nous nous serions cru dans l'obligation de taire.

On peut les lire où ils se trouvent.

Le *Dix Décembre* publia, quelque temps après, le *Souper des funérailles*.

Dans les *Scènes de la vie de jeunesse*, on retrouve ces deux nouvelles, accompagnées de *Christine*, — du *Fauteuil en-*

[1] Champfleury publia dans ce journal l'*Apôtre Jupille*, histoire d'un monsieur qui voulait changer les hommes en leur faisant manger des légumes au lieu de viande. Cette nouvelle fait partie des *Excentriques*.

chanté, — de la *Fleur bretonne*, et de sept à huit autres bluettes pleines de fantaisie, de fraîcheur et de grâce. On peut leur adresser le reproche d'être parfois légèrement immorales, mais c'est d'une immoralité sans péril pour le cœur. Si nous pouvons nous exprimer de la sorte, Murger a toute la poésie de son ignorance religieuse, toute la naïveté de son éducation faite au hasard. C'est une bonne et franche nature qui n'a point mûri au soleil des croyances, et l'on sent qu'il y a de l'honnêteté dans sa démoralisation même.

A l'époque où nous en sommes de son histoire, Murger habitait un hôtel garni de la rue Mazarine.

En quittant la Bohème, Oreste et Pylade

n'avaient pas cru possible de reprendre le ménage en commun. Champfleury venait d'entamer avec Mariette la désolante épopée de ses amours, et, comme la demoiselle avait légèrement subi l'influence des prédications de Jean Journet, on croyait devoir la tenir en charte privée.

Dans le même hôtel que Murger demeurait le citoyen Proudhon.

L'auteur de la *Vie de bohème*, coudoyant de temps à autre, le long d'un corridor sombre, un homme qui rentrait avec une bouteille et un pain sous le bras, ne devinait certes point le démolisseur fougueux qui allait essayer bientôt de faire de la société moderne un amas de décombres.

Voyant presque toutes les nuits de la lumière chez ce personnage, il le prenait pour un artisan laborieux qui sacrifiait au travail une partie des heures du sommeil.

Grande fut sa surprise, quand l'homme au pain et à la bouteille devint tout à coup un personnage en 1848.

M. Proudhon fonda le *Représentant du peuple*.

Lisant, un soir, un numéro de ce journal, Murger y trouve un article féroce contre l'intelligence et les lettres.

Son voisin de chambre y déclarait en propres termes qu'un batelier du Tibre lui semblait préférable à l'auteur des *Orientales*.

Cet article indigna profondément le jeune homme.

Décidé à y répondre séance tenante, il cherche sa plume et ne la trouve point[1]. En désespoir de cause, il s'adresse au propriétaire de l'hôtel pour en avoir une. Après cinq minutes de recherches inutiles, celui-ci n'en trouvant pas lui-même, s'écrie :

— Attendez ! je vais monter chez monsieur Proudhon, il y en a toujours.

— Bon ! fit Murger, ce sera plus drôle !

Et la plume du terrible socialiste servit à son éreintement dans le *Dix Décembre*.

[1] De ses anciennes mœurs de bohème, Murger conserve encore aujourd'hui l'habitude de travailler partout, excepté chez lui.

Un ami de notre héros, Antoine Fauchery, jeune littérateur de mérite, qui depuis s'est expatrié pour aller chercher fortune dans la Nouvelle-Hollande[1], lui amena, un jour, Théodore Barrière.

Cet écrivain dramatique, séduit par la lecture de la *Vie de bohème*, venait proposer à Murger de mettre son livre en pièce.

Déchiqueter romans et nouvelles pour les recoudre ensuite, aux lueurs de la

[1] Il est, avec Murger, Vitu et Banville, auteur d'un roman par lettres intitulé la *Résurrection de Lazare*. Publiant ce livre comme suite aux *Amours d'Olivier*, l'éditeur Michel Lévy n'accepta que deux signatures sur le titre; mais, dans la préface, Murger donne le nom de ses autres collaborateurs. Nous signalons ceci au pirate Alexandre Dumas, comme principe élémentaire de l'honnêteté de la plume.

rampe, est l'unique talent de messieurs du théâtre. Seulement ils ne demandent pas toujours permission à l'auteur d'un livre, et gardent pour eux le bénéfice des recettes.

M. Barrière eut plus de conscience que la plupart de ses collègues.

Henry Murger accepta la collaboration qui lui était offerte, — et les cinq actes de la *Vie de bohème* furent portés à Morin, directeur des Variétés.

Tous les artistes du théâtre dénigrèrent la pièce et lui prédirent une chute lon-teuse.

Elle eut un succès pyramidal [1].

Au milieu des répétitions, Morin cessa

[1] Nos ex-bohémiens de la rue des Canettes assistèrent à la première représentation, dans des loges de face, en habit noir et en gants beurre-frais.

d'être directeur, et le spirituel Thibaudeau lui succéda. Rencontrant Barrière, le soir même de son installation, il lui dit :

— Vous avez une grande machine en répétition chez moi?

— Oui, la *Vie de bohème.*

—Diable!... ce sera ruineux à monter.

— Pourquoi donc?

— La Bohême, mon cher, la Bohême!... J'ai visité les magasins tout à l'heure : il n'y a pas un seul costume hongrois!

Cet intelligent directeur était comme ses artistes, il ne croyait point au succès de l'œuvre.

Surpris de voir les recettes se maintenir à mille écus pendant les quinze premiers

jours, il attribua le gonflement de la caisse à l'habileté de son administration. Quand il voyait Murger, il s'écriait en lui frappant sur l'épaule d'un air protecteur :

— Eh bien, jeune homme, vous devez être content : nous la jouons, votre pièce!

Deux mois après, M. Thibaudeau refusa le *Bonhomme Jadis*, qui trouva refuge à la Comédie-Française. Aujourd'hui ce petit chef-d'œuvre de Murger a cent représentations bien comptées.

Buloz, après le retentissement de la *Vie de bohème*, appela le jeune auteur et lui demanda un MORCEAU (*sic*).

Henry Murger lui envoya les premières feuilles du *Pays latin*.

— Mais, dit Buloz, vous ne voulez donc pas sortir de ce monde-là?

— Qu'est-ce que ça vous fait, dit Murger, puisque vous vous appelez la *Revue des deux Mondes*?

Ce médiocre calembour fit sourire l'autocrate qui ouvre et ferme à volonté le premier recueil littéraire de l'époque. Il attacha Murger à la *Revue* par un traité fort en règle et publia successivement le *Pays latin*, *Adeline Protat* et les *Buveurs d'eau*[1].

[1] Michel Lévy a publié en volumes tout ce que Murger a donné à la *Revue des Deux Mondes*, ainsi que plusieurs autres ouvrages dont voici les titres : le *Dessous du panier*, — *Ballades et Fantaisies*, — le *Roman de toutes les femmes*, — *Propos de ville et Propos de théâtre*. Ce dernier livre se compose des articles insérés jadis dans le *Corsaire*.

Des critiques affirment que Murger n'a qu'une seule corde en littérature, et que cette corde vibre éternellement d'un bout à l'autre de ses livres.

Selon nous, rien n'est plus injuste que cette accusation.

Les *Buveurs d'eau* ressemblent à la *Vie de bohème* comme le drame ressemble à la comédie. En retournant son idée sous la face sérieuse, Murger a écrit bien réellement une œuvre nouvelle, où se rencontrent un véritable talent d'observation et des aperçus philosophiques pleins de profondeur. La grand'mère qui descend aux humbles fonctions de femme de ménage pour aider ses petits-fils artistes est un admirable type à la Balzac, et nous dé-

sions un romancier moderne d'écrire la scène de la falaise, entre Hélène et Antoine, plus dramatiquement que ne l'a fait Murger.

Adeline Protat est une étude réaliste, admirable de simplicité campagnarde et de peinture naïve.

Pour la première fois, l'auteur est d'une moralité scrupuleuse dans les péripéties et dans le dénoûment de son œuvre. Nous sommes de l'avis du journal suisse qui écrivait un jour :

« Henry Murger a été *lessivé* par la *Revue des Deux Mondes*. »

Quant à la Mariette du *Pays latin*, nous prions Murger et Champfleury de s'expli-

quer définitivement sur ce démon femelle.

Si Fernand, — comme tout porte à le croire, — n'est autre que Murger lui-même, et si les deux Mariette ne sont qu'une seule et même femme, nous félicitons notre héros d'avoir providentiellement échappé au suicide par le poison; mais un pareil désespoir nous touche peu. L'expérience de Pylade aurait dû protéger Oreste.

Henry Murger a le tort de s'endormir au milieu de ses succès littéraires.

Qu'il y prenne garde, le public ne pardonne jamais à ses écrivains de prédilection de ne pas lui donner tout ce qu'il a droit d'en attendre.

Si notre héros ne mène plus la vie de

bohème, à coup sûr il mène la vie de paresse.

Presque toujours il habite Marlotte, village situé à deux lieues de Fontainebleau, tout au bord de la splendide forêt tant aimée de nos artistes.

Là, Murger se transforme en gentilhomme chasseur.

Il a perpétuellement le fusil sur l'épaule et la carnassière aux flancs. Demandez-lui ce qu'il a fait en littérature pendant l'année 1856, il vous répondra :

— J'ai tué trois chevreuils, vingt-neuf faisans et douze lièvres.

FIN.

ÉPILOGUE

—

Au moment où nous écrivons la dernière ligne de la biographie de Murger, un huissier nous envoie la sommation suivante :

« L'an mil huit cent cinquante-six, le vingt-neuf février, à la requête de M. Noël Parfait, ancien représentant du peuple, demeurant actuellement à Bruxelles, rue

d'Assaut, n° 26, élisant domicile en ma demeure,

« J'ai, Louis-Michel Drion, huissier près le tribunal civil de la Seine, séant à Paris, y demeurant, rue Bourbon-Villeneuve, n° 9,

« Soussigné, fait sommation à M. Eugène de Mirecourt, homme de lettres, rédacteur des *Contemporains*, au domicile de M. Gustave Havard, éditeur, demeurant à Paris, rue Guénégaud, n° 15, où étant et parlant à ce dernier, ainsi dit (nous demandons pardon du style à nos lecteurs), qui s'est chargé de remettre cette copie audit sieur de Mirecourt,

« Et par copie séparée à M. Gustave Havard, éditeur des *Contemporains*,

« D'avoir à insérer dans la plus prochaine livraison des *Contemporains*, suivant les termes de la loi, la réclamation ci-après, à eux adressée le vingt janvier dernier par le requérant, et ayant trait à un fait erroné que M. Eugène de Mirecourt a avancé dans le n° 49 (pages 114 et 115) de sa publication :

« Bruxelles, 20 janvier 1856.

« Monsieur,

« Dans le 49e numéro de vos *Contemporains* (pages 114 et 115), je lis le passage suivant :

« . . . . M. Dumas réfléchit que Bruxelles « donne asile, dans ses murs, à bon nombre « de littérateurs républicains sans ouvrage :

« — Corbleu ! voilà mon affaire ! Esquiros et « Noël Parfait puiseront dans ma bourse, « mangeront à ma table et me feront de la « copie. Partons pour Bruxelles !

« Hélas ! *Isaac Laquedem*, premier produit « de la collaboration démocratique et sociale « de ces messieurs, brouille M. Dumas avec « le *Constitutionnel*. . . . . »

« Vous avez été mal renseigné, monsieur ; je ne suis pour rien, absolument pour rien, dans le roman d'*Isaac Laquedem*, et je puis vous certifier que, pas plus que moi, mon ami Esquiros n'y a participé.

« Il vous faut donc restituer à M. Alexandre Dumas tout le mérite de cette BELLE ŒUVRE, que je qualifie ainsi, non pour vous contredire, mais pour vous bien prouver qu'à son égard j'ai le droit d'être impartial.

« Une fois déjà, monsieur, dans votre biographie de M. Théophile Gautier, il vous avait plu de faire intervenir mon nom ; je m'abstins alors de réclamer contre vos erreurs,

parce que vous vous contentiez de me prêter du ridicule[1]; mais, aujourd'hui que vous m'attribuez un honneur qui ne m'appartient pas, je me crois obligé de rompre le silence que je gardais depuis quatre ans dans ma retraite forcée.

« Noel Parfait. »

« Leur déclarant que, faute de satisfaire à la présente sommation, le requérant se pourvoira ainsi qu'il avisera.

[1] Nous avons dit, page 65 de la notice consacrée à l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* « qu'une destinée fatale contraignait Noël Parfait à jouer partout, même en politique, le rôle de doublure. » Si l'ex-représentant du peuple prend cette *vérité* pour un *ridicule*, il en a le droit. Nous aurions pu ajouter qu'il est monté une seule fois à la tribune, le jour de la discussion du projet de loi d'impôt sur les chiens, pour demander qu'on exemptât le *chien savant* de la taxe. C'est là tout l'historique de sa carrière parlementaire.

« A ce que M. Eugène de Mirecourt n'en ignore, je lui ai, en parlant comme dessus, laissé cette copie.—Coût, six francs quarante-cinq centimes.

« *Signé*, Drion. »

Voilà bien, monsieur Noël Parfait, toute votre prose et toute celle de votre huissier. Maintenant voici ce que nous avons à répondre.

Esquiros et vous travaillez depuis cinq ans pour le noir mousquetaire.

Pendant son séjour à Bruxelles, vous étiez logés dans sa maison, vous mangiez à sa table.

De funestes destins politiques vous ont

jetés sous sa dépendance, et, au lieu de faire un honnête commerce de vins, comme M. Caussidière à Londres, vous faites un détestable et répréhensible commerce de plume.

« Il faut vivre », direz-vous, comme le disait tout à l'heure, en tête de ce petit livre, M. Hippolyte Auger.

Non vraiment, il ne faut point vivre ainsi, messieurs !

Cherchez le pain quotidien dans quelque industrie honorable, et ne vendez pas au brocanteur littéraire ce que Dieu vous a donné de talent et d'esprit. Nous regrettons que M. Dumas vous tienne par la famine et vous engage dans de fausses démarches ; mais *Isaac Laquedem*, cette

BELLE ŒUVRE, est bien de vous, n'en déplaise à l'huissier Drion et à son grimoire. Le fait est de notoriété publique, et nous en avons eu la confirmation directe par une personne liée de fort près à M. Esquiros.

Donc, nous ne rétractons pas une ligne de ce que nous avons affirmé.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

dre à fontainebleau avec une Catiole. Si vous en avez le tems entrez donc chez Michel Levy et demandez lui s'il n'a pas des épreuves pour moi; vous auriez la complaisance de me les apporter. Je vous prie aussi également de me prendre une boite de Bourrez enfantez Celibat 14. a bientot mes amis.

et tout a vous Henry Murger

Lith. V. Janson, rue Dauphine, 18.

Carlotte Ch. ent.

RASPAIL

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

Carey, sc.

F. V. RASPAIL

Lith. par G. HAVARD

Imp. de Mangeon, r. St. Jacq. 67. Paris

LES CONTEMPORAINS

RASPAIL

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

RASPAIL

Nous sommes en face de deux cohortes ennemies, les pirates littéraires et les faux apôtres politiques.

Les uns emploient contre nous des moyens diffamatoires si honteux et les autres des menaces si impudentes, que notre courage s'en accroît chaque jour. Ils achèvent ainsi de nous convaincre de la nécessité de notre œuvre et de sa justice.

Une troisième classe d'adversaires paraît, depuis quelque temps, vouloir entamer l'attaque.

Ce sont les faux dévots et les hypocrites, race éternelle, enracinée dans le christianisme même, comme le chiendent au sein d'une terre féconde; race impie qui exploite l'œuvre du ciel, exagère le précepte, fausse la doctrine et souffle le flambeau, pour mieux cacher dans l'ombre sa marche tortueuse, pour voler l'estime et la considération, que jamais, à aucune époque, elle n'a pu obtenir sans ce procédé de l'éteignoir.

Vous comprenez que ces gens-là ne nous pardonnent point de rester artiste, tout en nous déclarant chrétien.

Comment donc! il faudrait, pour leur plaire, étendre un voile noir au fond de la

chapelle Sixtine sur les fresques de Michel-Ange. Ils baissent les yeux et font semblant de rougir quand ils passent devant une statue de Pradier.

Si nous parlons de Molière, par exemple, avec le respect dû au génie, cela constitue à leurs yeux un crime irrémissible.

Défendre Béranger contre d'injustes attaques, ne pas mettre systématiquement Paul de Kock à l'index, louer Déjazet-Frétillon pour ses talents comiques et son bon cœur, vanter l'esprit d'Augustine Brohan, reproduire une ode d'Alfred de Musset, nous dispenser de vouer à la damnation Gérard de Nerval, ce pauvre Gérard conduit au suicide par le malheur et la folie, voilà ce dont ils nous accusent.

Voilà, si vous daignez les en croire, une

preuve irréfragable de la non-sincérité de nos croyances.

Ah ! pharisiens ! vous êtes toujours les mêmes, et vous ne changez point en traversant les siècles : antagonistes de l'esprit qui vivifie, partisans de la lettre qui tue !

Hier, c'était votre rôle; vous le continuez aujourd'hui; demain nous vous y trouverons fidèles.

Jésus, dans le temple, était contre vous, et l'Évangile même contient votre sentence. On ne peut vous répondre que par le mépris.

Un mouvement d'épaules, et nous passons.

Nous sommes chrétien comme Pascal et comme Fénelon; jamais vous ne nous déciderez à l'être comme Louis Veuillot et comme Escobar.

Donc, Tartufes en religion, taisez-vous!

Tartufes en littérature, n'espérez de notre plume ni trêve ni merci.

Quant à vous, Tartufes en politique, vous êtes, comme les autres et plus que les autres, fils du mensonge. Si, dans vos rangs, le hasard nous montre un honnête homme égaré, nous ne souffrons, sous aucun prétexte, que vous en preniez occasion de chanter victoire et de consolider vos systèmes.

Les anges tombèrent autrefois et perdirent les splendeurs du ciel.

Comme les anges, l'homme le plus pur, ici-bas, chancelle et tombe. Vous avez beau le relever pour lui faire les honneurs du piédestal, il a sur le visage un sillon de la foudre; on voit ce qu'il était jadis et ce qu'il n'est plus.

L'orgueil a causé sa perte.

François-Vincent Raspail est né à Carpentras, le 14 janvier 1794.

Son père, Joseph Raspail, tenait un restaurant fort achalandé, où les paysans du Ventoux affluaient les jours de foire, parce qu'ils y trouvaient bon accueil, et surtout table excellente.

Ainsi que Lamartine et que Victor Hugo, François eut une mère chrétienne[1], qui s'appliquait à élever sa nombreuse famille dans l'observance la plus stricte des lois évangéliques.

En ce temps-là vivait à Carpentras un saint prêtre que la ville entière entourait de vénération. L'abbé Eyssèric avait fait

[1] Madame Raspail, de son nom de famille, se nommait Marie Laty. Elle était native de Pernes, patrie de Fléchier.

vœu de se consacrer au service des pauvres, de les consoler, de les protéger, de les instruire.

La maison du digne homme était une école gratuite.

Chaque ménage nécessiteux y envoyait ses enfants, ce qui n'empêchait pas les bourgeois exempts de voltairianisme d'y envoyer les leurs, persuadés qu'ils trouveraient là tous les éléments de la science unis à ceux de la vertu.

Depuis nombre d'années, on citait, à vingt lieues à la ronde, l'abbé Eyssèric comme un véritable puits d'érudition.

François-Vincent fut son meilleur élève.

Il s'appliquait à prendre en tout le saint abbé pour modèle, et rassurait sa mère, qui s'épuisait en tendres remontrances au sujet d'une assiduité trop grande à l'étude.

— Ne crains rien, bonne mère, disait François. Dieu protége ceux qui ont en vue sa gloire. Il leur conserve la santé pour qu'ils deviennent savants et fassent aux hommes le plus de bien possible.

Tant que Raspail étudia sous la direction de l'abbé Eyssséric, son âme fut inaccessible au sentiment de la vanité.

Modeste et plein de douceur, il cédait à l'influence de l'éducation religieuse, déclarant à sa famille que son intention formelle était d'entrer dans l'état ecclésiastique[1].

Le séminaire d'Avignon lui ouvrit ses portes.

[1] Il poussait jusqu'à des limites extrêmes les scrupules de la dévotion et de la pudeur. On nous envoie de Carpentras une anecdote impossible à reproduire sans éveiller des images dangereuses, par l'excès même de décence qu'elle attribue à Raspail. Nous laissons au *Conciliateur de Vaucluse* le soin de la raconter.

A peine âgé de quinze ans, notre héros y remporta le grand prix de philosophie.

Jamais élève n'eut à un plus haut degré les illuminations de la science. A dix-sept ans, avant même qu'il eût achevé ses études théologiques, on lui donna la chaire de philosophie, comme au plus capable du diocèse.

Raspail a été le professeur de quinze ou vingt évêques, archevêques ou cardinaux, parmi lesquels on cite monseigneur Sibour.

Il n'est pas, dans tout le département de Vaucluse, un vieux prêtre qui ne se souvienne de l'abbé Raspail, et dont l'œil ne se mouille en songeant à cette noble intelligence égarée dans le doute et perdue pour la foi.

Les supérieurs du jeune séminariste

lui témoignèrent trop vivement leur admiration.

Notre pauvre nature est toujours prête à se laisser entraîner dans le piége de la vaine gloire. Elle glisse aisément sur cette pente fatale, où le diable la pousse avec une infatigable persistance, et, pour peu que les hommes, par un excès d'éloges, viennent en aide au diable, la culbute est bientôt faite.

François-Vincent Raspail en est un triste exemple.

On le vantait partout comme un prodige.

Trop jeune encore pour entrer dans les ordres, on lui accorda des dispenses, afin qu'il pût se livrer à la prédication.

Sa taille était si petite, que les bedeaux de la cathédrale avaient ordre de lui met-

tre en chaire un tabouret sous les pieds, absolument comme firent plus tard les huissiers du Luxembourg, quand Louis Blanc, l'illustre organisateur du travail, voulut élever son éloquence à la hauteur de la tribune.

Raspail a grandi.

Mais Louis Blanc, pour son malheur, continue d'offrir à notre siècle un échantillon des anciens Pygmées.

Vers 1812, les régions méridionales, agitées par des intrigues royalistes, menaçaient de refuser le tribut de la conscription.

Notre Bossuet de dix-huit ans, choisi pour prêcher à la cathédrale, le 2 décembre, jour anniversaire de la bataille d'Austerlitz, improvisa devant l'archevêque et devant toutes les autorités civiles et mili-

taires un discours plein de patriotisme, qui produisit sur l'auditoire une sensation extrême.

« La France, disait l'abbé Raspail, doit donner son dernier homme et son dernier écu pour soutenir la Révolution représentée par l'Empereur. »

A sa descente de chaire, on vint, de la part du préfet, lui demander le discours.

Doué d'une mémoire prodigieuse [1], l'éloquent séminariste écrivit à l'instant même sur une table de la sacristie le texte complet de son improvisation. Le soir même, on expédiait le manuscrit à Paris.

Napoléon Ier le lut et le renvoya au

[1] Cette mémoire est si extraordinaire, que Raspail, qui n'est pas retourné dans son pays depuis quarante ans, parle encore aujourd'hui le patois provençal comme le premier venu des Méridionaux.

préfet de Vaucluse, avec cette annotation de sa main :

« Qu'on s'occupe de ce jeune homme; il ira loin. »

Voyant les plus hauts personnages convaincus de son mérite, et n'entendant autour de lui que l'écho de la louange, François-Vincent tomba dans les embûches que lui dressait le démon de l'orgueil.

Devenu professeur de théologie scolastique, il croit découvrir que les théologiens modernes sont en désaccord sur plusieurs points avec les conciles. On le prie d'apporter la plus grande réserve dans la discussion de ces thèses délicates; il ne tient pas compte de l'avertissement, tranche du Père de l'Église et veut se donner la gloire de réformer la doctrine.

On se fâche; Raspail persiste.

L'archevêque demande une rétractation immédiate ; le jeune professeur déclare qu'il en sait plus que l'archevêque.

Il refuse nettement obéissance et quitte le séminaire.

Heureusement il n'était point dans les ordres, sans quoi nous l'aurions vu, comme Lamennais, descendre jusqu'à l'apostasie. L'histoire des déréglements de l'esprit humain sera toujours la même. Fénelon, vivant de nos jours et se décidant à ne point obéir à Rome, n'eût certes pas manqué de se faire démocrate et socialiste.

Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier des convictions qui prennent invariablement leur source dans l'orgueil et dans la révolte.

Une fois sorti du séminaire, François-Vincent Raspail devient l'ennemi le plus

acharné du catholicisme. Cette nature honnête, exaltée par le sentiment de sa propre valeur, cherche à justifier ses écarts, et dresse un autel à la raison sur les ruines de la foi.

Le collége de Carpentras lui offre une place de régent.

François travaille nuit et jour, passe à la bibliothèque toutes les heures de liberté que lui laissent les leçons de sa classe, dévore les œuvres des encyclopédistes et lie connaissance avec M. de Voltaire.

Mais tout à coup les événements de 1815 jettent le trouble dans ces nouvelles études. Les royalistes n'ont pas oublié le discours prononcé à la cathédrale. On accuse le jeune homme de bonapartisme [1].

[1] Si l'on en croit le *Dictionnaire historique et biographique du département de Vaucluse*, par M Barjavel,

Une troupe furieuse l'assiége dans la maison paternelle.

Raspail se voit contraint de repousser à coups de fusil cette attaque violente, afin d'assurer sa retraite et celle de ses frères.

Huit jours après, il arrive à Paris sans ressource aucune.

Son père était mort.

Madame Raspail, ruinée par les secousses politiques, avait vendu son établissement culinaire. A peine s'il lui restait de quoi vivre, toutes les dettes payées. Néanmoins, s'imposant un dernier sacrifice, elle réalisa une somme de cent écus et la fit passer à François-Vincent, qui la renvoya courrier par courrier.

« Je serais, écrivit-il, à la veille de

Raspail aurait composé des couplets très-enthousiastes sur le retour de l'île d'Elbe.

mourir de faim, que je n'accepterais pas un centime de vous, sachant la médiocrité de votre fortune. »

Il adorait sa mère.

Son plus grand désespoir, lorsqu'elle vint à mourir, fut l'impossibilité où il se trouva, tant sa gêne était profonde, de faire le voyage de Carpentras pour aller s'agenouiller sur son tombeau.

La famille lui envoya quelques reliques de la défunte.

Raspail, — nous tenons le fait d'un de ses amis les plus intimes, — coucha dix années consécutives avec les bonnets de nuit de sa mère, naïf enfantillage du cœur, touchante expression du souvenir filial, que personne, à coup sûr, ne s'avisera de tourner en ridicule.

Pour vivre, François-Vincent donna

d'abord quelques leçons particulières.

Nous le voyons, dès cette époque, se jeter à corps perdu dans le républicanisme et dans la politique militante.

Véritablement c'est une déplorable chose que des hommes du mérite et de l'incontestable probité de celui dont nous écrivons l'histoire s'unissent à de pareilles phalanges.

Leur science en d'autres matières et leur talent réel trompent le peuple.

On ne s'imagine pas que des cerveaux d'une organisation si forte puissent se détraquer, parce qu'ils ont un rouage de moins et un ressort de trop. Le rouage absent est celui du sens commun; le ressort inutile et dangereux est celui de l'orgueil.

De 1815 à 1824, nous voyons notre

héros en lutte perpétuelle avec le besoin.

Son âme se remplit d'aigreur.

Plus il est pauvre, plus il a de fierté dans ses rapports avec les personnes qui peuvent le tirer d'embarras.

Ceci est une nuance de caractère très-noble et très-digne sans doute; mais, chez Raspail, elle avait des tons outrés.

Admis dans une riche famille comme précepteur, il s'imagine, un jour, qu'on lui manque d'égards, fait sa malle au plus vite, et disparaît sans réclamer ce qui lui est dû pour ses honoraires.

Il tombe alors sous la coupe des chefs d'institution de Paris et de la banlieue, singuliers industriels qui vendent l'éducation au rabais à la progéniture des bonnetiers. Toujours à la recherche d'hommes intelligents sans ouvrage, ces messieurs

leur offrent volontiers le gîte et le pain quotidien, à la condition expresse de surveiller nuit et jour cinquante marmots aussi indisciplinés qu'ignares.

Après sept ou huit ans de cette existence, analogue à celle des forçats, Raspail, de misères en misères et d'instituteurs en instituteurs, arrive au collége Stanislas.

Ici la position n'est plus la même.

Son mérite se fait jour, et l'homme supérieur se devine.

Tous les élèves qu'il dirigeait alors conservent de son caractère et de ses talents le plus honorable souvenir.

L'un d'eux, M. Vilain XIV, est aujourd'hui ministre des affaires étrangères en Belgique. Sachant, il y a quelques années, que son ancien maître, sorti de Doullens,

demandait à résider à Bruxelles, et que le cabinet en exercice lui en refusait l'autorisation, M. Vilain XIV alla dire à ceux qui, plus tard, devaient être ses collègues :

— J'ai, comme membre du Corps législatif, un domicile inviolable, et, dès aujourd'hui, je vous déclare que M. Raspail sera mon hôte.

Ceci est tout à la fois à la gloire du maître et à celle de l'élève.

Pendant ses jours de détresse, notre professeur avait noué des relations avec tous les enfants perdus de la démocratie, déguisés, à cette époque, en libéraux.

La *Minerve* était dans toute sa splendeur.

Elle se faisait condamner régulièrement chaque mois, comme le *National*, à d'é-

normes amendes, que payaient les souscriptions enthousiastes du radicalisme.

On offrit à Raspail d'écrire dans la *Minerve*.

Par prudence et pour ne point éveiller les susceptibilités royalistes du collége, il pria qu'on mît ses articles sous le couvert de ce fameux *Ermite en province*, qui poursuivait le gouvernement de ses taquineries mordantes.

Le froc de l'*Ermite* cachait, comme on le sait, M. de Jouy.

Ce dernier, recevant des félicitations pour certaines pages exclusivement rédigées par Raspail, et cédant à un louable instinct d'honnêteté littéraire, nomme tout à coup son collaborateur sans le prévenir.

Grand scandale à Stanislas.

On signe, le jour même, à notre pro-

fesseur journaliste un congé en bonne forme.

Tout cet éclat sert, du reste, à le mettre en relief et à lui gagner l'affection des sommités du parti. Les généraux de l'Empire, les vieux conventionnels qui ont voté la mort de Louis XVI, les mécontents de toute sorte transformés en révolutionnaires, l'attirent, le félicitent, l'encouragent.

Il est élu *carbonaro* sans obstacle, et ne tarde pas à faire partie d'une députation expédiée à la *Vente suprême*.

— Soyez journaliste, lui disaient ses nouveaux amis. C'est là votre vocation réelle, ne vous y trompez pas.

Malheureusement, la louange seule ne suffisait point à substanter l'ex-professeur du collége Stanislas. Les feuilles radicales puisaient volontiers dans la bourse d'au-

trui; mais leur caisse particulière était constamment vide, ou ne s'ouvrait pour personne.

Il fallut que François-Vincent se mît à la recherche de quelques journaux plus riches.

Un certain M. de Férusac lui commande des articles et les paye d'une façon très-généreuse.

Raspail croit avoir fait la découverte d'une mine du Potose, quand tout à coup il apprend que le journal à la rédaction duquel il a contribué s'imprime sous le patronage direct du duc d'Angoulême.

Saisi d'épouvante, et craignant de passer aux yeux des libéraux pour une conscience vendue, il court reporter bien vite les sommes qu'il a touchées, et reprendre ceux de ses manuscrits qui restent dans les cartons de M. de Férusac.

Plus que jamais il se trouve sans ressource, quand, un matin, il voit entrer dans sa pauvre mansarde, au sixième étage, un individu fort bien mis, portant le ruban rouge à sa boutonnière.

— Monsieur Raspail? demande le visiteur en s'inclinant.

— C'est moi, monsieur.

— Je me nomme Kersausie, reprend l'étranger. Ma famille est alliée à celle de la Tour-d'Auvergne. Je suis capitaine au 4e hussards, et j'ai quelque fortune. Voulez-vous être mon ami?

— Monsieur...

— La proposition vous semble brusque; mais soyez assez bon pour m'entendre, dit le capitaine en prenant un siége. Il y a cinq ans, j'ai fait la guerre d'Espagne, une guerre absurde où le bon droit

n'était, certes, ni du côté de Ferdinand ni du côté de la France. De retour à Paris, mon maréchal des logis chef[1] et moi, nous n'avons rien eu de plus pressé que de nous faire recevoir charbonniers. Or, depuis ce temps-là, je m'efforce de sonder le caractère des hommes qui s'intitulent républicains; j'ai compris que fort peu sont mus par le double mobile de la conviction et de l'honneur. Ce sont pour la plupart des égoïstes, des intrigants et des ambitieux.

—Hélas! fit Raspail, dans l'esprit duquel ces paroles trouvaient beaucoup d'écho.

— Mais il y en a quelques-uns d'honnêtes et de sincères. Vous êtes du nombre, et voilà pourquoi je suis venu vous tendre

[1] Ce maréchal des logis chef était M. de Persigny.

la main [1]. C'est Dupont (de l'Eure) qui m'a donné votre adresse.

La liaison de ces deux hommes commença de cette manière originale.

Plus ils se connurent, plus l'amitié devint entre eux profonde et durable. Ils avaient les mêmes illusions, ils caressaient les mêmes rêves. Ennemis du catholicisme l'un et l'autre et le regardant comme un obstacle au triomphe des doctrines libres, ils se décidèrent à l'attaquer sans repos ni trêve, pensant que le vieil édifice ne résisterait pas à leurs efforts, et que la chute de l'autel entraînerait nécessairement la chute du trône.

[1] Kersausie, dit une brochure anonyme, écrite en 1832 et attribuée à M. de Lamennais, est la noblesse d'âme inintelligente, la sincérité dans le paradoxe et la droiture dans le faux. C'est un républicain sans tache, doublé de loyauté, de chauvinisme et d'ignorance.

Ils se heurtent tous à ce mur d'airain depuis un siècle, et s'y brisent le crâne tour à tour, sans que cet exemple donne plus de sagesse à leurs émules.

— Je serai l'homme d'action, disait Kersausie; toi tu seras le réformateur et le prophète. En attendant que la révolution soit mûre, étudie; deviens célèbre dans la science. Tes discours et tes enseignements auront plus de poids.

Ceci ne manquait pas d'une certaine logique.

On s'était concerté, rien de plus simple.

Nos deux amis ne se cachaient ni leurs impressions ni leurs goûts. Raspail étant possédé d'un vif amour de l'étude, il fallait que cette passion pût se fondre, en quelque sorte, dans les espérances de l'avenir, et cela nous explique à merveille

comment, au milieu des luttes révolutionnaires les plus insensées, l'homme politique n'absorba jamais entièrement l'homme de science.

Raspail ne voulut suivre les cours d'aucun professeur.

Les premières notions qu'il avait reçues de l'abbé Eyssérie jalonnèrent sa marche pour le conduire à des découvertes réellement prodigieuses dans la chimie, dans la botanique et dans les sciences naturelles.

Kersausie ouvrait en vain sa bourse; il n'y puisa jamais, et ne voulut même point accepter, à titre de prêt, les sommes nécessaires à l'achat des instruments dont il avait besoin pour ses études.

— Ces instruments, disait-il, je les fabriquerai moi-même; et, puisque je cultive la science, elle doit me nourrir.

Il ne tarda pas, en effet, à composer un microscope, et cela par des procédés d'optique si intelligents, si dégagés de complication, que ses dépenses, pour le construire, ne s'élevèrent pas au-dessus de *trois francs*. Un opticien de la rue du Pont-de-Lodi, M. Deleuil, lui acheta sa découverte, et les savants purent se procurer à très-bas prix un instrument qui, jusque-là, coûtait fort cher.

M. Deleuil a fait fortune avec les microscopes Raspail.

Depuis longtemps déjà notre héros s'occupait de science, et, dès la fin de l'année 1824, il avait rédigé pour l'Académie des sciences un premier mémoire *sur la formation de l'embryon végétal et sur l'organisation de la fleur*.

Laissons-le parler lui-même.

« Il serait difficile, aujourd'hui, de comprendre, dit-il, le caractère de respect religieux qui enveloppait l'Académie des sciences. La critique de la presse n'avait pas encore porté son flambeau dans le sanctuaire; elle écoutait et ne contrôlait pas. Le journalisme reconnaissait son incompétence scientifique; l'essor nouveau qu'il a pris ne date pas de fort loin. Pour moi, qui ne connaissais personne, je comparais, dans ma vénération, chaque membre de ce corps savant à ces Bénédictins de Saint-Maur qui ne dérogeaient point à la science, et qui accueillaient avec une paternelle sollicitude tous ceux qui venaient à eux. Je ne leur supposais d'autre ambition que celle d'étudier et d'être utile, d'autre rivalité que celle qui existait entre Ducange et Mabillon, la rivalité de la modestie.

« Je me rappelle encore que je tremblais la première fois que, dans la cour de l'Institut, je me sentis la force d'aborder l'un d'entre eux. C'était feu Desfontaines, professeur de botanique au Muséum. J'avais à le prier de me faciliter la lecture de mon travail dans une séance hebdomadaire de l'Académie.

« — Quel en est le sujet? me demanda-t-il.

« — De la botanique. (Je n'osai pas prononcer le mot de physiologie, tant je croyais être peu en état d'en avoir fait.)

« — De la botanique? Sont-ce des espèces nouvelles et exotiques?

« — Non, monsieur, ce sont des organes nouveaux et des analogies nouvelles.

« A ces mots, Desfontaines me tourna le dos, comme si j'avais proféré une insulte à laquelle il dédaignait de répondre[1]. »

Quelqu'un prévint Raspail qu'il n'avait besoin de la recommandation de personne et qu'il suffisait de se faire inscrire.

Effectivement, le mémoire fut lu trois mois après; mais l'Académie n'accorda que de médiocres encouragements à son auteur.

Geoffroy Saint-Hilaire fut le seul qui comprit la portée d'un système physiologique aujourd'hui passé à l'état de certi-

[1] Préface du *Nouveau système de physiologie végétale*, pages 8 et 9.

tude. Il suivit le jeune homme au sortir de la séance et lui frappa sur l'épaule.

— Courage ! lui dit-il; vous les devancez de cinquante ans.

Raspail continua de présenter à l'Académie mémoires sur mémoires[1], mais dans l'unique but de prendre date. Il ne s'informait pas même de quelle nature étaient les rapports.

En 1827, il fonde avec Saigey, physicien de mérite[2], une revue intitulée : *Annales des sciences de l'observation.*

1 Voici le titre des principaux : *Essai sur la classification générale des graminées*, — *Développement de la fécule dans les organes de la fructification des céréales*, — *Sur l'anatomie comparée des graminées*, — *Sur les graisses et le tissu adipeux*, — *Anatomie microscopique des nerfs*, — *Sur la structure intime des tissus de nature animale*, — *Anatomie microscopique des flocons du chorion de l'œuf humain*, etc., etc.

2 Absolument inconnu, pour s'être fait l'ennemi particulier d'Arago, qui l'étouffa, Saigey fabrique aujourd'hui des instruments de mathématiques.

Vers la même époque, tous les échos de l'Institut retentissent d'une querelle fameuse, où Raspail intervient pour fournir à Geoffroy Saint-Hilaire des armes contre Cuvier.

L'illustre continuateur de Buffon n'eut pas les honneurs de la lutte.

Ce fut alors que la liaison de Kersausie et de Raspail vint marier, pour ainsi dire, chez celui-ci, la politique à la science, et en faire deux sœurs qui devaient se prêter un mutuel soutien.

Voyant M. Barthe se glisser dans le carbonarisme et y fomenter des intrigues en faveur de la branche d'Orléans, Raspail dit à son ami :

— Nous sommes perdus. Il y aura sans nul doute une révolution prochaine; mais elle tournera contre le peuple et contre nous.

— Eh bien, nous la retournerons contre les traîtres ! dit le capitaine de hussards en relevant les crocs de sa moustache.

Au premier coup de feu qui accueillit la publication des ordonnances, Kersausie, les poches bourrées de cartouches, accourut chez Raspail. Ils combattirent côte à côte, durant les Trois-Jours, avec un héroïsme que beaucoup d'autres chefs du parti ne prirent point pour exemple [1].

[1] Kersausie partit en Vendée avec son régiment et ne tarda pas, si l'on en croit un article inséré par Raspail dans l'*Ami du Peuple*, le 19 mars 1848, à envoyer à Louis-Philippe sa démission de capitaine. Indigné de la perfidie du roi citoyen dans les mesures prises pour arriver à la pacification du pays, il aurait donné à cette démission la formule la plus méprisante. Kersausie, coaccusé de Raspail en 1833, et son collaborateur dans le journalisme en 1834, fut condamné, en 1835, à la déportation. Compris dans l'amnistie, mais ne voulant pas demeurer sous la surveillance de la haute police, il alla mettre son épée au service des patriotes espagnols. Jusqu'en 1848, il soutint à l'étranger la cause révolutionnaire, tantôt à Londres, tantôt en Suisse, tantôt à Naples ou à Messine. Après

Blessé à l'attaque de la caserne de Babylone, Raspail fut rapporté saignant à son domicile.

Guéri de sa blessure et trouvant Louis-Philippe sur le pavois, il versa des larmes de colère. Ses pressentiments ne l'avaient point trompé. D'habiles escamoteurs s'exerçaient de longue date à jouer le tour. A peine la République avait-elle montré le bout de l'oreille qu'ils la firent disparaître comme une muscade.

On offre à Raspail le ruban de Juillet.

le bombardement de cette dernière ville, on cessa d'avoir de ses nouvelles. Raspail, surpris de ne pas le voir reparaître en France après Février, soupçonna qu'on le retenait dans les cachots de Naples. Il en eut bientôt la certitude et fit donner l'ordre à l'amiral Baudin, par le Gouvernement provisoire, de détacher trois vaisseaux de son escadre afin de sommer la cour de Naples de rendre Kersausie à la liberté. De retour à Paris et porté comme candidat au commandement de la 1re légion, puis à l'Assemblée constituante, l'ami de Raspail échoua dans ces deux candidatures.

Il le repousse avec dédain et déploie tout aussitôt, à la barbe du pouvoir, une bannière d'opposition démocratique.

Sa renommée d'honnête homme et de savant inspire de vives inquiétudes à Louis-Philippe.

Ce monarque, éminemment corrupteur, cherche à gagner un antagoniste aussi dangereux. Par ses ordres, on organise une revue de l'artillerie de la garde nationale, tout exprès pour opérer une première tentative de séduction sur Raspail, qui faisait partie de ce corps.

Sa Majesté citoyenne traverse les rangs, s'arrête en face de notre héros, et lui adresse quelques mots remplis de bienveillance.

L'artilleur, suffoqué, ne trouve rien à répondre.

Mais, voyant arriver chez lui, le lendemain, un exprès du système, ayant mission de lui proposer une place au Jardin des Plantes, il prend sa revanche de la veille et s'écrie :

— Dites à votre maître que je n'accepte rien de ceux qui nous ont volé la République !

C'était de la franchise, mais ce n'était pas de l'habileté.

Raspail, en aucun temps, n'imita ces conspirateurs émérites qui savent cacher leurs piéges et y amener, à force de ruses, le haut gibier qu'ils veulent saisir. Toujours dupe de sa loyauté de manœuvres, il fut constamment victime des razzias de police, auxquelles les républicains ses frères semblaient eux-mêmes prendre plaisir à l'exposer.

Lors du procès des ministres, une conspiration s'organisa.

Notre héros, depuis quelques années, était en ménage. Il avait de jeunes enfants et une compagne aimante à laquelle il tenait à ne point causer trop d'alarmes. Il prit un prétexte pour envoyer sa famille au petit hameau d'Épinay-sur-Seine, afin de mieux lui cacher le complot qui se préparait.

Dans la cour du Louvre, au jour fixé, se rassemble toute la compagnie des artilleurs, prête à marcher sur les Tuileries au premier signe.

Les hommes du *National* doivent diriger le coup de main.

— Nous avons besoin d'être soutenus par le peuple, dit le citoyen Bastide. Qui se charge d'aller le soulever?

— Moi ! dit Raspail.

On était sûr de la réponse.

Il part, et va donner le mot d'ordre dans les faubourgs. Quelques heures après, suivi d'une masse d'ouvriers imposante, il revient au Louvre. Mais le citoyen Bastide a changé d'avis, et les grilles se ferment au nez du messager révolutionnaire.

C'est avec une peine infinie que Raspail échappe aux sergents de ville attirés par le tumulte, et au peuple, qui l'accuse de trahison.

Pendant six semaines, il est obligé de se cacher à Épinay, sous le nom de M. François.

Jamais, depuis cette époque, il n'a parlé des républicains du *National* sans donner les marques de l'indignation la plus vive et du dernier mépris. Les patriotes de la

Tribune lui paraissant moins suspects dans leurs allures, il consentit à collaborer à cette feuille.

On n'oubliait point l'échauffourée du Louvre. Raspail était surveillé jusque dans ses moindres actes.

Au commencement de 1831, il fut cité à comparaître pour délit de presse. Le procureur général puisait ses chefs d'accusation dans une lettre publiée, le 18 février, par la *Tribune*, et où notre artilleur expliquait les motifs qui l'engageaient à ne point reprendre son service, en dépit des injonctions réitérées du maréchal Lobau.

Chose singulière! Louis-Philippe ne désespérait pas de vaincre cette nature opiniâtre.

Peu de jours après avoir été assigné par le parquet, Raspail tombe du plus haut

des nues en recevant une large enveloppe ministérielle, contenant sa nomination de chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Il croit à une méprise, et s'habille pour se rendre au ministère.

Mais les garçons de bureau de la chancellerie surviennent, porteurs d'un bouquet splendide. A la suite des garçons de bureau arrivent les dames de la halle; puis aux dames de la halle succède un troisième cortége, composé des typographes du *Moniteur*.

Plus de doute possible. C'est bien à lui, Raspail, qu'on donne le ruban rouge.

On va le déshonorer, on va le perdre en lui offrant cette distinction perfide. Il prend un cabriolet, court au *Moniteur*, et s'oppose à l'insertion officielle.

Le secrétaire de la rédaction le regarde d'un air confondu.

— Mais, lui dit-il, ce n'est pas le républicain qu'on décore; c'est le savant, et le savant mérite la croix.

— Qu'importe? dit Raspail. Je refuse.

— Vous refusez?... Miséricorde!... cela ne s'est jamais vu!

— Eh bien, cela se verra pour la première fois, monsieur.

— Il faut que j'en réfère au ministre.

— A votre aise. Ma visite est significative. Si l'on ne tient pas compte de mon refus, je protesterai dans les journaux.

Le ministère, instruit du scandale qui se prépare, ne veut point retirer l'ordonnance, et Casimir Périer s'écrie :

— Voilà qui est trop fort! Quel orgueil!

Il acceptera, je le jure, ou bien il ira périr dans un cul de basse-fosse !

La nomination officielle a lieu.

Raspail tient parole, et proteste dans toutes les feuilles radicales. Trois jours après, on l'envoie devant les assises, comme atteint et convaincu d'avoir, par sa lettre de la *Tribune*, excité à la haine et au mépris du gouvernement.

Bientôt les débats s'engagent. L'homme qu'on voulait décorer la veille s'assied au banc des prévenus.

M. Jacquinot-Godard, président des assises, lui ayant adressé la parole en ces termes :

« — Raspail, levez-vous !

« — Président, cria notre héros, est-ce que, par hasard, nous avons gardé Louis-Philippe ensemble? »

Le juge reprit, interloqué de cette leçon de politesse :

« — Accusé Raspail, levez-vous. »

Il fut condamné à trois mois de prison et à trois cents francs d'amende.

Comme il n'était point obligé de se constituer prisonnier sur l'heure, il sortit de l'audience et alla tranquillement achever un cours de chimie, commencé pour les élèves de l'École de médecine.

Dès les premiers mois qui suivirent la Révolution de juillet, Godefroi Cavaignac, assisté de Trélat et de Blanqui, fonda la Société des Amis du peuple.

Raspail en accepta la présidence.

Il consacra tous ses soins à préparer l'avénement de cette précieuse République, escamotée par les Bourbons de la branche cadette.

Répandant d'une main les écrits séditieux, de l'autre, il distribuait des secours au peuple.

On le vit organiser des consultations gratuites de tout genre et donner aux ouvriers malheureux des avocats pour défendre leurs intérêts, des médecins pour les soigner dans leurs maladies. Il reste à cet homme étrange, en dépit de lui-même, des instincts de charité que la religion seule inspire. Les principes de son premier maître n'ont pu s'effacer entièrement de son cœur.

Seulement M. Raspail a corrigé l'Évangile.

Au lieu de dire au peuple ce que lui disait le Christ : « Souffrez, le royaume de mon Père est à vous, » il ne manquerait pas de lui dire au besoin : « Prenez et

mangez, tout le bifteck de ce monde vous appartient. »

Entre les deux maximes, il y a la distance de la terre au ciel.

Dans cette pauvre tête humaine, les meilleures idées se transforment et deviennent parfois des monstres. Exagérez Vincent de Paul et privez-le du rayonnement de la foi, peut-être aurez-vous Robespierre.

Quelques bulletins provocateurs de la Société des Amis du peuple furent saisis par la police.

Un ordre de la rue de Jérusalem envoya visiter le domicile du président. Sous le poids d'une nouvelle accusation de tendance à changer le système établi, Raspail fut appréhendé au corps.

On l'envoya au dépôt de la salle Saint-Martin, puis à Sainte-Pélagie.

Nous devons à cette première captivité ses *Lettres sur les prisons*, diatribe fougueuse où il accuse d'ignominie sur toute la ligne le système pénitentiaire, et où il prend occasion de développer une foule de paradoxes, notamment au sujet du mariage des prêtres.

C'était là, — soit dit sans intention méchante, — un des points de discipline sur lesquels M. Raspail se trouvait jadis en désaccord avec son archevêque.

Ah! la question de la continence!

Prenez, avant et après Luther, tous les

[1] Si le séminariste d'Avignon eût toujours conservé les scrupules dont parle le *Conciliateur de Vaucluse*, il est probable qu'il serait aujourd'hui l'un de nos prêtres les plus chastes, et que le catholicisme aurait de moins un ennemi terrible.

ennemis du catholicisme, ils ont trébuché d'abord contre cette pierre d'achoppement.

M. Raspail a trop de franchise pour le nier.

Toutes les fois que la politique l'entraînait au fond d'un gouffre, la science le ramenait à la surface et lui tendait une planche de salut. Nous le voyons écrire à Sainte-Pélagie son *Cours élémentaire d'agriculture* [1]; la vente de ce livre mit un terme à la détresse de sa femme et de ses enfants, restés au hameau d'Épinay.

Lorsque les indigènes de ce pays un

[1] Raspail voulut plus tard donner à son œuvre le développement qu'elle comportait. La maison Hachette, propriétaire du livre, y mit obstacle et eut gain de cause devant les tribunaux. A l'heure où nous écrivons, elle a gagné huit cent mille francs avec cet ouvrage, revêtu de l'approbation universitaire. *Sic vos non vobis.*

peu sauvage connurent le véritable nom de M. François et le motif de l'emprisonnement, ils firent essuyer à sa malheureuse famille des affronts de tout genre.

Un villageois brutal, adjoint de la commune, ordonnait à ses enfants de poursuivre ceux de Raspail à coups de pierre.

Benjamin, l'aîné des fils du savant, reçut au genou une blessure dont les résultats, quelques années plus tard, amenèrent l'amputation de la jambe.

Une ordonnance de non-lieu renvoya de Sainte-Pélagie le président de la Société des Amis du peuple, après trois mois et demi de prison préventive. Il eut soin de se mettre en mesure avec le registre d'écrou et de purger, pendant cet intervalle, sa condamnation précédente.

Quelques jours de calme succédèrent

pour notre savant à ces premiers orages.

Confiné dans sa retraite champêtre, il rédigea ce travail immense sur la *Chimie organique*[1], où il prononce le *fiat lux* au milieu du chaos de vingt systèmes, et révèle un talent d'observation si judicieux et si vainqueur.

Pourquoi n'est-il point resté en compagnie de la science et de l'étude, maîtresses fidèles qui ne trompent jamais !

Nous n'aurions pas le chagrin de mêler des restrictions à nos éloges et de consigner ici des faits déplorables.

L'année suivante, en juin, ce mois doublement hideux dans nos fastes révolutionnaires, on put voir, sur la route d'Épinay

[1] Trois énormes volumes (édition compacte) de six cents pages chacun, publiés en 1833, chez Baillière, rue de l'École-de-Médecine.

à Paris, les gendarmes traîner deux hommes, aux mains desquels on avait rivé des chaînes.

L'un de ces hommes était un forçat en rupture de ban; l'autre était François Raspail[1].

Il s'attendait à être fusillé sans jugement.

Par bonheur, la cour suprême eut l'énergie de casser le décret de mise en état de siége et de restreindre les mesures violentes.

La Société des Amis du peuple n'existait plus; celle des Droits de l'homme lui succéda.

Raspail, à peine dégagé des fers du juste milieu, prit part aux manœuvres de

[1] M. Virey, savant de mérite et député de la gauche, monta le lendemain à la tribune pour reprocher au ministère cet acte honteux.

l'association nouvelle, et se fit replonger dans les cachots. Napoléon Lebon, plus coupable que lui, resta libre.

On ne s'expliqua jamais pourquoi.

— Mon cher, dit Kersausie à Raspail, tu passeras ta vie dans les prisons; il faut changer de système. Les hommes qui se trouvent le plus en relief sont toujours pris dans la bagarre et payent pour les autres. Je t'apporte cent mille francs. Créons un journal, combattons avec la plume.

Au bout de huit jours, le premier numéro du *Réformateur* s'imprime, et la guerre avec le gouvernement continue sur un autre terrain.

Devenu publiciste, Raspail a contre lui non-seulement les feuilles ministérielles, mais encore tous les journaux prétendus démocratiques, dont il dévoile, dans son

exposé de principes, les tergiversations ou les sympathies occultes.

Il accuse, par exemple, M. Cauchois-Lemaire, rédacteur en chef du *Bon Sens*, de caresser tout à la fois le menton de la République et le dos voûté du Système.

Cauchois-Lemaire s'emporte en injures.

— Permettez, dit le *Réformateur*, les gros mots ne prouvent rien. Êtes-vous pour *elle*? êtes-vous pour *lui*?

Deux témoins apportent à Raspail une provocation en règle.

— Fort bien, dit-il, je me battrai si M. Cauchois-Lemaire est mon ennemi; sinon, non.

— Je suis votre ennemi politique! s'écrie le *Bon Sens*, poussé au pied du mur.

— A la bonne heure, dit Raspail, il faut s'entendre. Maintenant, coupons-nous

la gorge ou cassons-nous la tête. Vous avez le choix des armes.

Le *Réformateur*, très-habile au tir[1], traversa d'une balle la cravate du *Bon Sens*, effleurant du même coup l'épiderme à M. Cauchois-Lemaire, qui en fut quitte pour une assez jolie transe. Il ne caressa plus le menton de la République, et le roi citoyen le nomma secrétaire aux archives.

Raspail a toujours été pour les situations nettes.

M. Guizot, voyant le *Nouveau système de chimie organique* obtenir l'approbation des corps savants, fit offrir à Raspail

[1] Grâce aux leçons qu'il a reçues de Kersausie, Raspail fait mouche neuf fois sur dix à quarante pas. Il est aussi très-habile en escrime. Pendant sa captivité au donjon de Vincennes, on lui refusa des fleurets et un piano, instrument sur lequel il possède un véritable talent d'artiste, dont plus d'une fois Thalberg s'est montré jaloux.

l'appui du ministère pour propager son œuvre, s'il voulait renoncer à tout acte politique hostile et demeurer uniquement dans la carrière de la science, si belle à parcourir pour lui.

Raspail refusa.

Le chef de la doctrine devait s'y attendre. Sa démarche était d'une impardonnable maladresse. A cette malheureuse époque, le mauvais génie de la corruption jetait partout et sans cesse messieurs les ministres en dehors du sens moral.

N'en déplaise à M. Guizot, il fallait appuyer quand même un livre utile à la science.

Chercher le républicain derrière le chimiste, dicter au premier des lois avant de se décider à rendre justice au second, n'était-ce pas le moyen le plus sûr de blesser

à la fois chez Raspail l'honnêteté du cœur et de surexciter son orgueil?

« On me craint, se sera-t-il dit : donc je suis en politique un homme d'importance.

« Le mérite intrinsèque d'une œuvre ne leur suffit pas; il faut qu'elle soit écrite par un de leurs valets, fi donc! »

Indigné du refus de Raspail, et sachant que l'Académie se préparait à lui décerner, pour son livre, le prix Montyon[1], M. Guizot réussit, par intrigue et par menace, à intimider les votes.

— Je vous défends, dit-il aux académiciens, de grossir la caisse de l'émeute!

Pour mieux les décider à l'obéissance, il fait au plus vite arrêter Raspail, sous

[1] Ce prix était de dix mille francs. Geoffroy Saint-Hilaire avait écrit à Raspail que l'intention positive de tous ses collègues était de voter pour lui.

prétexte d'une conspiration qui aurait eu lieu dans l'amphithéâtre de la rue des Fossés-Saint-Jacques [1]. On n'osa point couronner un homme enfermé dans les cachots politiques.

Le jury prononça plus tard un acquittement; mais le prix était donné.

M. Guizot n'empêcha pas le *Nouveau système de chimie organique* de se traduire en anglais, en allemand et en italien [2]; mais il jeta l'auteur du livre à tout

[1] Au numéro 11. Il s'agissait dans cette assemblée d'une simple révision des comptes de la Société pour la liberté de la presse, qui avait précédé celle des Amis du peuple.

[2] La réputation de Raspail, comme chimiste, prit un accroissement prodigieux. Tout autre que lui eût fait, en trois ou quatre ans, une fortune énorme. Vers 1836, au moment où il était, à Montrouge, dans une profonde misère, bon nombre de négociants de Paris vinrent l'exploiter sans pudeur. Ces messieurs le priaient de chercher un moyen de fabrication qui pût leur permettre de vendre leurs produits à meilleur compte et de lutter avec la concurrence. Raspail se

jamais dans le parti de la révolte. Celui qu'un simple encouragement eût peut-être attaché sans réserve au domaine de la science perdit les plus riches années de sa carrière à fomenter l'émeute.

Jaloux de voir Raspail prendre sans cesse l'initiative, quand il s'agissait de quelque mesure violente, Marrast voulut, un jour, courir sur ses brisées.

C'était en 1834.

Les sommités démocratiques venaient d'être convoquées à l'effet de rédiger une protestation contre des lois mortelles à la liberté de la presse.

—Ne protestons pas! s'écrie Marrast; faisons à l'heure même un appel aux armes!

mettait à l'œuvre et trouvait le procédé. Mais de payement il n'en fut jamais question. Le lendemain notre chimiste n'y pensait plus et se laissait reprendre au même piége.

— Eh mais, cher ami, dit Raspail, je ne te croyais pas tant de courage. Bravo! je suis entièrement de ton avis.

S'approchant alors de la Fayette, — car, nous devons l'avouer, cette réunion républicaine avait lieu chez le célèbre défenseur de la liberté des deux mondes, — Raspail ajouta :

— Général, vous êtes de droit notre chef. Montez à cheval. Il ne vous reste que peu de jours à vivre; mourez glorieusement, s'il le faut!

— Monsieur Raspail, lui dit tout bas la Fayette en se penchant à son oreille, je ne vous prendrai pas pour mon médecin.

Cependant il fut convenu que le parti de la résistance était le meilleur et qu'on dirigerait l'émeute. Rendez-vous est donné pour le lendemain. Raspail et Kersausie ar-

rivent à l'heure fixée chez le vieux général.

La Fayette était parti, la veille au soir, pour son château de la Grange.

— Courons chez Marrast, alors!

Marrast avait jugé convenable d'aller respirer l'air des champs. Il possédait une campagne à Montmorency, et, par distraction sans doute, il s'y était rendu dès le point du jour.

Nous arrivons aux affaires d'avril, qui eurent sur la destinée de l'ami de Raspail une si triste influence.

L'ex-capitaine au 4e hussards fut arrêté au moment où il passait en revue la Société des *Droits de l'homme*, échelonnée par groupes de la porte Saint-Martin à la Bastille.

Tous les détails qui vont suivre sont au-

jourd'hui du domaine de l'histoire; nous les raconterons sans commentaires.

Le gouvernement se trouva dans un embarras extrême lorsqu'il vit les prévenus d'avril récuser leurs juges. Ne sachant par quelle voie sortir de ce cercle vicieux, il prit le parti de favoriser une évasion et de les laisser passer à Londres.

Averti de ce projet de fuite, Raspail le blâma sévèrement.

Il représenta, mais en vain, qu'on allait placer les accusés de Lyon dans une situation plus dangereuse. On refusa de le croire, et les prisonniers s'évadèrent.

Quelques-uns seulement voulurent garder leurs chaînes.

Kersausie et Caussidière étaient du nombre. Raspail se chargea de les défendre.

Dans une réunion des défenseurs, Car-

rel, apercevant Berryer, le salua d'une façon très-cordiale. Un échange de paroles flatteuses s'établit entre le royaliste fidèle et le républicain par excellence.

— Messieurs, leur cria Raspail sur un ton fort brusque, vous n'êtes point ici pour vous faire des compliments !

Il détestait, comme nous l'avons déjà dit, les hommes du *National*. Une histoire toute récente avait encore accru sa haine.

Dans l'une de ces émeutes où l'on engagea si souvent, lors des premières années du règne de Louis-Philippe, les masses populaires, Raspail, voyant les sections manquer de chefs, courut à la recherche de ceux qu'on avait désignés pour se mettre à leur tête.

C'étaient précisément les rédacteurs du journal cité plus haut.

Après deux heures de perquisitions inutiles, il les trouve réunis tous ensemble au café Riche, fumant et buvant du champagne.

— Tiens, c'est toi !... tu arrives bien ! Nous venons justement de te nommer préfet de police, lui dirent les buveurs.

— Ah! vous venez de me nommer préfet de police? Vous avez eu raison. Demain, si le peuple est vainqueur, vous aurez affaire à moi ! cria Raspail, qui sortit furieux, après avoir repoussé les mains qu'on lui tendait.

— Bon démocrate! dirent ces messieurs, éclatant de rire et remplissant leurs verres; mais quel ours mal léché !

Cependant le procès d'avril, grâce aux comptes rendus passionnés de Raspail, donnait au *Réformateur* beaucoup de retentissement. Le pouvoir, comme bien on

se l'imagine, voyait ce journal de très-mauvais œil. M. Thiers, que Raspail avait eu l'indélicatesse de traiter de *petit misérable*, jura de supprimer par tous les moyens possibles cette feuille anarchique.

La machine infernale de Fieschi éclate sur le boulevard du Temple.

On arrête tous les individus suspects de républicanisme. Armand Carrel lui-même n'est point épargné.

Raspail, qui vient de partir pour Nantes, où l'attend un banquet de patriotes, réunis dans le but d'inaugurer un journal de la nuance du *Réformateur*, arrive juste dans cette ville pour apprendre que l'ordre est donné de le ramener de brigade en brigade.

Le télégraphe ne lui laisse pas même le temps de se mettre à table.

Certes, il n'était point complice de l'attentat. Mais on profitait de l'occasion pour anéantir les journaux dont les doctrines pouvaient amener le retour de pareilles horreurs. Le nombre des assassins politiques ne fut jamais plus grand qu'à cette époque; il est bon de le rappeler à la honte du parti qui les fait naître, et qui autorise en quelque sorte les rancunes, les représailles, les ordres impitoyables.

Arrivé malade à Paris, Raspail souffrait beaucoup entre les murs étroits et malsains de sa prison.

Le docteur Fabre, ancien condisciple de M. Thiers, crut devoir, à l'insu du captif, demander sa translation dans une maison de santé.

— Pour qu'il puisse fournir plus aisé-

ment de la copie à son journal! non, docteur, non! répondit M. Thiers.

Et tout aussitôt le ministre signe un ordre, en vertu duquel Raspail est envoyé, le soir même, dans une chambre de la Force, en compagnie de Lacenaire et de trois autres meurtriers attendus à la barrière Saint-Jacques.

La chambre avait cinq lits; notre malheureux savant occupa le cinquième.

On avait l'intention positive de l'exaspérer, pour lui faire commettre quelque acte d'insolence ou de révolte, et le retenir prisonnier jusqu'à la mort du *Réformateur*.

Il donna dans le piége.

Des gendarmes viennent le prendre pour le conduire devant le juge d'instruction. Pendant trois mortelles heures, on le

laisse faire antichambre dans une pièce humide et sombre. Enfin, une sonnette résonne. On introduit le prisonnier.

— Monsieur, lui demande le juge *ex abrupto*, si votre parti avait le dessus, que feriez-vous?

— Je commencerais, monsieur, par vous envoyer à Charenton, vous et les vôtres, répondit Raspail. Quelques douches à la glace, et vous crieriez ensuite plus fort que nous : Vive la République!

On attendait une riposte de ce genre.

Elle est consignée au procès-verbal. Moins d'une semaine après, intervient une sentence qui inflige à Raspail trois ans de prison, pour insulte au juge.

Notre condamné s'adresse à la cour l'appel. On casse la sentence; mais, en attendant, il y a eu huit mois de captivité

préventive et de mise au secret. Le cautionnement du *Réformateur* a payé les amendes du procès d'avril [1], et le journal a rendu le dernier souffle.

Pas n'est besoin de dire que la ruine de son rédacteur en chef était complète.

Sorti de prison, Raspail alla cacher sa misère dans une pauvre maison de Montrouge, n'accepta de secours de personne, et reprit ses travaux de savant, qu'il n'aurait jamais dû quitter, hélas! pour jeter ses destins au vent orageux de la politique.

Il acheva son livre de la *Physiologie*

[1] Il ne resta pas un centime de l'argent de Kersausie. Tous les défenseurs ayant été condamnés solidairement à dix mille francs d'amende, Raspail paya pour les autres. On lui confisqua même trois billets de banque de mille francs qui lui étaient envoyés dans une lettre, à la Conciergerie. La lettre lui fut remise, mais veuve de son contenu. Toutes ses réclamations furent en pure perte.

végétale[1], œuvre si pleine d'horizons nouveaux, et dont les puissantes découvertes ont entraîné forcément l'Institut hors du sentier de la routine.

Raspail ne voulut jamais contracter une seule dette ni demander la moindre avance à l'éditeur qui publiait ses ouvrages.

A Montrouge, quinze mois durant, il vécut avec des pommes de terre, sans jamais se plaindre, renvoyant les paniers de

[1] Ce livre, presque aussi volumineux que la *Chimie organique*, fut publié chez Baillière en 1837. Raspail en a donné un exemplaire à sa ville natale, avec ces mots écrits de sa main au frontispice : *A la bibliothèque de Carpentras, mon premier jardin botanique.* » Il serait trop long de citer dans cette courte notice tous les ouvrages de Raspail. Nous renvoyons le lecteur au dictionnaire de M. Barjavel. Mentionnons seulement le fameux mémoire rédigé contre Orfila, au sujet de l'empoisonnement par l'arsenic. On sait que ce mémoire, en 1840, appuya la défense de Marie Capelle. L'auteur affirmait que dans le fauteuil du président des assises il trouverait autant d'arsenic qu'Orfila en avait trouvé dans le corps de Lafarge.

vin qu'on lui apportait quelquefois de la part de ses amis, et buvant de l'eau pure. Il tenait son dernier fils encore à la mamelle, pendant que sa femme vaquait aux soins du ménage[1].

Ces mauvais jours ne lui enlevèrent ni l'amour du travail ni la gaieté.

[1] Madame Raspail a été pour son mari l'ange du dévouement. Simple ouvrière en couture, elle devint la femme du célèbre chimiste à une époque où celui-ci, grâce à sa renommée déjà fort étendue, pouvait contracter un hymen beaucoup plus avantageux sous le double rapport de l'argent et de la beauté. Madame Raspail était fort laide; mais elle avait toutes les qualités du cœur, jointes à une force de caractère vraiment surhumaine. Elle suivit son mari partout. Jamais une autre qu'elle ne prépara les aliments du prisonnier. Dans les dernières années de sa vie, elle ressemblait à un spectre, et l'on peut dire qu'elle est morte à la peine. Raspail a eu cinq enfants de son mariage, quatre fils et une fille. Son fils Benjamin, devenu peintre de paysages, habite avec son père et sa sœur une maison de campagne aux environs de Bruxelles. Des trois autres fils du savant, l'un est médecin, l'autre architecte, et le dernier fait son droit.

Sa philosophie excitait l'étonnement de ceux qui lui rendaient visite.

— Ici-bas, leur disait Raspail, il faut accepter la vie comme un devoir, on est toujours satisfait. Quand on la prend comme un plaisir, on n'y trouve que des mécomptes.

Au lieu de faire de la politique active, il nous semble que Raspail, dans les loisirs que lui laissait la science, eût été plus sage de composer un recueil de maximes, dans le genre de celle qui précède, pour l'enseignement et la moralisation des classes souffrantes.

La blessure au genou résultat du coup de pierre que son fils Benjamin avait reçu au hameau d'Épinay se ferma quelque temps d'abord, mais en laissant aux régions de la rotule une tumeur que rien ne

put résoudre et qui dégénéra bientôt en cancer.

Un soir, tout Montrouge fut en bouleversement.

On venait d'apprendre que l'homme à peine remarqué sous le nom de M. François était le célèbre chimiste Raspail.

Une foule d'équipages stationnaient à sa porte.

De ces équipages on avait vu descendre Lisfranc, Blandin, Thierry, Breschet, Pinel-Grandchamp, Ricord, tous les princes de la chirurgie et de la médecine. Ils s'étaient rassemblés d'eux-mêmes en consultation, voulant donner à leur illustre émule dans la science une preuve d'éclatante sympathie.

Le mal était sans remède.

Il fallut procéder à l'amputation. Ben-

jamin demanda que son père lui tînt la jambe.

Ce fut un moment terrible.

Voyant le scalpel fendre les chairs, entendant la scie crier sur les os, Raspail eut assez de force pour vaincre la nature et pour encourager son fils de la voix et du regard; mais, l'opération faite, on le vit tomber à la renverse sur le carreau. Près d'une heure, il fut sans connaissance.

La jambe coupée pesait soixante livres, tant l'enflure était énorme.

Kersausie, expatrié, brava le péril d'un retour en France pour venir consoler son ami dans cette grande douleur. Il resta toute une semaine à Montrouge, sans que la police en sût rien.

Plusieurs fois ces voyages dangereux se renouvelèrent.

Jamais Raspail et l'ancien capitaine de hussards n'entretenaient de correspondance.

A une heure du matin, par une nuit sombre, Kersausie arrivait de Londres ou d'Allemagne, frappait à la porte d'une certaine manière, et le savant, réveillé, venait ouvrir.

On s'embrassait, on passait ensemble quelques jours; puis l'exilé reprenait le chemin de la frontière.

En 1839, Raspail lui dédia son livre intitulé la *Pologne sur les bords de la Vistule*, avec cette épigraphe empruntée au Psalmiste : *Super flumina Babylonis, illic sedimus et flevimus dùm recordaremur Sion :* « Assis au bord des fleuves de Babylone, nous versons des pleurs au souvenir de Sion »

Tout sentiment amical et tout regret politique à part, nous trouvons que ceci est un abus de l'Écriture sainte.

De 1836 à 1849, notre héros n'eut plus à subir aucune détention politique. On profita seulement, vers 1842, de la plainte d'un aimable huissier, qui avait voulu saisir, dans des conditions illégales, les meubles du savant, pour ne pas laisser perdre tout à fait à celui-ci le souvenir des verrous.

Raspail avait menacé d'un pistolet l'homme aux vacations.

— Il est certain, dit-il au tribunal, que j'eusse mieux fait de lui brûler la cervelle. Je paraîtrais devant le jury, qui m'acquitterait, tandis que vous allez me condamner, messieurs, très-probablement.

Cela ne manqua point. On lui donna six mois de Sainte-Pélagie.

Pour un huissier... peste ! voilà qui est cher.

Le grand chimiste s'exerçait alors à d'utiles et curieuses recherches sur l'origine des maladies et sur la cause du dérangement des organes. Il affirme que ce dérangement est presque toujours produit par la présence de corps étrangers, sans toutefois exclure l'influence des causes morales.

De là ses préceptes d'hygiène, sa thérapeutique et tout un système médical au grand complet.

Il prouve, dans son *Histoire naturelle de la santé et de la maladie*, que les remèdes inscrits dans le codex se divisent en cinq ordres principaux, tous succédanés de ses médicaments favoris, auxquels, du reste, il ne donne la préférence qu'en rai-

son de leur prix modique et dans l'intérêt des classes pauvres.

Un des points essentiels de son système médical est l'exclusion de tous les éléments non assimilables au corps humain, du mercure, par exemple, et des poisons, qui ne guérissent d'une maladie que pour en faire naître quelque autre plus dangereuse.

Son manuel, résumé succinct du grand ouvrage cité tout à l'heure et mis au niveau des intelligences les plus vulgaires, devient aujourd'hui pour les ouvriers une sorte de *vade mecum*.

Il sera beaucoup pardonné à François-Vincent Raspail, parce qu'il a fait à la bourse des médecins un peu de tort et beaucoup de bien à la santé du peuple

Nous parlons exclusivement de la santé physique.

On ne s'attend pas à nous voir ici donner place aux nombreux démêlés du chimiste avec une foule d'industriels qui, à diverses époques, prirent ou obtinrent le droit d'appliquer sa méthode.

Aujourd'hui la lumière est faite sur toutes ces discussions.

M. Colas, pharmacien de la rue Dauphine, a gagné deux ou trois cent mille francs, et Raspail s'est réservé pour unique bénéfice le droit de fournir gratuitement les remèdes nécessaires aux malades pauvres qui venaient le consulter chez lui.

Quant au sieur Morel, de la rue des Lombards, son traité fut rompu grâce à des préparations mauvaises et à son peu d'exactitude à remplir ses engagements.

Une association nouvelle, formée avec le docteur Cottereau, ne tarda pas à amener des poursuites comme exercice illégal de la médecine.

Les juges manifestèrent leur surprise de voir que Raspail s'obstinait à ne prendre aucun diplôme.

C'est un des entêtements du chimiste.

Par malheur, il en a d'autres que celui-là. Depuis le séminaire d'Avignon, si la bonté joue un grand rôle dans sa vie, l'orgueil et le sentiment de la révolte contre tout ce qui s'impose n'en jouent pas un moindre.

Jamais, du reste, notre héros ne prit une obole pour ses consultations.

Un jour, chez Morel, il courut après une dame qui avait déposé vingt francs sur la

cheminée. Il lui rendit la pièce d'or, en disant :

— Donnez cela, madame, à quelque pauvre malade, afin qu'il puisse acheter des remèdes et du bouillon.

Ses enfants lui répétaient sans cesse :

— Tu nous ruines. Fais donc un peu mieux tes affaires.

Le chimiste leur promettait d'être économe, et leur laissait le gouvernement de la caisse; puis, au bout de quelque temps, on apprenait qu'il faisait des dettes. Raspail empruntait à ses amis pour secourir les malheureux.

Février sonne à la folle horloge des révolutions.

Notre chimiste, emporté de nouveau sur la montagne par un diable démocrate,

écoute les promesses pompeuses de cet ange cornu, et s'imagine que le monde appartient désormais à sa chère Républiqu e.

Lisez le premier article de l'*Ami du Peuple*. En voici un passage :

« Le progrès marche à pas de géant et franchit les distances sur les ailes de l'électricité. Le télégraphe tourne à gauche, c'est nous dire que la liberté arrive à Bruxelles ; il tourne à droite, c'est pour nous dire qu'elle est à Londres ou à Berlin. Nos quarts d'heure sont des siècles. Cette République, qui n'était pas possible en France, la voyez-vous déjà? Elle couvre l'Europe ! Vive la République européenne ! Dans un an, vive la République universelle ! »

Pauvre savant ! retourne à la thérapeutique et à tes expériences. Là-bas tu raisonnes, et l'on peut te croire; ici tu divagues, et nous ne voulons rien entendre.

Mais il a sa marotte en main. Qu'y faire?

— La duchesse d'Orléans, lui dit-on, n'a pas quitté Paris ; elle est encore aux Invalides.

Voilà Raspail en transe.

Il court sur la place de l'Hôtel-de-Ville, encombrée de peuple. On le reconnaît, on l'acclame.

— Citoyens, dit-il, oui ou non, voulez-vous la République ?

— Oui ! oui ! crie la multitude (quinze ou dix-huit cents hommes tout au plus qui se permettaient là de répondre au nom de la France).

— Eh bien, dit Raspail, exigez qu'ils en finissent à l'instant même, sans plus de

retard. Me donnez-vous mission d'aller leur porter des ordres ?

— Oui ! oui !

Notre homme entre à l'Hôtel de Ville, et monte à la salle où se tiennent les pro-visoires.

— Tiens, voilà monsieur Raspail ! se permit de crier le petit Louis Blanc d'une voix goguenarde. Qu'en ferons-nous ? (Camphrons-nous !)

Ce joli calembour fit partir d'un éclat de rire olympien les demi-dieux qui tenaient alors le fil de nos destinées.

— Au nom du peuple, leur dit Raspail en colère, je vous somme de proclamer la République ! Dans une heure, si vous n'obéissez pas, le peuple et moi nous viendrons ici chercher la réponse !

Ils tremblèrent, oui, vraiment.

Lamartine se mit aux fenêtres, et vous savez le reste. A six heures du soir, la mère du comte de Paris quittait les Invalides.

Sa couronne de régente était brisée.

Pendant trois mois, l'*Ami du Peuple* donna, comme on dit vulgairement, du fil à retordre à nosseigneurs de l'Hôtel de Ville. Président du club de la salle Montesquieu, Raspail y commentait les articles de sa feuille violente.

Il faisait un cours d'éducation politique à l'usage du peuple.

Cela dura jusqu'au 15 mai, jour funeste à la Pologne, en ce que l'émeute eut la fourberie de lui emprunter son manteau.

Raspail (on l'affirme) croyait sincèrement à la pétition. Lorsqu'il vit les anar-

chistes envahir la Chambre, lorsqu'il entendit M. Hubert débiter ses gentillesses, il prononça les mots que voici, chacun peut les expliquer comme il l'entendra :

« — C'est un tour de Marrast... Bien joué ! »

Seulement il eut le tort grave d'ajouter, quelques minutes plus tard :

« — Au fait, allons à l'Hôtel de Ville. »

Cette simple phrase, entendue par M. Achille Point, qui donnait le bras au chimiste en quittant l'Assemblée, fit condamner Raspail à la cour de Bourges.

Retenu d'abord au donjon de Vincennes, il fut ensuite transféré à Doullens. A la mort de sa femme, on le rendit libre. Il habite la Belgique depuis cette époque.

Dans ce volume, comme dans tous les

autres, nous avons dit la vérité, sans restrictions, sans détour.

Le point essentiel pour le lecteur est de se tenir en garde contre le prestige qui entoure nécessairement un homme de l'espèce de Raspail. On peut être bon, sincère, honnête, et marcher dans une route périlleuse pour soi-même, coupable quand on y entraîne les autres.

A partir du jour où le principe religieux s'efface dans un noble cœur, il n'y a plus nécessairement ni résignation, ni patience, ni espoir en la vie future. On arrive, par une logique fatale, à réclamer comme un droit pour tous le bien-être de la vie présente.

« Si la société, vous dit-on, ne donne pas ce bien-être, il faut la démolir; si les

gouvernements sont un obstacle aux réformes, que les gouvernements tombent ! »

Voilà bien, en deux mots, la doctrine de nos apôtres modernes.

Essayez de leur faire comprendre que les destinées de l'homme sont en dehors des jouissances matérielles et des appétits du ventre; prouvez-leur que Dieu n'a pu laisser, ici-bas, le mal et la souffrance qu'en raison d'une première faute, dont le châtiment se poursuit d'âge en âge; insinuez-leur que l'arrêt du ciel aura nécessairement jusqu'à la fin son exécution, quoi qu'ils fassent; dites-leur qu'il est aussi impossible de supprimer les passions et la misère que de supprimer la mort, ces grands philosophes haussent les épaules et s'obstinent quand même à nous réinstaller en plein Éden, malgré l'ange

au glaive de feu qui en a chassé nos premiers pères et qui en garde le seuil.

Ils n'entendent ni argumentations, ni remontrances, ni conseils.

La volonté de Dieu, son pouvoir, ses ordres suprêmes, que leur importe ! Ils n'en poursuivent pas moins leurs folles tentatives, frappant à droite, frappant à gauche, renversant tout, et marchant, quoi qu'il en coûte, à l'application de leurs théories sociales.

Arrive le jour où ils sont à l'œuvre au milieu des ruines qu'ils ont faites.

Vous croyez que leurs plans sont arrêtés et qu'ils vont bâtir ? Oh ! que non pas ! Le premier soin de ces aimables architectes est de se battre entre eux.

Pour la démolition, rien de plus sim-

ple, ils étaient d'accord; mais pour, élever un autre édifice, ils font preuve d'incapacité notoire. On n'en trouve pas un qui sache manier la truelle, et nous couchons à la belle étoile, en attendant que la maison se relève.

Bref, on est obligé de chasser à coups de fouet tous ces maçons absurdes.

Leur système de liberté n'engendre que le despotisme. Avec la prétention de retrancher de ce monde la misère, ils ne font que l'accroître et la rendre plus cruelle.

En ce cas, direz-vous, ils comprennent leur sottise et se frappent la poitrine dans un accès de repentir.

Ah! miséricorde! tout le contraire arrive!

Quand un autre a relevé les ruines, ils reprennent le marteau, cherchent à démolir encore, et se promettent seulement de couper la tête à ceux qui ont eu l'audace de se mettre en travers de leurs projets de destruction, de leurs principes d'opprobre.

Ceci ne veut point dire que Raspail soit au nombre de ces partisans de la guillotine.

Mais, l'heure venue d'une seconde épreuve, il serait dans l'obligation de les laisser faire, sous peine de les voir essayer sur son propre cou si la hache fonctionne bien.

Oh! l'histoire des discordes politiques, des attaques criminelles, des répressions barbares, des entêtements absurdes, des rages, des vengeances et des haines, qu'on nous en délivre, bon Dieu!

Tristes créatures que nous sommes, nous dont la tombe est si près du berceau, nous qui avons si peu de jours à consacrer au travail, aux affections de famille, aux saintes joies du foyer; nous qui, dans ce court pèlerinage, trouvons déjà sur le chemin tant d'épines et tant d'ornières, pourquoi rendre ces épines plus aiguës, pourquoi creuser l'ornière jusqu'à la profondeur des abîmes?

FIN.

Au la Seine

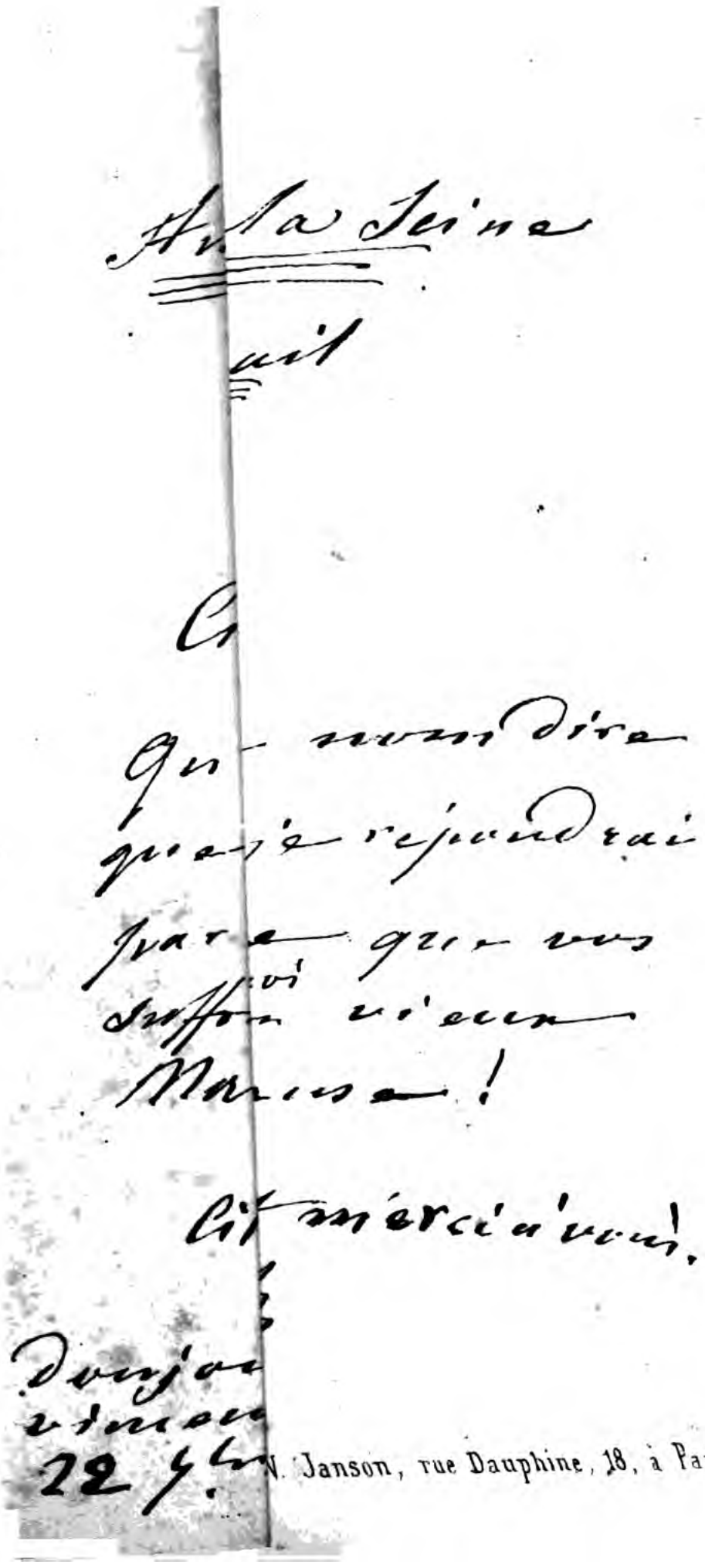
ail

C

Qu nous dire
que je répondrai
parce que vos
suffoi vieux
Marcus!

Cit merci à vous.

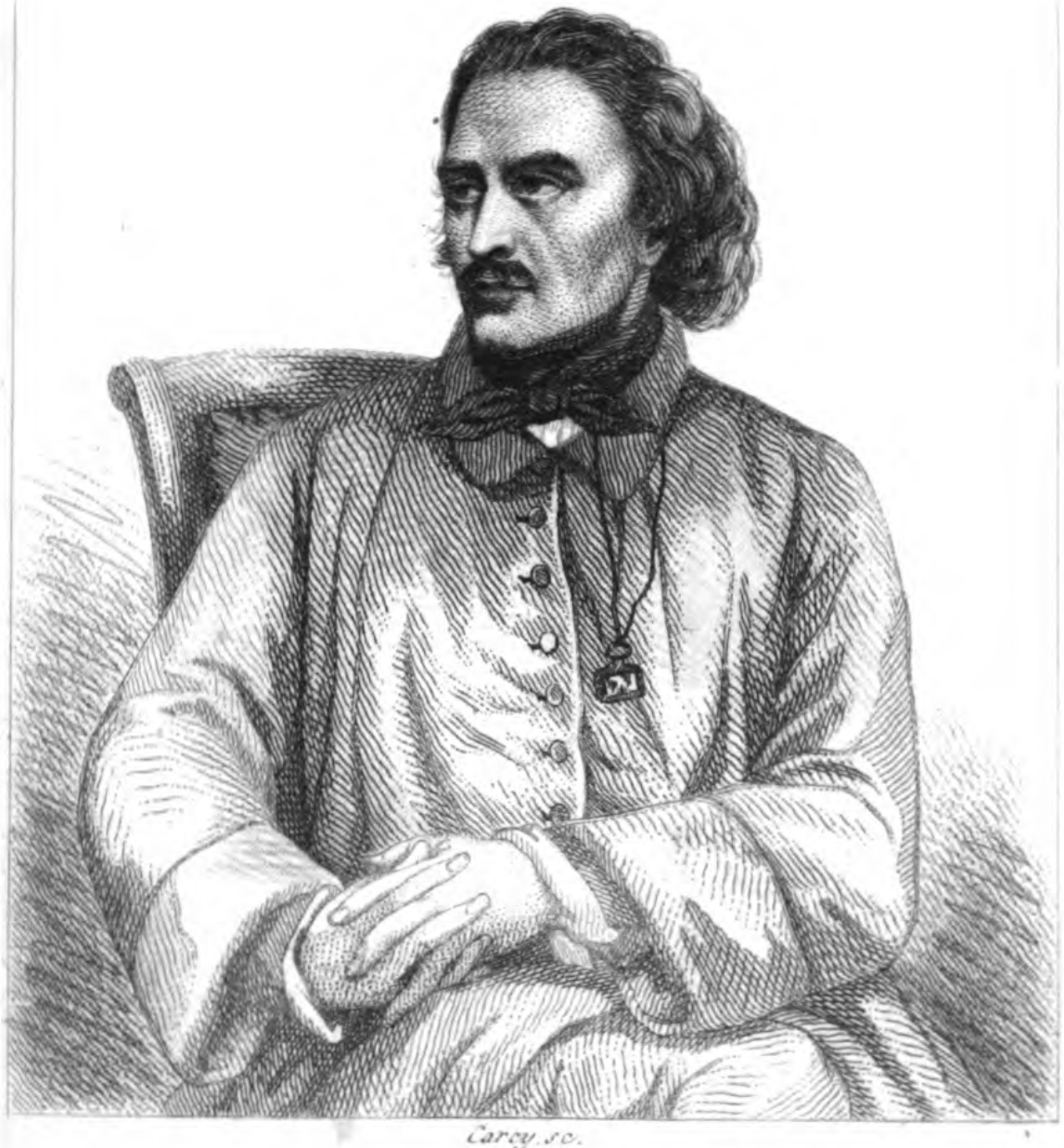
Donjo
vimen
22 7bre



N. Janson, rue Dauphine, 18, à Paris

BOCAGE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1



Carey sc.

BOCAGE

Publié par G. HAVARD

Imp. de Mangeon, 6, r. St Jacq. Paris.

LES CONTEMPORAINS

BOCAGE

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15
1856

L'Auteur et l'Éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

BOCAGE

Il est impossible d'écrire l'histoire littéraire et politique de ces trente dernières années sans consacrer quelques pages à l'un de nos plus fiers démocrates, au chaleureux interprète du drame moderne, à l'illustre citoyen qui a pris le romantisme et la République sous son patronage, et qui ne désespère pas encore, à

l'heure où nous écrivons, d'être élevé quelque jour au rang de premier consul.

Pierre-Martinien Bocage-Tousez [1] est né à Rouen en 1803.

Simples cardeurs de laine, ses parents ne purent lui donner aucune espèce d'éducation. Notre héros, à l'âge de treize ans, ne savait ni lire ni écrire; seulement il avait retenu le nom des lettres et leur forme en les étudiant sur l'enseigne des boutiques ou sur l'écriteau des rues.

Il finit par les assembler de lui-même et par apprendre à écrire sans maître.

Voici comment et en quelle occasion.

Forcé de travailler dans une fabrique à une époque de l'adolescence où le man-

[1] Tousez est le nom de sa mère.

que d'air, la fatigue et surtout la mauvaise nourriture produisent des résultats si déplorables, Pierre-Martinien fut attaqué d'une fièvre cérébrale et resta pendant trois semaines entre la vie et la mort.

Ses parents, qui ne pouvaient perdre une seule journée, sous peine de tomber dans une détresse profonde, le confièrent à la garde d'un de ses frères, beaucoup plus jeune que lui.

Ce dernier fit boire de la tisane au malade, et chercha d'abord à le distraire en lui montrant les images d'un livre prêté par une voisine.

Mais, quand on eut examiné ces gravures à cinq ou six reprises différentes, elles n'offrirent plus le moindre charme.

Notre petit infirmier courut jouer aux billes ou à la marelle, laissant son frère en compagnie du volume et de la fièvre.

Resté seul, et feuilletant de ses doigts amaigris cet ouvrage, qui n'était rien autre que l'*Ami des enfants* d'Arnauld Berquin, le jeune malade étudia pour la première fois sur les pages d'un livre les caractères alphabétiques.

Un prodigieux travail s'accomplit dans ce cerveau surexcité par un mal aigu.

Pierre-Martinien Bocage assembla les syllabes, épela les mots, déchiffra successivement les phrases, et sut lire au bout de la journée.

Quand sa mère rentra de la manufacture, elle le trouva dans un état de délire affreux. Il avait la tête brûlante; son œil

injecté de sang paraissait vouloir sortir de l'orbite.

La pauvre femme crut son enfant perdu.

Mais, par une chance extraordinaire, cette tension d'esprit, qui devait accroître le mal, fit naître une crise favorable.

Le lendemain, Pierre était sauvé.

Dieu, — pardon, nous allions dire un blasphème! — le diable ne permit pas qu'Alexandre Dumas, chez lequel se développaient, vers la même époque, les premiers instincts littéraires, fût privé du seul homme capable de comprendre *Antony* et de représenter dignement ce héros de la lubricité fougueuse et de la passion frénétique.

A partir de sa convalescence, Pierre

eut un profond mépris pour les jeux de son âge.

Il devint sombre et taciturne.

Son âme était dévorée d'un immense besoin de lecture. Après avoir cardé de la laine pendant douze heures, il en prenait régulièrement cinq par nuit sur son sommeil pour lire tous les livres et copier tous les manuscrits qui lui tombaient sous la main.

Ce fut ainsi qu'il se passa de maître d'écriture.

Un vieux bouquiniste du faubourg de Martinville, ami de son père, lui prêta tout son étalage.

— Ne te gêne pas, Pierrot, lui disait-il, prends à même! Je ne veux rien gagner avec toi, qui es mon filleul. Seule-

ment veille à la marchandise. Une tranche salie, un feuillet déchiré, me feraient perdre cinquante pour cent.

— Je ne veux rien pour rien, dit notre héros, déjà pourvu de ce magnifique orgueil que nous verrons chaque jour s'accroître.

— Pourquoi cela? dit le parrain bouquiniste.

— J'ai mes raisons, répondit le filleul. Si je suis un jour quelque chose, je ne veux le devoir à personne qu'à moi. Votre vue s'affaiblit par l'âge, et je puis vous être utile en écrivant les titres sur la couverture des livres que vous rhabillez à neuf. De cette façon, nous serons quittes.

— Soit; comme tu voudras, Pierrot, dit le vieux Normand.

Ce marché conclu, Bocage se mit à lire le *Traité des lois ecclésiastiques* du jésuite espagnol François Suarès, la *Nef des dames vertueuses* de Symphorien Champier, l'*Histoire des causes premières* de l'abbé Charles le Batteux, et une foule d'autres ouvrages aussi intéressants.

Puis, un beau jour, il tombe sur le répertoire de la Comédie-Française.

Le premier volume qu'il ouvre agrandit les perspectives de son intelligence et lui révèle tout un monde.

Il débute par la lecture d'une charmante pièce de Marivaux, les *Acteurs de bonne foi*, petit chef-d'œuvre dramatique, étincelant de verve, que messieurs les comédiens ordinaires de l'Empereur se-

raient bien avisés de reprendre, car il n'a pas été joué depuis environ cent ans.

On le devine, ceci fixa la vocation de Bocage.

Marivaux, père d'*Antony*... O fortune! voilà de tes coups.

En moins de six semaines, Pierre-Martinien connut tout le vieux répertoire. Une sorte de *fiat lux* éclaira le chaos de ses lectures; il choisit dès lors ses ouvrages, apportant de l'ordre et de la méthode dans son éducation de hasard, et s'imposant chaque jour une tâche qu'il remplissait avec ardeur.

Pour se reposer de l'étude des œuvres dramatiques, il lisait de temps à autre quelques chapitres de roman.

Ce fut ainsi qu'il lia connaissance avec

Gil Blas, Tom Jones, Clarisse Harlowe et don Quichotte.

Le héros de Cervantès, ce fou doublé de sagesse, eut toute la sympathie du jeune Bocage, et de la sympathie à l'imitation la distance est courte. Voilà sans contredit l'origine de l'héroïsme burlesque et des innocentes allures de pourfendeur qui sont les principaux traits du caractère de l'homme que nous avons à peindre.

Bien que pourvu d'une dose d'ignorance assez forte encore, Bocage était infiniment plus versé dans la littérature théâtrale que la plupart des Français majeurs de son époque.

Jamais il n'était entré dans une salle de spectacle.

Aux foires de Darnetal, il avait bien vu

çà et là quelques parades de saltimbanques. Leurs grossiers lazzi, leurs gestes avinés et leur dialogue saugrenu ne pouvaient lui donner de l'art dramatique, vers lequel continuaient de l'entraîner toutes ses prédilections, qu'une idée fort incomplète. Ses chers bouquins n'avaient pas manqué de lui dire qu'il existait une autre comédie tout à la fois noble et familière, où la délicatesse et la gaieté se mariaient dans un aimable accord.

Mais sa mère, pieuse et digne femme, le suppliait de ne jamais franchir le seuil d'un théâtre, disant, non sans quelque apparence de vérité, que, dans ce séjour des mondains plaisirs, le démon régnait en maître et tendait ses piéges à l'innocence.

Or, à l'étalage de son bouquiniste,

Pierre-Martinien venait de découvrir quinze tomes dépareillés des œuvres de M. de Voltaire.

Lecture faite de ces volumes, il taxa de radoteries superstitieuses les observations maternelles, et prit résolûment, pour ses cinq sous, une place de paradis au grand théâtre.

On annonçait sur l'affiche les *Ruines de Babylone*, drame de Guilbert de Pixérécourt, qui avait fait fureur à Paris l'année précédente.

Bocage ouvre tous ses yeux et toutes ses oreilles.

Mais, dès la première scène, il regrette les saltimbanques de la foire. La déclamation ampoulée des acteurs, le style

creux et flasque du dramaturge, lui causent une fatigue mêlée de dégoût.

— Ma foi, le sort en est jeté! dit-il à son jeune frère, en regagnant, après la représentation, le petit galetas où ils couchaient ensemble, sous les toits : je pars demain pour Paris. Là seulement on trouve de bonnes pièces et de bons acteurs.

Il y avait beaucoup d'entêtement dans sa nature et une promptitude extrême à exécuter les résolutions prises.

En vain sa mère déclare que Paris est une ville d'impiété, où l'on court grand risque de perdre ses croyances. Bocage, l'esprit encore imbu de la lecture des *Lettres philosophiques*, lui insinue que la religion chrétienne pourrait bien n'être

qu'une sottise, et la pauvre femme à ces raisonnements sacriléges ne sait répondre que par des pleurs.

— Mais, dit-elle, si tu tombes dans le besoin?

— Bah! je ferai fortune!

— Voilà ce que disait ton père, il y a deux ans, lorsqu'il nous a quittés lui-même pour aller à Paris...

— Exercer l'état de tonnelier, mauvaise affaire!

— As-tu donc une meilleure profession?

— Oui, je serai comédien.

— Jésus! c'en est fait de toi, malheureux enfant!

Les sanglots redoublent.

Pierre l'embrasse, la console, réussit à

force de caresses à obtenir une faible somme nécessaire à ses frais de route, et se dirige pédestrement vers la grande ville, chaussé d'une paire de sabots et portant un modeste paquet de hardes au bout d'un bâton.

Félix Pyat, jadis, a raconté quelque part un épisode de ce premier voyage du célèbre acteur.

Pierre, ayant fait environ le quart du trajet, rencontre à la porte d'une auberge de village un jeune compatriote, fatigué comme lui du séjour de la capitale normande, mais qui, comme lui, ne semble pas devoir gagner à un changement de position. Fils de famille, opulent fuyard, il est traîné par deux chevaux de race dans une calèche superbe.

Entre l'enfant prodigue et le jeune cardeur de laine s'établit la conversation suivante :

— Où vas-tu?

C'était le maître de la calèche qui entamait ainsi le dialogue. L'aristocratie, comme la République, pousse au tutoiement.

— Je vais à Paris, dit le voyageur en sabots.

— Moi aussi. Qu'y vas-tu faire?

— Essayer de m'engager comme comédien.

— Moi aussi, parbleu! Voilà qui est bizarre! dit le jeune homme, sautant avec vivacité dans sa voiture. Si nous voyagions ensemble, cher confrère... hein, qu'en dis-tu?... Nous causerons théâtre.

— Volontiers, dit Bocage, regardant avec convoitise les coussins moelleux.

Il allait poser un sabot sur le marche-pied, quand tout à coup l'automédon, gros domestique gonflé de cidre et d'insolence, dit à son maître :

— Pardine ! on rencontrera bien là-bas quelque fillette dont les jambes seront plus fatiguées que celles de ce lourdaud !

Sans attendre la réponse, il fouette l'attelage, qui part ventre à terre, laissant Pierre-Martinien profondément blessé dans son orgueil.

Approuvant sans doute la raison victorieuse du cocher, le jeune voyageur ne se retourna même point, afin d'adresser un signe d'adieu à celui qu'il venait d'appeler confrère.

Ce fut à partir de ce jour que Bocage eut les aristocrates en haine.

Il jura de prêter main-forte partout et sans cesse à ceux qui voudraient les démolir.

Quelques années plus tard, il retrouva le maître de la calèche dans un théâtre secondaire. Le malheureux s'était pris à tous les piéges et à toutes les chausse-trapes des coulisses; il y avait laissé le dernier lambeau de sa fortune sans acquérir l'ombre de talent, et remplissait fort mal l'emploi des utilités.

— Où donc racolez-vous de pareils mufles [1]? dit Bocage au régisseur. Débarrassez-nous de cela au plus vite.

[1] Épithète aussi *élégante* que pittoresque, empruntée à l'argot des coulisses.

L'utilité fut mise à la porte le soir même.

Notre héros eut soin de lui glisser à l'oreille ces mots impitoyables :

— Je te poursuivrai partout... partout je t'écraserai! Souviens-toi de l'auberge et de l'homme aux sabots!

Mais reprenons le fil de notre histoire.

Arrivé pédestrement à Paris, Bocage alla, comme de juste, descendre chez son père, qui le reçut de la façon la plus brutale et ne lui offrit même pas une chaise pour se reposer.

— Qui te demande ici? lui cria-t-il. J'ai déjà beaucoup de peine à me tirer seul d'affaire. Va au diable!

Il le renvoya sans miséricorde.

Voyant qu'il ne fallait pas compter sur

l'appui paternel, Pierre-Martinien ne perdit point courage et pria les passants de lui enseigner le Palais de Justice.

On va croire peut-être qu'il avait dessein de recourir à la loi pour forcer son père à lui donner asile. Telle n'était point son intention. Normand jusqu'au bout des ongles, il songeait que toute grande ville a nécessairement un antre où siége la chicane avec son cortége de juges, d'avocats, de procureurs, de greffiers, de plaideurs, de criminels et de gendarmes.

— Là, se dit-il, on a toujours beaucoup de papier timbré à noircir, et je trouverai sans doute à utiliser mes talents de scribe.

En effet, il s'était promené vingt minutes à peine dans la salle des Pas-Perdus, qu'un avoué l'engagea comme petit clerc,

sur sa bonne mine et sur ses longues jambes, aux appointements de trente francs par mois.

Seulement Bocage, une fois installé dans son poste, apprit qu'il aurait beaucoup plus à s'exercer du jarret que de la plume.

Le petit clerc son prédécesseur était mort d'une fluxion de poitrine, gagnée à faire les courses de l'étude.

Un autre point obligatoire de l'emploi était d'aller, chaque matin, acheter le déjeuner de messieurs les clercs supérieurs, qui dévoraient outrageusement sous ses regards des biftecks de premier choix ou de fines côtelettes, sans lui offrir autre chose que la croûte frugale octroyée par le patron.

Bocage, orgueilleux comme un hidalgo,

déplorait surtout la nécessité cruelle où il était de servir le second clerc, grand benêt, pourvu d'un nez pyramidal, d'un regard louche et d'une insolence extrême.

Ce second clerc devint sa bête noire.

Tout en lui prodiguant des marques de déférence, il lui jouait les plus abominables tours.

Ainsi, par exemple, il avait soin de lui acheter son déjeuner dans un gargot infect, tandis qu'il demandait celui des autres à quelque restaurant confortable.

Son ennemi détestait l'ail.

Par ordre de Bocage, tous les plats en étaient infectés. Il le traitait en vrai fils de la Cannebière.

Dans cette lutte du lion et du moucheron, l'insecte fut vainqueur, absolument

comme dans la Fontaine, et l'infortuné second clerc, menacé d'une gastrite, donna sa démission.

Pierre-Martinien, le jour de son départ, passa d'emblée cinquième clerc.

C'était une position plus relevée sans doute; mais elle comportait infiniment plus de travail, sans augmentation d'honoraires. Il fallait être au bureau dès huit heures du matin, ne sortir que pour dîner, et revenir ensuite griffonner sur timbre jusqu'à dix heures du soir.

Mais notre fin Normand ne se plaignait pas.

Il méditait une échappée ambitieuse, et voulait seulement, par un apprentissage de trois mois, se familiariser avec le style de la procédure, pour aller frapper à la

porte du greffe, où les malheureux scribes ne sont pas réduits à l'état de matière exploitable, comme chez les avoués, hauts et puissants seigneurs de par le privilége et le monopole.

On n'ignore pas que ces messieurs achètent leur charge trois ou quatre cent mille francs, réussissent à la payer au bout de cinq ou six années au plus, la revendent avec bénéfice et deviennent millionnaires. Il suffit pour cela de trouver sept à huit Bocage, d'en faire autant de machines à plume piteusement rétribuées, et de compter dix francs au consommateur ce qui coûte cinq centimes.

La recette est fort simple.

Notre héros, après avoir déserté l'étude, entra au conseil de guerre en qualité de

commis greffier, et à raison de quarante écus par mois.

De plus, il avait toutes ses soirées libres, et pouvait continuer ses chères études dramatiques.

Ceux qui suivaient, à cette époque, les représentations de la Gaîté, de l'Ambigu et des autres théâtres populaires, doivent garder mémoire de certain pantalon jaune-d'œuf, surmonté d'un habit bleu barbeau à boutons de similor et d'un feutre gris, le tout composant le costume de Pierre-Martinien Bocage, qui, chaque soir, deux heures avant l'ouverture, accourait prendre la queue en tête.

Notre commis greffier se logeait très-mal et mangeait très-peu, afin de trouver au bout du mois les trente ou quarante

francs destinés à satisfaire sa passion dominante.

Il ne tarda pas à connaître une foule de cabotins et d'auteurs dramatiques du quatrième ordre, avec lesquels il se lia d'une façon très-intime, et qui lui obtinrent, les uns son entrée dans les coulisses, les autres des billets non payants.

De cette façon, Bocage put réaliser de fortes économies et aller s'asseoir au moins trois fois la semaine au parterre du Théâtre-Français.

A minuit, rentré dans sa mansarde et la tête exaltée par ce qu'il avait vu, notre héros déclamait à haute voix du Molière, du Corneille, du Racine, et même du mélodrame moderne. Il s'était réconcilié avec Guilbert de Pixérécourt.

Les éclats de voix et le bruit de sa marche, à cette heure nocturne, — car il arpentait, en déclamant, la superficie étroite de son gîte, — empêchaient tous les voisins de dormir.

On s'en plaignit au portier d'abord, puis au propriétaire.

Mais cet intrigant de Bocage, qui s'insinuait de plus en plus chaque jour dans l'intimité des coulisses, obtenait des stalles de galerie, voire des coupons de loges, au moyen desquels il séduisit M. Prudhomme, après avoir préalablement séduit Pipelet par des places inférieures.

— C'est un artiste dramatique en herbe; on n'a pas le droit de mettre obstacle à ses études ! répondait solennellement le

propriétaire à ceux qui lui adressaient des plaintes.

Une adorable petite fleuriste, sémillante et matoise, habitait une mansarde contiguë à celle de Pierre-Martinien. Par conséquent, elle souffrait plus que personne du voisinage. Vingt fois les *Fureurs d'Oreste* l'avaient réveillée en sursaut.

— Il se taira, dit-elle aux autres locataires, et nous dormirons.

— Mais quel moyen emploierez-vous pour le réduire au silence?

— Rien de plus simple : je vais le rendre amoureux.

Aussitôt fait que dit.

Bocage ne pouvait plus sortir de sa chambre sans rencontrer sur le palier mademoiselle Élisa, dont les grands yeux noirs,

pleins de langueur, se levaient timidement sur lui et semblaient provoquer un entretien.

Les rôles de jeunes premiers, auxquels Pierre s'attachait de préférence, le prédisposaient singulièrement aux rêves les plus enthousiastes de l'amour.

— Ah ! mademoiselle, vos yeux sont charmants! dit il un soir à la jeune fleuriste.

— Ils seraient bien plus beaux, monsieur, si vous consentiez à ne plus les priver de sommeil, dit la grisette en décochant à Bocage le plus assassin des sourires.

— Vraiment?... je trouble votre repos?... Mais je suis un monstre ! s'écria Pierre.

— Si vous me promettez de ne plus dé-

clamer la nuit, vous serez bien aimable, dit mademoiselle Élisa.

— Je vous le promets, je vous le jure !

— Alors, monsieur, je vous récompenserai peut-être en vous permettant de m'offrir de temps à autre un billet de spectacle.

— Oh ! vous êtes un ange ! Ma vie tout entière, mes billets et mon cœur sont à vous !

Et Pierre-Martinien tombait aux pieds de sa voisine.

— Un peu moins de promptitude, monsieur; ne vous échauffez pas si fort, dit la grisette en le relevant avec beaucoup de gravité. Va pour les billets, mais laissons le cœur, je vous prie.

Toutefois, elle accepta, le même soir,

une bouteille de cidre et deux litres de marrons.

Le lendemain, le pantalon jaune-d'œuf et l'habit barbeau se prélassaient à l'Ambigu, à côté d'une gentille capote de crêpe blanc, semée de bluets.

Cette capote ombrageait le minois mutin de mademoiselle Élisa.

— J'ai fort bien dormi la nuit dernière, dit-elle à Bocage; mais je n'entends pas, monsieur, que vous abandonniez entièrement vos études.

— Il y a pour cela, répondit-il, un arrangement tout naturel à conclure. Combien gagnez-vous par jour à faire des violettes de Parme et des boutons de fleurs d'oranger?

— Cinquante sous; mais il faut que je

travaille sans relâche et que je ne perde pas une minute.

— Miséricorde ! cria Pierre, cinquante sous ! avec des yeux qui brillent comme des étoiles, avec une taille de cette finesse, avec un sourire à damner les chérubins !

— Et puis ? fit la grisette.

— Chère enfant, il faut vous mettre au théâtre. Vous gagnerez dix fois plus, et nous étudierons ensemble.

— Non, certes, dit-elle. Je reste avec mes fleurs. Rappelez-vous que j'ai fait votre connaissance pour dormir en repos : et je serais obligée de prendre sur mon sommeil si je voulais étudier avec vous.

— Quel dommage ! vous deviendriez une jeune première ravissante !

— C'est possible, et je deviendrais

aussi une gourgandine, comme toutes vos actrices.

— Elle n'a pas tort, pensa Pierre. Je suis un scélérat de vouloir jeter cet ange d'innocence dans le gouffre de la perdition.

— Vous n'avez plus le droit, reprit la grisette, de déclamer dans votre mansarde. Je m'y oppose. Mais, deux fois la semaine, le mercredi et le samedi, je vous dispenserai de m'accompagner au spectacle, et vous irez vous livrer à la déclamation dans quelque promenade solitaire, hors Paris, sur les buttes Montmartre, où bon vous semblera. Les voisins n'auront plus à se plaindre, et votre avenir d'artiste ne souffrira pas de notre amitié... car c'est de l'amitié que nous avons l'un pour l'autre, rien de plus, monsieur; ne l'oubliez pas.

— O cruelle enfant ! dit Bocage, laissez-moi l'espérance, ou je meurs !

Il était amoureux à lier.

Mais la jeune fille, tout en acceptant du cidre, des marrons et le bras de son voisin pour aller au spectacle, continuait à se montrer d'une rigueur extrême sur le chapitre de la passion.

Pierre-Martinien, rentrant de son bureau, le mercredi et le samedi, prenait à la hâte un peu de nourriture, et s'en allait sur les buttes Montmartre jeter aux vents du soir ses rôles et ses soupirs.

Il ne s'était pas demandé pourquoi la grisette lui avait choisi, pour ses études, ces deux jours de la semaine de préférence aux autres.

On dormait admirablement dans le voi-

sinage, et tout alla pour le mieux jusqu'à certain mercredi fatal, où Bocage, revenant plus tôt que de coutume, aperçut mademoiselle Élisa donnant un baiser fort tendre sur le palier à un magnifique sergent de la garde royale.

C'était pour recevoir plus à l'aise les visites de ce beau soldat qu'on l'expédiait, lui, Pierre-Martinien, aux buttes Montmartre.

Enfer et rage!

Peu s'en fallut que notre élève dramatique ne fît de la tragédie en action.

Mademoiselle Élisa lui partit au nez d'un éclat de rire sonore, quand, blême de jalousie et de fureur, il s'exhala devant elle en reproches amers.

— J'ai joué la comédie le jour, monsieur,

lui dit-elle, afin de vous empêcher de la jouer la nuit. Vous comprenez?... c'était un cas de légitime défense. Au moyen de cette ruse, j'ai pu dormir et achever le terme. Demain je déménage. Il vous sera permis de déclamer à votre aise les *Fureurs d'Oreste*, et de conduire au théâtre, avec votre pantalon jaune-d'œuf, quelque jeune personne plus sensible... Je suis votre servante !

Elle ferma sa porte.

Pierre eut envie de se briser la tête au mur.

Néanmoins, réfléchissant qu'il valait mieux se jeter par la fenêtre de sa mansarde, il rentra chez lui pour accomplir cette funeste résolution; mais, sur le point de se lancer dans l'éternité du haut d'un

sixième étage, l'idée d'un autre mode de suicide lui traversa l'esprit. Il résolut d'attendre au lendemain pour aller se précipiter dans la Seine, une pierre au cou.

Le lendemain arrive.

Or, juste au moment où notre héros s'apprête à monter sur le parapet du pont Royal, il songe qu'il y a précisément, ce jour-là même, au Conservatoire, un concours de déclamation.

— Si je pouvais être reçu pensionnaire ! se dit-il. Allons, courage ! devenons un grand artiste, et vengeons-nous ainsi de la perfide. Je veux la faire expirer de honte et de dépit devant ma gloire !

Il prend le chemin de la rue Poissonnière.

Quelques-uns de ses amis du théâtre, se

trouvant là fort à propos, lui aplanissent les difficultés d'une inscription tardive. On l'admet au concours.

Hélas ! soit que les terribles émotions du soir précédent l'eussent bouleversé de fond en comble, soit que le pantalon jaune-d'œuf et l'habit barbeau causassent aux professeurs une distraction fatale à son talent, Bocage fut repoussé net et n'eut pas une seule voix pour lui.

Grâce au ciel, mon malheur passe mon espérance!...

Il acheva la sombre tirade en prenant le chemin du greffe, dont les bureaux étaient situés rue du Cherche-Midi.

Décidément il renonçait au suicide, illuminé sans doute par un rayon de son étoile qui lui montrait en perspective cette gloire

future, au-devant de laquelle il résolut de marcher quand même, pour confondre l'injustice des hommes et donner à mademoiselle Élisa le regret de sa perfidie.

Les marrons et le cidre absorbés par la grisette jetaient, depuis un mois, beaucoup de perturbation dans les finances de Bocage.

Il tourna par le pont Neuf, afin d'économiser les cinq centimes que réclamait l'invalide du pont des Arts.

Car notre héros, il faut lui rendre justice, a toujours été fort parcimonieux.

Se trouvant plus tard en face d'une riche subvention, comme directeur du second Théâtre-Français, il trouva moyen, par une multitude d'économies fort bien entendues sur les décors, sur les appointements de ses artistes, sur les frais de lumi-

naire et de pompiers, de mettre dans sa poche cette subvention presque tout entière et d'amasser de la sorte une quinzaine de mille livres de rente, avec lesquelles il se console aujourd'hui de l'impertinence de la nation, qui ne l'a pas nommé premier consul.

Nous reviendrons sur ces histoires.

Bocage se préparait donc à rentrer au bureau de la rue du Cherche-Midi, déplorant la nécessité de vivre de son abrutissant métier de scribe, quand tout à coup une affiche de Bobino frappe ses regards.

— Eh ! qu'importe le premier échelon, s'écrie-t-il, quand on arrive au haut de l'échelle ?

Au lieu de continuer sa route vers le greffe, il prend la rue du Vieux-Colom-

bier, tourne par la rue Cassette, et va frapper à la porte du théâtre du Luxembourg.

Le directeur était dans son cabinet, seul, adossé à la cheminée, la main droite dans l'ouverture de son habit, le front haut et l'œil orgueilleux, comme doit être, en accordant audience, tout personnage convaincu de la supériorité de sa situation.

— Qui êtes-vous, monsieur? que me voulez-vous? demanda-t-il à l'arrivant.

— Je désire m'engager dans la troupe dont vous avez la direction, répondit Bocage.

— Ah!... pour quels rôles?

— Pour l'emploi des jeunes premiers.

— Diable! Est-ce que vous portez à la scène le même costume qu'à la ville?

Son regard tombait ironiquement sur le

malencontreux pantalon du visiteur. Bocage fit un soubresaut d'orgueil outragé.

— Le talent d'un homme, dit-il, ne se juge pas à la couleur de ses habits.

— Pardon, mille pardons ! Chez un jeune premier, le goût dans la toilette est de rigueur. Nous avons ici Auguste, un garçon charmant, dont ces dames du faubourg Saint-Germain raffolent; je vous proteste que l'idée ne lui est jamais venue de mettre un pantalon jaune.

— Avez-vous l'intention de m'insulter ? cria Bocage avec un accent de menace.

— Non; mais je vous conseille de changer de tailleur, de parler moins haut, et de prendre la porte.

— Monsieur !

— Plus vite, mon cher, plus vite que

ça ! fit le directeur, homme robuste, taillé en Hercule.

Ses larges mains, s'appuyant aux épaules de Bocage, le poussèrent brutalement dehors.

C'était, en vérité, trop de guignon. Pierre-Martinien rentra chez lui, brûlé de colère et de fièvre. Il fut, pendant quelques semaines, sérieusement malade, et quand la nature, plutôt que le médecin, l'eut remis sur pied, sa place au greffe du conseil de guerre était donnée à un autre.

Longtemps on prétendit qu'il s'était fait garçon épicier.

Rien de plus faux que cette assertion.

Jamais l'illustre Buridan de la *Tour de Nesle* n'eut rien de commun avec la cassonade. Ce fut un de ses frères, et non

lui, qui chercha dans les denrées coloniales une position que, du reste, il a conquise.

A l'heure où nous écrivons, cet honorable détaillant a fait fortune.

Son fils, Paul Bocage, continue l'épicerie en littérature, et M. Alexandre Dumas lui achète ligne à ligne, page à page, au poids et contre écus sonnants, la mélasse de son intelligence et le poivre de son esprit.

Revenons au grand acteur.

Chassé du théâtre Bobino, il ne juge pas convenable de s'adresser à d'autres directeurs de Paris.

Nous le voyons s'engager dans une troupe nomade.

Six années durant, il court la province

et y obtient de médiocres succès. Le public le trouve gauche, mal planté, disgracieux. On l'applaudit rarement, on le siffle quelquefois. « Mais, pour le vrai comédien, dit Grassot, les sifflets sont autant de coups d'éperons. Plus ils sont aigus, mieux il marche. »

En 1825, Bocage sollicite à l'Odéon ses débuts. Ils lui sont accordés.

L'Odéon, de tout temps, a été le refuge du malheur.

Admis à végéter dans les troisièmes rôles, notre comédien cherche vainement à donner de l'importance à des créations beaucoup trop nulles pour servir même de prétexte à ses efforts et ne pas imprimer à son jeu le cachet du ridicule et de l'exagération.

Voici ce que disait de lui, en 1827, une biographie dramatique :

« C'est le plus intrépide brûleur de planches de la capitale, la plus médiocre des médiocrités, le plus grand distributeur de gestes qui soit au monde. »

Bocage habitait alors rue des Boucheries-Saint-Germain, n° 11.

Il était un des habitués fidèles du café du Luxembourg, aujourd'hui café Tabourey. Madame Aubé, propriétaire de cet établissement, prisait beaucoup les vertus et l'amabilité du jeune comédien.

Celui-ci rendait à la limonadière estime pour estime.

L'image de mademoiselle Élisa, la fleuriste, était complétement effacée de son cœur, et dans sa garde-robe il n'y avait

plus le moindre pantalon jaune-d'œuf.

Au café du Luxembourg se rassemblaient beaucoup d'artistes et de gens de lettres.

Dans le nombre, il faut citer Horace Raisson, qui se vanta, depuis, d'avoir été le collaborateur de Balzac; Rey-Dusseuil, Gustave Planche, les trois frères Hugo, Dovalle, Charles Rabou et son ami Régnier-Destourbets, qui mourut à vingt-cinq ans, après avoir fait un chef-d'œuvre pour la Porte-Saint-Martin.

Mais la physionomie la plus curieuse était sans contredit celle d'un ecclésiastique, aumônier d'un régiment de la garde, qui venait là tous les soirs, en rèdingote brune, en bottes à éperons, et la cravache à la main.

Phraseur intrépide, haussant le coude à merveille, l'abbé ne reculait ni devant les discussions ni devant une douzaine de petits verres.

Bocage, plus encyclopédiste que Diderot, plus incrédule que le baron d'Holbach et plus impie que l'auteur des *Lettres philosophiques*, le harcelait toujours sur quelque point religieux.

Un soir, il lui proposa de jouer la divinité du Christ en vingt points au billard.

— Monsieur Bocage, lui répondit l'aumônier, me prenez-vous, par hasard, pour un de vos confrères?

Le comédien resta bouche close.

Il aurait eu beau jeu pour la riposte s'il eût pu jeter l'œil dans l'avenir à trois ans

de distance. L'ecclésiastique à éperons était l'abbé Châtel.

Déjà le romantisme commençait à lever le drapeau de la révolte. Ses débuts furent signalés par des exagérations de tout genre, surtout au théâtre. Il se trouva, par le fait même, que les défauts du jeu de Bocage se métamorphosèrent en qualités. On remarqua chez ce brûleur de planches une expression de physionomie victorieuse, de magnifiques élans et beaucoup de cœur.

Applaudi dans l'*Homme du monde* [1], Bocage voit s'opérer dans son talent une sorte de transfiguration.

Le premier signe de bienveillance des

[1] Pièce de M. Ancelot.

spectateurs, en mettant son orgueil à l'aise, enleva de ses manières ce qu'on y trouvait de disgracieux, et le laissa développer toutes les ressources qu'il tenait de la nature et de l'étude. On se plut à lui reconnaître une grande sensibilité, beaucoup d'énergie et de passion.

Bocage, à la scène comme à la ville, sut aimer, frémir et pleurer. L'enthousiasme ne connut plus de bornes.

Une direction du boulevard lui propose un engagement superbe. Il accepte, quitte les parages d'outre-Seine et transporte ses dieux lares rue de Lancry, n° 35.

Le rôle de Wilfrid, dans *Newgate*[1], et celui du sergent Hubert, dans *Napoléon*

[1] Drame joué à la Gaîté.

à Schœnbrunn [1], lui obtiennent d'énergiques bravos. Il est proclamé le premier acteur romantique du siècle.

Il en était aussi le républicain par excellence. Peste! n'oublions pas ce précieux détail de son histoire.

Bocage avait contribué, pour une part énorme, à la chute de la branche légitime; Bocage avait élevé de sa noble main les barricades de Juillet; Bocage avait fait le coup de feu contre la garde royale; Bocage voulait la République, et ce vieux la Fayette avait eu l'audace de la renvoyer aux calendes grecques... Jugez de l'indignation de Bocage!

En tous lieux, sans retenue, sans gêne

[1] Pièce d'Alexandre Dumas à la Porte-Saint-Martin. Bocage, à ce théâtre, débuta par le rôle du vieux curé dans l'*Incendiaire*.

et sans peur, il laissait éclater la tempête de sa rancune.

Un jour où l'émeute grondait sur le boulevard pour fêter l'anniversaire de la prise de la Bastille, notre homme juge à propos de faire un appel aux armes dans un groupe d'individus, qui semblent prêter une oreille sympathique à son éloquence.

Mais, avant la fin du discours, quinze bras vigoureux empoignent l'orateur et l'emmènent au dépôt de la préfecture.

Son auditoire était exclusivement composé de sergents de ville en bourgeois.

Vous croyez peut-être que le prisonnier se repent de sa conduite? Pas le moins du monde. Il ne donne aucun signe d'affliction; son œil brille, sa figure est ra-

dieuse; il semble extrêmement satisfait d'être sous les verrous.

— Ah! Louis-Philippe! majesté d'enfer! s'écrie-t-il, tu as l'audace d'emprisonner le citoyen Bocage, là, tout simplement, comme s'il s'agissait du premier venu... Corbleu! tu ne sais guère à quoi tu t'exposes!

Il rédige sans plus de retard une protestation fulgurante, l'envoie au *National* et à la *Tribune*, puis se frotte les mains, persuadé que le gouvernement ne tiendra pas deux jours.

Sa lettre, — beaucoup de nos lecteurs doivent se le rappeler encore, — obtint dans tout Paris un succès de fou rire.

Harel n'eut qu'à la mettre sous l'œil du ministre, avec une légère oscillation

d'épaules et en se frappant le front, pour obtenir la mise en liberté immédiate du républicain captif.

On répétait *Antony*.

Cette pièce, insolemment immorale, ne tarda pas, en l'absence de toute censure, à montrer palpitants sous la rampe la débauche et l'adultère. Elle trouva de cyniques spectateurs pour l'applaudir, et, pour en accroître le triomphe, une presse plus cynique encore.

A la fin du cinquième acte, Dumas embrassa le bourreau d'Adèle Hervay avec une effusion tendre.

— Oh! mon ami, s'écria-t-il, que vous l'avez bien assassinée!

Nombre de journalistes élevèrent Bocage sur le pavois; ils le proclamèrent le

plus intelligent, le plus magnifique, le plus passionné de tous les amoureux de théâtre.

On déclara qu'il était impossible d'être beau sans ressembler à Bocage dans *Antony*.

Les salons furent encombrés soudain par une foule de jeunes hommes à la figure blême, aux sourcils épais, à la charpente osseuse, aux longs cheveux noirs, à l'œil voilé sous un lorgnon d'écaille.

C'étaient les séides du grand acteur Bocage.

Et, comme on avait le bonheur de vivre en l'an de grâce 1831, *le temps du long espoir et des vastes pensées*, disait le poëte; comme on ne faisait rien froidement, comme on poussait tout jusqu'à

l'enthousiasme, ces messieurs entreprirent de démontrer que Bocage était la plus noble et la plus exacte personnification de l'art.

— Quelle sottise! criaient d'autres critiques. Il n'articule seulement pas les mots. Ses gestes sont des contorsions, ses jeux de physionomie des grimaces; il est affecté, prétentieux, et, chose intolérable, il parle du nez [1]!

Ce dernier point d'accusation n'était que trop facile à établir.

Bocage doit son mauvais organe à un accident de jeunesse. Il se brisa, vers l'âge de douze ans, les parties cartilagineuses du nez, ce qui donne à sa voix

[1] On connaît le mot de Lireux : « Bocage est un rhume de cerveau de Frédérick Lemaître. »

des intonations séniles et blessantes pour l'oreille.

Le grand comédien connaît son malheur.

Parfois il le déplore dans le secret de la famille, — car le citoyen Bocage est marié, n'oublions pas de le dire.

Se livrant, un jour, à la plus douce jouissance que puisse éprouver le cœur d'un père, il faisait enrager sa fille, très-jeune encore, lui portant une praline aux lèvres et disant :

— Marie, ouvrez la bouche!

L'enfant s'empresse d'obéir; mais, retirant aussitôt l'objet de sa convoitise, Bocage ajoute pour lui former l'esprit et le cœur :

— Entre voir et avoir, ma chère...

Un silence. Au bout de sept à huit secondes, il montre de nouveau la praline.

— Marie, ouvrez la bouche!

— Oui, papa, dit la petite fille.

Pour la seconde fois, le bonbon fugitif trompe ses dents impatientes, et le père de murmurer sur un ton sentencieux :

— Entre la coupe et les lèvres, mon ange....

Nouveau silence.

— Marie, ouvrez la bouche!

— Oui, papa.

— Entre les yeux et la bouche, mon enfant...

— Il y a le nez, papa! s'écrie-t-elle.

— Hélas! oui, murmura le pauvre homme, lâchant la praline et poussant un soupir : qui le sait mieux que moi?

La critique la plus malveillante était néanmoins obligée de rendre justice à Bocage pour le soin prodigieux qu'il apportait à la composition de ses rôles. Il en saisissait les moindres détails, les plus délicates nuances. Personne mieux que lui ne donnait à un caractère du relief et de la couleur. Il exprimait avec beaucoup de force et de vérité la résignation, le désespoir, le dévouement et l'amour.

Didier de *Marion Delorme* et Buridan de la *Tour de Nesle* achèvent sa réputation au boulevard.

A partir de ces deux succès immenses, notre héros se croit le premier personnage du royaume. On est très-mal reçu quand on l'aborde autrement que l'éloge à la bouche et l'admiration dans le re-

gard. Il est toujours prêt à accueillir les plus extravagantes ovations, à prendre pour lui les hommages les plus invraisemblables.

Vers la fin de 1832, nous le trouvons en chaise de poste sur la grande-route, à deux lieues de Lyon.

Harel, son directeur, lui a permis de montrer à la province un spécimen du beau talent que Paris admire.

Du fond de sa chaise, Bocage aperçoit une foule de campagnard alignés à droite et à gauche au bord de chaque berge. On tend les bras vers sa voiture, on agite des mouchoirs et des cris s'élèvent.

— Ah ! fort bien ! dit le voyageur, ils sont accourus à ma rencontre... Bonnes gens !... Adressons-leur une petite harangue.

Par son ordre, les chevaux s'arrêtent.

Il voit aussitôt la foule se mettre à genoux, et ne trouve rien d'étrange à ces marques de vénération prodiguées à sa personne.

— Eh ! fichus bêtes ! crie le postillon, ce n'est pas monseigneur, c'est un comédien!

Les paysans se relèvent tout furieux, ramassent des cailloux et les lancent contre la chaise de poste. Ils l'avaient prise pour celle de l'archevêque, alors en tournée dans le diocèse et attendu sur la même route.

Déjà grand ennemi du clergé, Bocage, après cette aventure humiliante, le devint beaucoup plus encore.

Si jamais on l'élève au rang de premier consul, comme il s'en juge parfaitement digne, il est probable que la religion ca-

tholique cessera d'être la religion de l'État, ou que le Panthéon, tout au moins, sera restitué à M. de Voltaire.

Le citoyen Bocage vit dans l'attente de ces heureux jours.

A l'Odéon, jadis, il avait joué *Tartufe*. Pour humilier les dévots, qui s'agenouillent devant un archevêque et jettent des pierres à un grand artiste, il veut, à son retour de Lyon, reprendre ce rôle à la Porte-Saint-Martin.

Ses admirateurs crient au prodige. On affirme que la place de Bocage est à la Comédie-Française.

Beaucoup de sociétaires s'opposent à son admission ; mais on triomphe des obstacles, et Buridan fait son entrée triomphale dans la maison de Molière. Il débute par le rôle de Danville de l'*École des*

Vieillards, et bientôt il aborde celui d'Alceste du *Misanthrope*, qu'il joue avec une originalité parfaite, avec une âcreté saisissante.

Il avait, à cette époque, un démêlé judiciaire où de graves intérêts d'argent se trouvaient engagés.

Apercevant, un soir, dans une stalle d'orchestre, sa partie adverse, à laquelle il portait une véritable haine de Normand plaideur, il s'approche de la rampe, regarde son ennemi bien en face, lui montre le poing, et lui lance à la tête, avec un magnifique accent de colère et de mépris, cette tirade du *Misanthrope* :

Au travers de son masque on voit à plein le traître;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être,
Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.

Nous devons dire que le personnage de

l'orchestre était d'une probité douteuse. Rompu aux manéges de la chicane, il menaçait le comédien de toutes les juridictions possibles.

Bocage eut le chagrin de quitter la scène française.

Peu conciliant de sa nature, il ne s'entendit point avec ses nouveaux camarades et regagna le boulevard [1]. Quatre rôles magnifiques, dans *Angèle*, — la *Vénitienne*, — *Pinto*, — le *Brigand et le Philosophe*, le consolèrent et lui valurent de justes applaudissements.

De 1835 à 1839, Bocage ne tient pas en place.

Il quitte la Porte-Saint-Martin pour

[1] Il s'arrêta quinze jours au théâtre Feydeau, qui avait eu la fantaisie de représenter *Teresa*, drame de M. Anicet Bourgeois, signé Alexandre Dumas. Bocage y remplit le rôle du colonel Delaunay.

jouer à l'Ambigu *Ango de Dieppe*, drame de Félix Pyat et d'Auguste Luchet. Puis il revient chez Harel se montrer dans *Don Juan de Marana*, dans *Antoine le pauvre* et dans les *Sept Infants de Lara*. Le Gymnase l'appelle; il court au Gymnase, et palpe les écus de Poirson, qui ne tarde pas à le voir s'enfuir pour regagner l'Ambigu. Bocage y joue *Christophe le Suédois*, puis retourne chez Harel, qui lui offre le rôle de *Jeannic le Breton*.

Le Juif Errant, devenu comédien, n'eût pas fourni les marques d'une instabilité plus grande.

Harel tombe.

Une seconde fois, Buridan frappe à la porte de la Comédie-Française, y donne une série de représentations, ne réussit pas encore à y fixer sa tente, et va s'en-

gager définitivement à l'Odéon, théâtre de ses premières luttes et de ses premiers triomphes.

La jeunesse des écoles avait gardé le souvenir de sa fougue incorrecte et de sa vigueur.

On l'accueillit à merveille dans Brute de *Lucrèce*, dans Créon d'*Antigone*, dans Philippe-Auguste d'*Agnès de Méranie*, et les étudiants lui pardonnèrent de laisser tomber le drapeau romantique pour arborer l'étendard de l'école du bon sens.

Au mois de juillet 1845, Lireux, ayant quarante-sept pièces à représenter par autorité de justice, et ne sachant plus où donner de la tête, se démit de son pachalik de l'Odéon.

Trente concurrents se disputèrent l'héritage.

Notre comédien fut le plus habile. On le nomma directeur, avec une subvention de soixante mille francs, qu'il fit porter, douze mois après, à la somme plus ronde de cent mille.

Sans avoir le secret de la magicienne antique, Bocage sut rajeunir le vieil Éson.

Sa carrière administrative fut intelligente, heureuse, et surtout économe.

Il est permis, dans une direction théâtrale, d'équilibrer les recettes et les dépenses de manière à garnir sa bourse; mais, d'autre part, il est bon que les artistes vivent, et la troupe de notre homme connut toutes les rigueurs du jeûne.

— Mes amis, je vous ouvre le chemin de la gloire, disait Bocage.

Quant au chemin du restaurant, ceci ne le concernait plus.

Il payait avec régularité les honoraires de vingt artistes; mais quels honoraires, miséricorde! Jeunes premiers, pères nobles, ingénues, grandes coquettes, maigrissaient à vue d'œil, et le fin directeur portait chez son notaire la subvention parfaitement intacte[1].

S'il était dans son droit, nous sommes dans le nôtre en affirmant qu'un bon républicain devait témoigner moins d'ardeur pour la richesse et suivre plus fidèlement les doctrines de la fraternité.

C'est à Bocage qu'on doit cette invention merveilleuse d'avoir transformé en muséum le foyer du théâtre.

[1] Cent francs par mois étaient le maximum accordé par M. Bocage à ses premiers acteurs. Quant aux actrices, il ne leur donnait rien. « — Je ne payerai que les laides ! » dit-il, machiavéliquement, un soir, pour couper court à toutes réclamations. Aucune de ces dames ne demanda plus d'honoraires.

Un peu d'entente industrielle ne gâte rien.

Quelques maîtres illustres lui envoyèrent des tableaux, et Théophile Gautier lui promit une madone, qui n'eut jamais son dernier glacis. Un cadre somptueux présenta dix-huit mois, en majuscules énormes, le nom du feuilletoniste chevelu, dont cette annonce ne stimula point la paresse.

Gautier laissa le cadre vide, et perdit une occasion superbe d'accoler un de ses chefs-d'œuvre en peinture à ceux de Decamps et de Diaz.

En 1847, Bocage résigna ses fonctions administratives [1]. Son plus grand succès avait été la *Main droite et la main gau-*

[1] Il vendit son privilége cent mille francs à M. Vizentini.

che de Léon Gozlan. L'année suivante, il essaya de nouveau d'emporter la position de sociétaire à la Comédie-Française. Il y créa la *Vieillesse de Richelieu;* mais le sentiment trop exagéré de sa valeur suscita des querelles et des contradictions qui l'obligèrent une troisième fois à faire retraite.

La Révolution de février venait de jeter bas Louis-Philippe et son trône.

Bocage, dans la soirée du 24, avait eu le dessein de monter à cheval et de se montrer au peuple. On eut beaucoup de peine à l'en dissuader.

— Pure jalousie ! pensa-t-il. Tous ces hommes du *National* ne m'empêcheront point de consacrer ma vaste intelligence au service de la République.

Il va trouver Lamartine, et lui dit :

— Croyez-vous qu'il soit de mon devoir de me présenter, pour la Constituante, aux suffrages de mes concitoyens?

— Parbleu! répond le chantre d'*Elvire*.

Notre héros prend le chemin de fer et va poser noblement sa candidature dans la Seine-Inférieure [1]. Il n'obtient pas deux cents votes.

[1] Il avait essayé de la poser d'abord à Paris, et Lamartine eut la faiblesse de lui servir de compère. Voici l'affiche que chacun, à cette époque, a pu lire dans les carrefours :

LE CITOYEN BOCAGE

ARTISTE DRAMATIQUE

AU CITOYEN LAMARTINE,

MEMBRE DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE.

« Cher et illustre citoyen,

« Mon nom est réellement porté sur les listes électorales. Des clubs, des assemblées préparatoires, me

Indigné de cet échec, il secoue aux portes de Rouen, son ingrate patrie, la poudre de ses bottes, laisse reposer jus-

demandent, selon l'usage, une profession de foi. Vous savez que je suis prêt à donner ma vie pour la République; cela ne suffit pas pour entrer à l'Assemblée nationale. J'ai beaucoup lu, beaucoup vu, mais je n'ai pas assez approfondi les grandes questions qui vont être agitées. Vous le savez aussi, jusqu'à dix-huit ans j'ai été ouvrier tisserand à Rouen, ma ville natale. A cet âge seulement je suis sorti des ateliers, et, pour ma nouvelle profession, pour l'art si difficile du théâtre, j'ai, selon mes forces, étudié le cœur humain. Ce livre-là prenait tout mon temps.

« Vous me connaissez peut-être mieux que je ne me connais moi-même. Croyez-vous que mon énergie, mon simple bon sens, une probité bien éprouvée, une volonté ferme d'appliquer maintenant toutes mes facultés, toutes mes heures, à l'étude de la science politique et sociale, puissent être utiles, au sein de la Constituante, à cette République que j'ai tant désirée? Votre décision sera ma règle. Si vous dites oui, fort de cette approbation, j'ACCEPTERAI celle du pays; sinon je continuerai à suivre la République dans le silence de mon obscurité.

« Respect et dévouement.

« BOCAGE. »

qu'à nouvel ordre l'espoir des dignités républicaines que lui promet son étoile, et

RÉPONSE DU CITOYEN LAMARTINE.

« Sans l'ombre d'hésitation, mon cher Bocage, je vous réponds : Oui, il faut accepter. La France a besoin de tous les cœurs, la République de toutes les intelligences, le peuple de tous les dévouements et de tous les patriotismes. A tant de titres, je souhaite que le pays vous envoie, et vous trouverez un ami pour vous accueillir.

« LAMARTINE. »

AUX CITOYENS ÉLECTEURS

DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

« Citoyens,

« J'accepte la candidature qui m'a été offerte, et j'ose vous demander vos suffrages. Je répondrai à toutes les interpellations que vous me ferez l'honneur de m'adresser; je vous dirai ma vie privée et publique; je vous donnerai toutes les preuves (vous devez toujours les exiger), et vous jugerez si le passé peut répondre de l'avenir.

« Salut et fraternité.

« POCAGE. »

« 49 *bis*, rue de Madame. »

retourne à la direction de l'Odéon, comme Dioclétien à ses laitues.

Ce fut alors qu'il écrivit à Frédérick Lemaître :

« Cher ami,

« Je voudrais avoir un trône à vous offrir; je n'ai que la scène du second Théâtre-Français : venez, vous y serez roi.

« BOCAGE. »

Frédérick lui envoya cette réponse narquoise :

« Citoyen,

« Il est vrai que je compte dans ma carrière dramatique deux ou trois rôles qui m'ont valu quelques applaudissements; mais celui de tous que je préfère, en raison même de son succès, vous me l'enlevez ! Vous savez bien que je suis lié avec MM. Cogniard frères.

« Salut et fraternité,

« FRÉDÉRICK LEMAÎTRE. »

Le rôle auquel faisait allusion Frédérick était celui de Ruy Blas, que Bocage avait joué, l'année précédente, à la Porte-Saint-Martin.

Repoussé avec perte par le Kean français, notre directeur mit à l'étude *François le Champi*, pièce de la citoyenne Sand, où le socialisme, parlant tour à tour le langage de Théocrite et de saint Vincent de Paul, amenait cette conclusion triomphante :

« Se dissout et tombe en ruines dans la société tout ce qui n'est pas meunier, menuisier, domestique, adultérin ou bâtard. »

Le succès du *Champi* fit presque oublier les fameux bulletins que la citoyenne susdite avait rédigés pour le Provisoire. Madame Sand publia son drame, avec une

préface à son *ami* Bocage. Tous les interprètes de l'œuvre y étaient proclamés comédiens éminents, jusqu'à mademoiselle Volnays; mais l'éloge de l'*ami* Bocage atteignait aux extrêmes limites du style pompeux. On lui faisait tous les honneurs du mouvement romantique. C'était bien lui, c'était lui seul qui avait amené l'art théâtral dans les voies nouvelles.

Et cependant madame Sand ne voulait pas se moquer de son *ami*.

Bocage, après cent vingt représentations successives, imagina des plans magnifiques pour perpétuer l'état prospère de sa caisse. A l'en croire, le théâtre de la rive gauche devait être organisé comme un théâtre de province et jouer tous les genres.

Il engage Clarence et Deshayes pour le

mélodrame, Achard pour l'opéra-comique et le vaudeville, avec mademoiselle Désirée, madame Jules Séveste, et une douzaine de danseuses pour les ballets.

Au nombre de ces dernières se trouvait mademoiselle Ferdinand, sujet rare, qui excellait à lever un de ses pieds bien au-dessus de sa tête.

Mais les fantaisies musicales et chorégraphiques de M. Bocage ne se trouvent point être du goût d'Alexandre Mauzin, commissaire de la République près du second Théâtre-Français.

Le soir de la représentation de la *Farnezina*[1], le directeur le voit arriver tout ému.

[1] Petite comédie de Méry, ornée d'un hors-d'œuvre de chant et de danse.

— Citoyen Bocage, crie Mauzin, ce que vous faites n'a pas d'exemple!

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il? que voulez-vous? demande notre héros, s'appliquant le lorgnon sur l'œil droit.

— Je viens vous rappeler à votre mandat.

— Vous plaisantez, sans doute?

— Un commissaire du gouvernement ne plaisante jamais. Il faut supprimer vos baladins et vos chanteurs. Cela est indigne du théâtre national de l'Odéon.

— Mais à l'Opéra, mon cher, on chante et on danse. A la Comédie-Française on dansait et on chantait autrefois. Si vous l'ignorez, tant pis pour vous. Moi, Bocage, homme d'initiative et d'élan, je suis les traditions. Donnez-moi six cent mille francs comme à l'Opéra... vous verrez!

— Citoyen, je ferai mon rapport, dit solennellement le commissaire en quittant le cabinet directorial.

Il tint parole.

Bocage, sommé de mettre un terme à ses innovations, prit la chose en mauvaise part. Dans un but de vengeance et pour châtier le ministère, il eut l'inspiration malheureuse de faire jouer une pièce politique, toute remplie d'allusions contre les hommes du jour.

Elle était intitulée *Une Nuit blanche, fantaisie noire.*

On nomme comme auteurs MM. Boquillon père et fils.

Les étudiants, tapageurs et républicains, saluent avec transport la *Nuit blanche,* qui est interdite et amène la

disgrâce administrative de M. le directeur [1].

Bocage va donner quelques représentations en province.

Au mois de janvier, la Porte-Saint-Martin le rappelle et lui offre un rôle confectionné tout exprès dans les nuances de son beau talent. Nous parlons du rôle de *Claudie*.

Succès pyramidal, et nouvelle préface

[1] Bocage avait commis quelques autres méfaits, entre autres celui d'exciter les étudiants, chaque soir, à chanter la *Marseillaise*. Il savait déjà que son renvoi était décidé lorsqu'une estafette lui apporte une lettre par laquelle on l'engage à passer au cabinet du ministre pour affaire concernant la direction. Le grand républicain prend une plume et répond : « M. Bocage a l'honneur de prévenir M. le ministre qu'il est visible à l'Odéon tous les jours, de deux heures et demie à quatre heures. » Le ministre répond à son tour et sans désemparer : « M. le ministre de l'intérieur a l'honneur de prévenir M. Bocage qu'il lui retire le privilége de l'Odéon. »

de madame Sand. On y remarque ces lignes touchantes :

« Moi-même j'ai pleuré en vous voyant et en vous écoutant. Je ne savais plus de qui était la pièce; je ne voyais et je n'entendais que votre douleur et votre piété; et, comme le cœur saisi et rempli d'émotion ne trouve guère de paroles, ici comme là-bas, je ne sais que vous dire : Merci! C'est beau, c'est bien, c'est bon! »

Le triomphe obtenu dans le rôle du père Remy n'empêcha point notre comédien de disparaître, quatre années durant, de la scène parisienne [1].

[1] Depuis 1854, on ne l'a vu reparaître que trois fois : au Vaudeville d'abord, où le *Marbrier* ne conjura point la chute de l'administration Thibaudeau; à l'Ambigu, où il reprit, sans beaucoup de réussite, quelques-uns de ses vieux rôles, et à la Porte-Saint-Martin, où Marc Fournier, jadis son plus violent ennemi (voir les collections de feu le *Corsaire*), lui confia

Ce fut pendant cet intervalle que les journaux annoncèrent la fugue étrange de mademoiselle Marie Bocage.

Ayant des idées antireligieuses parfaitement arrêtées, et ne supportant pas à cet égard le moindre reproche ni la moindre contradiction, l'illustre acteur avait jugé convenable de ne point délivrer son enfant de la tache originelle. La jeune fille approchait de sa quinzième année, et le sacrement de l'eucharistie semblait à monsieur son père aussi superflu que celui du baptême.

Or la conscience de Marie n'était point rassurée. Les convictions de Buridan ne

la triple besogne de représenter, dans le drame intitulé *Paris*, Merlin, Abeilard et Molière. Le citoyen Bocage se fait aujourd'hui professeur de déclamation et s'intéresse vivement aux jeunes personnes qui suivent ses cours.

pénétraient en aucune sorte dans son âme.

Une parente dévote, après avoir donné secrètement une éducation pieuse à sa jeune cousine, lui conseilla d'échapper par la fuite au despotisme paternel, afin qu'elle pût demander à l'Église les deux sacrements qui lui manquaient.

La néophyte reçut l'eau sainte, fit sa première communion, et rentra chez son père, après cinq jours d'absence.

Il est probable que l'acteur démocrate et voltairien ne se consolera jamais d'avoir une fille catholique, apostolique et romaine.

Ah ! c'est un personnage très-ancré dans ses principes, chers lecteurs, que celui dont nous écrivons l'histoire ! Sur toutes choses il a des doctrines carrément établies, et

dont il ne souffre pas que personne conteste l'infaillibilité.

La commission chargée de préparer au conseil d'État la loi sur les théâtres invite, un jour, le citoyen Bocage à lui donner quelques éclaircissements, en sa qualité d'homme spécial sur la matière.

— Mon avis, dit-il, est qu'on expédie au plus vite dans les bourgs et dans les hameaux les plus reculés de France de bons acteurs, avec des théâtres portatifs. C'est l'unique moyen de moraliser les populations.

— A ce compte-là, monsieur Bocage, dit un conseiller, le *Roman comique* serait votre Évangile?

— Oui, monsieur, répondit-il gravement.

— Que pensez-vous de la censure? lui demande un autre commissaire.

— La censure, messieurs... absurde chose! Elle n'empêche rien. Tenez, moi qui vous parle, je désirais, en 1831, faire de l'opposition au gouvernement. Une pièce de Lemercier, *Pinto*, me semble favorable à mes projets. Il y a dans cette pièce une conspiration; Pinto veut détrôner un roi d'Espagne. Arrive une scène où on lui remet un papier; il s'écrie, en le lisant : « A bas Philippe! » La censure ne biffe point ce passage, et je le prononce de manière à électriser toute la salle. On suspend la pièce, le ministre demande des coupures... Allons donc! Je remplace par des gestes la phrase supprimée; je glisse des allusions, et voilà de nouveau le parterre en incandescence. Non, messieurs,

croyez-moi, point de censure! Elle est incapable de lutter contre un acteur de génie. »

Les conseillers d'État trouvèrent M. Bocage très-modeste, et lui surent gré des vives lumières qu'il apportait dans la question.

Cette confiance absolue de notre homme en lui-même lui attira plus d'un désagrément de la part du public.

Un soir, à l'Ambigu, M. Bocage avait oublié d'étudier son rôle et bredouillait de manière à rendre le dialogue inintelligible. Tout à coup un miaulement effroyable part des régions supérieures de la salle.

— Faut-il cesser de jouer? demande l'artiste, d'un ton superbe, aux spectateurs livrés à une hilarité bruyante.

— C' n'est pas moi, m'sieu Bocage, cria la voix railleuse d'un titi... C'est lui, c'est Polyte !

— Alors, je continue, fit Bocage, le front rasséréné.

Le jour de la première représentation des *Sept Infants de Lara*, il jouait avec tant de nonchalance et de sans-gêne le personnage de Gonzalo-Gonzalès, qu'il ne prenait même pas la peine d'ouvrir la bouche pour débiter son rôle.

— Plus haut ! crie impérieusement une voix du parterre.

Bocage fronce le sourcil comme Jupiter Olympien, jette un coup d'œil rempli de menace à l'interrupteur, et continue de bredouiller.

— Plus haut ! reprend la voix sur le même ton.

Bocage fait un geste de colère, s'approche de la rampe, et dit :

— L'auteur de cette impertinence voudra bien déclarer si elle s'adresse au citoyen ou à l'artiste.

— Elle s'adresse au cabotin qui ne sait pas son rôle ! cria, du point le plus culminant du paradis, un autre spectateur, beaucoup plus mal élevé.

Le parterre eut le mauvais goût de rire de l'apostrophe.

De semblables humiliations ne guérirent point M. Bocage de son orgueil. Pendant sa phase directoriale, cet orgueil prit de nouveaux et de plus gigantesques accroissements.

A une illumination de la Saint-Philippe, aux Tuileries, notre héros se trouve un peu serré dans la foule et gourmande

cinq ou six ouvriers, au voisinage et à la presse desquels il attribue la gêne de ses mouvements. Ceux-ci l'envoient paître sans plus de façon.

—Qu'est-ce à dire?... A qui donc croyez-vous parler? leur crie-t-il. Sachez que je suis Bocage!

— Connais pas, riposte un des prolétaires.

Et tous d'éclater avec impertinence au nez de M. le directeur, qui s'attendait aux plus humbles excuses.

Un autre jour, il rencontre Gérard de Nerval, qui avait la vue basse, et qui le coudoie sans le reconnaître.

Bocage entre à l'Odéon dans un état de colère effrayant, la figure blême, les lèvres convulsives.

— A-t-on jamais vu! s'écrie-t-il en plein

foyer, Gérard qui passe auprès de moi sans se découvrir !... Parce que la *Revue des Deux Mondes* insère de sa prose... Faquin !... Comme si le dernier des artistes dramatiques n'était pas au-dessus du premier des hommes de lettres !

Ces paroles du grand acteur sont reproduites ici textuellement. Il y avait là trente ou quarante témoins qui peuvent certifier l'exactitude de la citation.

Mais, direz-vous, c'est de la folie ! Pas le moins du monde.

Sans trouble du cerveau, sans aucune lésion organique, sans être malade, bien naturellement et bien franchement Bocage se croit le plus grand homme de son siècle.

FIN.

Dans un article *Variétés*, publié par les *Débats* le 25 avril, M. Jules Janin vomit contre les biographes un véritable déluge de fiel. Nous aurons l'honneur de répondre au *prince des critiques* en tête de notre prochain volume. Il est bon de mettre nos lecteurs en garde contre les perfides insinuations d'un homme qui ne nous pardonnera jamais d'accorder à d'autres le mérite qu'il n'a pas.

Cher Maître !... sur l'ordonnance
de la grippe, je resterai demain
vendredi, chez moi — tout le jour —
[illegible] mat —

Boiage
49 bis — rue Madame

[illegible]

Imp. Lith. de V. Janson, rue Dauphine, 18, Paris

EUGÈNE DELACROIX

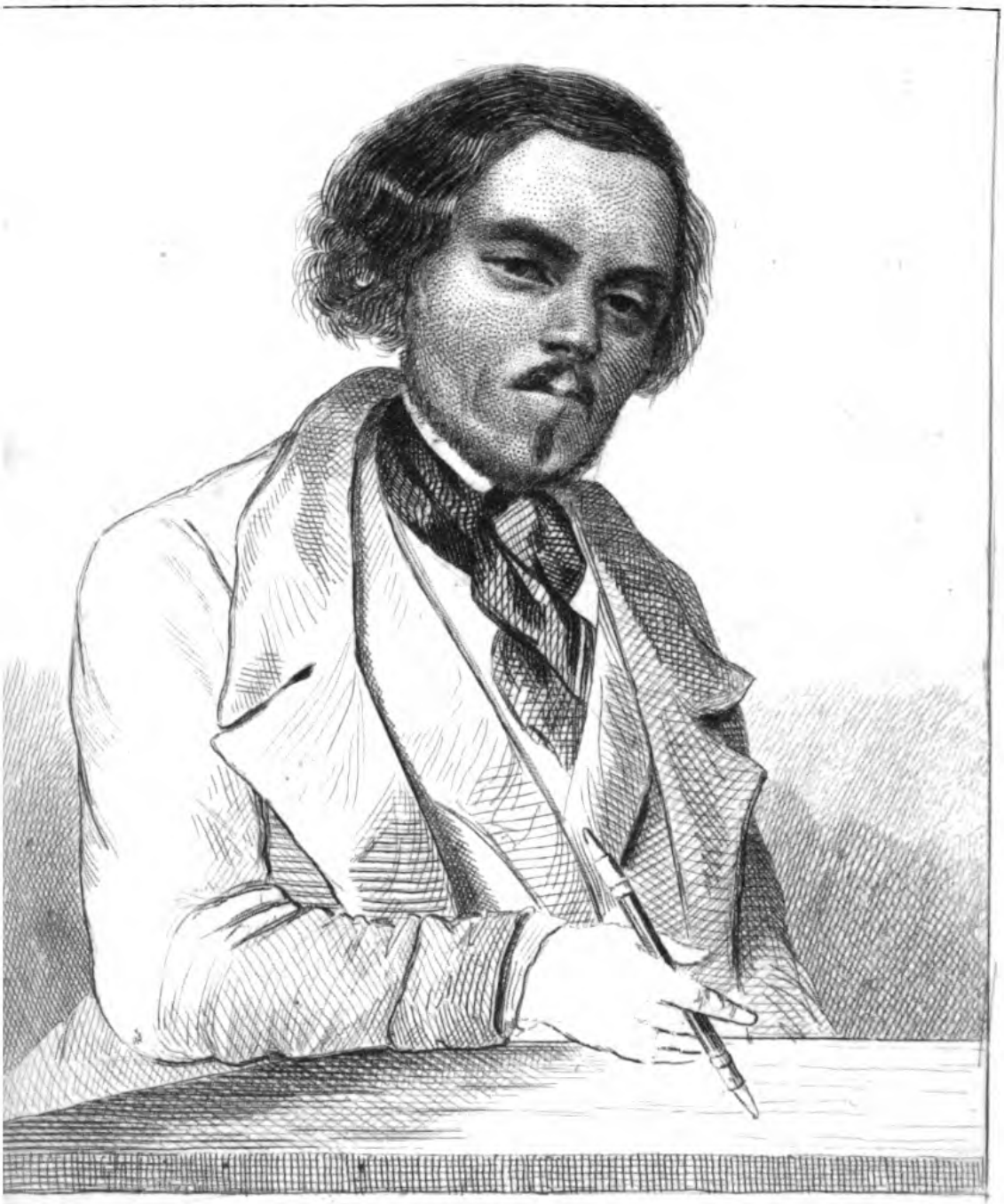
EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — TYP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



EUGÈNE DELACROIX.

G HAVARD

Imp. de Mangeon, 67 r. St.e Jacq Paris

LES CONTEMPORAINS

EUGÈNE DELACROIX

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

Précédé d'une lettre à M. Jules Janin.

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15
1856

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

CHRONIQUE DES CONTEMPORAINS

A JULES JANIN.

Monsieur,

Vous avez publié dans le journal des *Débats* un nouvel article où vous traînez les biographes dans tous les égouts de votre style, et où vous exhalez contre eux une rage voisine de l'hydrophobie.

Vous parlez d'un de ces abominables scélérats, d'un homme *sans foi ni loi, sans feu ni lieu*, d'un gredin sans vergogne, qui, dites-vous, est l'*image exacte* et le *portrait fidèle* de tous ces Cartouche de la phrase qui *s'attaquent aux plus honnêtes gens pour en tirer une rançon ou pour les diffamer*.

Puis vous terminez l'histoire par ce paragraphe sinistre :

« A la fin, n'en pouvant plus de pâles « couleurs, de honte et de mépris, par la « pluie et par le vent d'hiver, à un bout « de corde qu'il avait volé, il se pendit à « la poutre de son grenier. Huit jours « après, on entendit ce cadavre tomber en « purulence, et, par prudence plutôt que

« par pitié, on lui fit présent d'un mor-
« ceau de linceul. »

Ah ! bonté divine, monsieur Janin ! quelle peinture ! C'est à faire dresser les cheveux, c'est à glacer d'épouvante quiconque, à l'avenir, tracera la première ligne d'une biographie.

Jugez de mes réflexions, à moi qui ai eu le malheur de publier la vôtre.

Il est évident que je n'ai *volé aucun bout de corde*, qu'on ne m'a trouvé *pendu à la poutre d'aucun grenier* et que personne jusqu'ici ne m'a *fait présent d'un morceau de linceul;* mais, pour tout le reste, on affirme que vous avez eu l'intention d'établir un léger parallèle..... Je ne le crois pas, monsieur Janin, je ne le

crois pas!... Il est impossible que l'orgueil blessé d'un critique descende à ce comble de sottise et d'ignominie.

Cependant, pour le repos de ma conscience, ouvrons le volume qui vous est consacré.

J'y trouve les assertions suivantes :

« Que les lauriers classiques n'eurent « jamais l'honneur de ceindre votre front ; « — que vous aimez les sauces à la lyon- « naise ; — que vous avez eu pour un « barbet l'affection la plus sincère ; — que « les feuilletons de Geoffroy obtenaient et « obtiennent encore toutes vos sympa- « thies ; — que vous vous êtes fait critique « par désespoir d'être autre chose ; — que « votre plume est ignorante, passionnée,

« capricieuse, injuste ; — que vous *éreintez* systématiquement ceux qui ne caressent pas votre gros amour-propre bourgeois et ventru ; — que vous avez enlaidi et rapetissé tout ce qui est beau, tout ce qui est grand, témoin Balzac et notre grand poëte en exil ; — que votre *Ane mort* est un livre ignoble ; — que la *Religieuse de Toulouse* et les *Gaietés champêtres* sont de franches coquineries littéraires ; — que l'épisode des *Deux Filles de Séjan*, dans *Barnave*, appartient à Félix Pyat ; — que vous avez été médiocre dans tous les genres ; — que vous écrivez intrépidement toutes les balourdises qui viennent sous votre plume, comme par exemple, « que le Rhône coule à Marseille, » et que « le

« homard est le *cardinal* des mers ; » —
« enfin que l'histoire de votre mariage,
« racontée par vous-même, est d'une haute
« inconvenance. »

Voilà bien tout, monsieur Janin.

Et, s'il vous plaît, que pouvais-je dire? N'est-ce point là votre histoire, bien avérée, bien authentique, imprimée cent fois, à toutes les époques, et connue de la France entière?

Oh! oui, monsieur Janin, vous n'avez pas tort, on rencontre trop souvent dans les carrefours de la presse parisienne de ces *bandits de la parole* et de ces *brigands de la plume*, critiques ou biographes, qui *insultent et calomnient à outrance*, et qui flétrissent les *bonnes re-*

nommées ou les gloires honnêtes. Ces misérables, on doit les démasquer à tout prix ; c'est un acte méritoire de poursuivre cette *race abjecte*, de châtier ces *Thersite*, d'écraser sans miséricorde ces *bêtes puantes* et de les *achever à coups de pied.*

Depuis deux ans, monsieur Janin, ceci rentre dans la mission que je m'impose.

Il y a même, ainsi que vous l'affirmez, certains de ces *infâmes* qui se placent en embuscade, comme le bandit de Lesage, et vous rançonnent, l'escopette au poing.

Ni vous ni moi, Dieu merci ! ne ressemblons à ces *mendiants de grande route.*

Pour mon compte, je sais une chose, monsieur Janin, c'est que la seule force de ma publication consiste dans son honnêteté. Depuis longtemps mes pauvres

volumes seraient emportés dans les tempêtes qu'ils soulèvent, si leur auteur, comme la femme de César, n'était pas au-dessus du soupçon.

Le jour où les *drôles sans valeur et sans vergogne* que je cingle de ma lanière pourraient me reprocher un seul acte contre l'honneur, soyez sûr, monsieur Janin, qu'ils le proclameraient au grand jour, sans recourir à de lâches insinuations et sans cacher leur rancune sous la forme du logogriphe.

Quand on accuse, on accuse hautement, sans réticences; on déchire les voiles, on nomme les coupables; on les force à s'asseoir sur la sellette, et le public juge.

Celui qui procède autrement, monsieur Janin, celui-là seul est une *lingua*

dolosa, une langue rusée et perfide, un cœur fourbe, un personnage *digne de la corde*, comme vous dites si bien.

Votre article n'est pas adroit, mon pauvre critique.

On pourrait croire que les *Débats*, un journal grave, qui doit observer au moins les lois du décorum, même en supposant qu'il ignore celles de l'honnêteté politique et littéraire, ouvre ses colonnes à cette folle diatribe tout exprès pour se faire l'organe de vos vengeances.

Vous semblez insinuer qu'un biographe seul, M. Sylvestre, auteur ainsi que nous d'une notice sur Eugène Delacroix, est honnête et recommandable[1], tandis que les au-

[1] Au moment où nous mettons sous presse, voici ce que raconte un journal :

tres, *sortis des plus viles extrémités de la littérature*, et poussés par la *nécessité de vivre*, par la *faim*, par un *violent désir de renommée*, ne méritent ni considération ni créance...

Allons donc, monsieur Janin, vous ne pensez pas un mot de tout cela, du moins pour ce qui me concerne.

Mieux que personne vous savez que

« Dernièrement, M. Sylvestre fut trouver Horace Vernet, et, après lui avoir dit qu'il se proposait de faire sa biographie, il le pria de lui communiquer toutes les notes, documents et renseignements qu'il aurait en sa possession, attendu qu'il voulait traiter le sujet *ex professo*. Horace Vernet accéda à la demande du biographe et lui confia, entre autres documents précieux, une série de lettres manuscrites qu'il avait écrites en Russie, lui recommandant toutefois de n'y puiser que des renseignements, et de vouloir bien, si l'envie lui prenait d'en extraire quelques passages, les soumettre préalablement à son approbation.

« Cela bien convenu, que fait M. Sylvestre? Il s'en

j'ai toujours vécu de ma plume, sans connaître ni la faim ni la vie de bohème.

A l'heure périlleuse des débuts, j'étais aidé par ma famille. Si je me suis fait momentanément biographe, c'est par conscience, et non par nécessité. Que voulez-vous? le siècle est si coupable, la littérature est si perverse; il y a tant de mau-

va tout droit aux bureaux de la *Presse*, et offre à M. de Girardin, moyennant la somme de 500 francs, le droit de publier les lettres d'Horace Vernet dans le feuilleton de son journal. M. de Girardin accepte, donne 400 francs au lieu de 500 francs, et les lettres intimes de l'auteur de la *Smala* sont imprimées telles quelles dans la *Presse*, où vous avez pu les lire ces jours derniers.

« Aujourd'hui, Horace Vernet intente à M. Théophile Sylvestre un procès en... comment dit-on au Palais?... en abus de confiance. Nous verrons la décision des juges.

« Signé : Balech de Lagarde. »

Nous laissons à M. Janin le soin des commentaires.

vaise foi, tant d'impudeur, tant de charlatanisme!

L'amour du lucre, la spéculation, n'entrent pour rien dans mon œuvre, et, quand il vous plaira d'en avoir la preuve, interrogez mes amis, dont plusieurs ont l'air d'être des vôtres, parce qu'ils ont peur de vos griffes et du feuilleton des *Débats*.

Tout le monde n'a pas le courage de vous dire crûment de bonnes et franches vérités, monsieur Janin.

Que parlez-vous d'*estropiés de la comédie et du mélodrame, du roman et du journal?* Ce n'est pas moi que vous désignez par cette qualification pittoresque. Après avoir fait jouer, en 1846, à la Comédie-Française, un drame en cinq actes qui a obtenu quelque succès, et dont vous

avez été forcé de rendre compte sans trop d'injustice, il m'a fallu renoncer au théâtre pour écrire trente volumes de romans, exigibles par traité. Ces romans se sont vendus un peu mieux que les vôtres; mais le public a si mauvais goût! Passons.

Je voulais seulement vous démontrer que l'auteur des *Confessions de Marion Delorme*, de *Masaniello*, de la *Fille de Cromwell*, des *Mémoires de Ninon de Lenclos* (tous livres commandés, hélas! et dont je n'ai choisi ni le sujet ni le titre), est bien moins un estropié du roman que l'auteur de l'*Ane mort* et de la *Religieuse de Toulouse*.

D'autre part, je ne suis pas plus que vous un estropié du théâtre. J'ai les cinq actes de *Madame de Tencin* à vous offrir,

et vous me présentez, en revanche, trente lignes de votre composition dans la *Tour de Nesle*. Partant, quittes.

Vous le voyez, je suis bon prince, et j'y mets des formes.

Ah! monsieur Janin, croyez-moi, n'essayez jamais d'en imposer au public et de lui donner méchante opinion de mes œuvres, de ma personne et de mon caractère; n'essayez jamais de m'appeler *diffamateur de profession*, *calomniateur à tout entreprendre*. Je rends justice aux gloires véritables, principalement à celles que vous avez voulu salir. Lisez les biographies du baron Taylor, — de Méry, — de Gérard de Nerval, — de Samson, — de Béranger, — de Meyerbeer, — de madame de Girardin, — de François Arago, — de Rose Chéri, —

d'Alexandre Dumas fils, — de Lacordaire, — de Raspail, — de Balzac, — d'Alfred de Vigny, — de Berryer, — de Victor Hugo et de vingt autres : vous reconnaîtrez, monsieur Janin, que je rends justice au talent, à l'honnêteté, au vrai mérite.

Je n'ai, certes, pas fait le voyage de Jersey pour attendre l'auteur des *Orientales* au coin d'une falaise, braquer sur lui l'escopette et le contraindre à signer la lettre suivante.

Lisez, je vous prie.

« Marine Terrace, 17 janvier.

« Je reçois aujourd'hui même, monsieur et « cher et honorable confrère, les pages si « élevées et si cordiales que vous avez bien « voulu me consacrer. Je les ai lues avec

« émotion et attendrissement. Nous autres « proscrits, nous avons l'oreille ouverte à « toutes les voix de la patrie; jugez comme « elles nous vont à l'âme quand elles pronon- « cent notre nom ! Mon nom, vous faites plus « que le prononcer, vous l'enchâssez dans « votre prose excellente et solide, vous en fai- « tes le piédestal et le bas-relief de cette « statue future et mystérieuse que tous les « hommes de lutte et de conviction rêvent « dans je ne sais quel orgueil que donne l'é- « preuve. C'est une sorte d'à-compte que votre « noble esprit paye à mes travaux et à mes « souffrances au nom de l'avenir.

« Toute ma famille se joint à moi pour vous « remercier. Il y a dans votre écrit un beau « talent et un beau courage. Je vous rends « grâces de ce vaillant et généreux témoi- « gnage ; je relirai plus d'une fois vos pages. « Il est bon d'avoir de ces rayons-là dans « l'âme quand on passe sa vie face à face avec « l'Océan et le devoir, ces deux immensités.

« Quand vous verrez mon cher Louis Bou-

« langer, partagez avec lui le tendre et pro-
« fond serrement de main que je vous en-
« voie.

« Victor Hugo. »

La publicité du journal qui accueille vos articles, monsieur Janin, donne à tous les biographies honnêtes, et particulièrement à votre serviteur, le droit de légitime défense.

Quand vous parlerez d'un homme de lettres ignoble qui écrit des *pages souillées de honte et de haine, d'envie et de mensonge, de délation et de mendicité*, n'oubliez pas d'établir une exception en ma faveur, d'abord, avant de vous occuper de M. Sylvestre. Il faut empêcher la confusion et les dangereux commentaires.

Vous comprenez, mon pauvre mon-

sieur Janin, qu'il m'est impossible de bien traiter tout le monde.

A chacun selon ses œuvres.

Consolez-vous de n'avoir pas reçu de moi des éloges auxquels mes lecteurs n'auraient pu croire,—et que le ciel vous pardonne votre style creux, les allures sournoises de votre critique, vos antipathies déloyales et vos sauts de carpe littéraires.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

EUGÈNE DELACROIX

En septembre 1792, le département de la Marne élut au nombre de ses députés à la Convention nationale un citoyen qui s'était fait remarquer par son dévouement à la République une et indivisible, par ses déclamations contre les prêtres, et par tout ce qu'on appelait alors du patriotisme.

Il se nommait Charles Delacroix-Constant.

On l'avait vu, — chose admirable ! — organiser en un clin d'œil les phalanges de volontaires prêtes à rejoindre Dumouriez dans l'Argonne. Bien plus, il avait tenu positivement à équiper à ses frais la moitié d'un bataillon, son âge ne lui permettant pas de marcher lui-même à la défense du territoire.

Il n'était pas loin d'atteindre son douzième lustre.

Delacroix Constant prit place au milieu des hommes de la plaine. Jusqu'au 9 thermidor, il ne parut qu'une seule fois à la tribune, et ce fut à l'occasion du procès de Louis XVI.

Rejetant l'appel au peuple, il vota la mort sans sursis.

Nature peureuse, caractère nul fourvoyé dans cette mêlée ardente, il grossit le nombre des personnages qui amenèrent autant de maux par leur faiblesse que d'autres par leurs crimes, gens trop communs à cette époque déplorable, et que l'histoire accuse avec raison d'avoir sacrifié tour à tour le roi aux Girondins, et la Gironde à la Montagne.

Pour faire oublier le sang qu'ils avaient laissé répandre, les conventionnels de la plaine, ou les « crapauds du marais, » comme les nommait Danton, devinrent, à la chute de Robespierre, les principaux moteurs de la réaction thermidorienne.

Le député de la Marne fut envoyé en mission dans les Ardennes.

Il s'associa aux tendances de son parti, jusqu'au jour où il observa que la direction du mouvement réactionnaire échappait aux républicains modérés pour passer aux mains des aristocrates et des royalistes.

On le vit reprendre alors sa vieille rigueur démocratique.

Delacroix-Constant s'opposa de tout son pouvoir à la restitution des biens confisqués aux victimes de la hache révolutionnaire, et renouvela ses anciennes diatribes contre le petit nombre de ministres de l'Évangile qui n'avaient point été décapités.

Élu au conseil des Cinq-Cents, il fut,

quelques mois après, honoré du portefeuille des relations extérieures.

Il le conserva jusqu'au milieu de l'année 1797.

Son successeur fut l'ex-archevêque d'Autun, Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord. L'ambassade de Hollande fut offerte à Delacroix comme fiche de consolation.

Cependant les temps étaient venus.

Après s'être levée du côté de l'Égypte, l'étoile de Bonaparte illuminait la France de ses rayons glorieux, et lui annonçait une ère nouvelle, l'ère de la gloire et de la force incarnées dans un seul.

Comme ces femmes impures, que d'irrésistibles passions déshonorent, que la

débauche flétrit avant l'âge, et qui, vieilles à vingt ans, hideuses à voir, sont insultées, couvertes d'opprobre par leurs amants eux-mêmes, la liberté, en expiation de ses excès, n'était plus pour la grande nation qu'une mégère en décrépitude, un impuissant fantôme.

Le pied du héros des Pyramides la fit rouler dans l'abîme.

Notre conventionnel abjura ses doctrines farouches. Il suivit l'exemple de la France, et salua le jeune capitaine qui se faisait son maître.

Bonaparte aimait les conversions, faible assez ordinaire aux despotes.

Si Marat eût échappé au couteau de Charlotte Corday, et se fût rallié à l'aigle

vainqueur, nous aurions vu peut-être l'Ami du peuple grand chambellan ou prince archichancelier de l'Empire.

Le duc d'Otrante et bien d'autres justifient l'hypothèse.

Delacroix-Constant fut nommé à la préfecture des Bouches-du-Rhône. Il l'échangea plus tard contre celle du chef-lieu de la Gironde, et ce noble proconsul mourut en 1805, à Bordeaux, sous l'habit brodé du fonctionnaire impérial.

Ferdinand-Victor-Eugène Delacroix, notre grand peintre, est son fils [1].

Il est né à Charenton-Saint-Maurice,

[1] Quand il vint au monde, son père avait cinquante-huit ans, et son frère aîné suivait déjà la carrière des armes. Eugène avait, en outre, une sœur presque nubile.

près Paris, le 7 floréal an VI (26 avril 1798).

Sa première enfance fut en proie à nombre d'événements sinistres, dont le moindre, si le génie des arts n'avait eu sur lui des desseins mystérieux, aurait suffi pour le renvoyer dans les limbes.

A Marseille, où le premier consul venait d'envoyer M. Delacroix père et sa famille, une bonne, infiniment trop sensible aux amours du chevalier Faublas, oublia d'éteindre, un soir, la bougie complice de sa passion pour la lecture, et qui brûlait entre elle et le berceau d'Eugène.

Des flammèches tombèrent, mirent le feu au matelas du petit, puis à la couche de sa gardienne.

Réveillée en sursaut par l'incendie, qui lui grillait les bras et le visage, la domestique put l'éteindre et sauver le malheureux enfant.

Comme elle, celui-ci en fut quitte pour d'assez fortes brûlures.

Madame Delacroix congédia l'imprudente personne, à laquelle il lui était impossible de rendre sa confiance. Afin d'éviter le retour de semblables accidents, elle la remplaça par une grosse fille du terroir, Marseillaise illettrée et parfaitement inculte.

Or le destin se plut à tromper ce sage et prévoyant calcul d'une mère.

Si la Phocéenne était incapable, et pour cause, de s'intéresser aux amours écrites,

elle était, en revanche, de première force pour la mise en action du sentiment.

Les marins du port, ces hommes rudes, au front bronzé par la mer et le soleil, avaient surtout les sympathies de la nouvelle bonne.

Un matelot, qui revenait du Levant, toucha son cœur.

Elle se laissa prendre au pittoresque langage de ce Lovelace en vareuse, dont les poches étaient garnies d'or comme celles d'un prince.

— Mille boulets ramés ! s'écria-t-il un soir, je veux, mignonne, vous faire les honneurs de mon chez moi !

Son chez lui, c'était le beau navire qui se balançait là-bas dans le port.

Il s'était entendu avec le maître coq pour régaler sa mie d'une collation fine et du meilleur goût. Le rhum de la Jamaïque devait y dominer essentiellement.

Rien à craindre du capitaine, rien à craindre du second.

L'un et l'autre étaient absents du bord. On y trouverait seulement quatre ou cinq camarades, garçons bien élevés et respectueux avec les dames.

Comment refuser cette invitation séduisante? La bonne accepte, et, tandis que Madame la croit sur le Cours à promener Eugène, elle vogue sur l'élément perfide avec l'innocent rejeton confié à ses soins.

Déjà le canot touche au navire, et l'ascension s'opère.

Tout à coup un cri d'épouvante se fait entendre : l'enfant vient d'échapper des bras de sa bonne. Il tombe, on le voit disparaître sous les vagues.

Les matelots se précipitent et plongent. C'est l'amoureux qui parvient à repêcher le fils de monsieur le préfet. La poitrine d'Eugène est gonflée d'eau de mer; il a perdu connaissance.

On arrive néanmoins à lui faire rendre le liquide absorbé.

Ce nouvel accident n'eut d'autre résultat qu'une fièvre de quelques jours et le renvoi de la grosse Marseillaise, incorrigible sirène qui alla sécher ses larmes près du triton libérateur.

Arraché à l'incendie et sauvé des flots,

Eugène, pendant les quelques mois qui vinrent ensuite, eut à subir trois autres épreuves, aussi terribles que celles du feu et de l'eau.

D'abord il s'empoisonna, pour avoir avalé cinq ou six gouttes d'oxyde de cuivre destiné au lavage de cartes géographiques.

Toute une semaine il fut entre la vie et la mort.

Un autre jour, alléché par le fruit de la vigne, notre jeune gourmand faillit s'étrangler, non pas avec un pepin, à l'exemple du sage antique, mais avec une grappe entière, qu'il voulut inconsidérément faire passer par son œsophage.

L'histoire la plus effrayante est celle de sa pendaison. Cette histoire, comme les autres, est d'une authenticité parfaite.

Eugène s'est suicidé à l'âge de deux ans et demi.

Bégayant à peine, il avait déjà le goût le plus vif pour les images. On le voyait tracer, du matin au soir, sur des bouts de papier blanc, d'informes copies de toutes les estampes qui lui tombaient sous la main.

Sa vocation de peintre s'annonçait de bonne heure.

Or son frère aîné, capitaine de hussards, lui avait fait cadeau d'une gravure représentant un supplicié qui se tordait au

bras d'une potence, et tirait la langue avec une effroyable grimace.

Doué d'un esprit d'analyse au-dessus de son âge, Eugène étudia l'action figurée, s'en rendit admirablement compte, et saisit avec une intuition parfaite l'ingénieux mécanisme de la corde, qui s'enroulait au cou du personnage suspendu à la potence, après avoir été fixée d'abord à la charpente horizontale du lugubre instrument.

Cela bien compris, et mû par cet admirable instinct d'imitation qui est l'apanage des petits humains et des singes, il songe à réaliser lui-même le plaisant exercice qui donne une si drôle de mine au supplicié de l'estampe.

En conséquence, il coupe les courroies

de la sabretache de son frère, les noue ensemble, et, sans prévenir personne, monte au grenier de l'hôtel de la préfecture.

Là, s'aidant de vieilles chaises hors de service, il attache le fatal ruban de cuir à une solive du toit et passe l'autre bout en cravate autour de sa gorge.

Rien, jusque-là, de plus simple.

Il ne s'agissait, pour en finir, que d'écarter la chaise.

De ses jambes enfantines il l'agite, la recule, la renverse par un dernier effort, et, comme disent les Anglais, se lance dans l'éternité.

Mais, en ce moment même, sa mère, inquiète d'une aussi longue disparition, le cherchait d'un bout à l'autre de l'hôtel.

Dieu la conduisit au seuil du grenier.

Courir à son enfant chéri, dénouer la courroie, le presser à demi folle contre son cœur, tout s'exécuta beaucoup plus vite que nous ne pouvons le peindre.

Eugène avait la face cramoisie.

Deux minutes plus tard, et l'auteur de *Boissy d'Anglas* n'eût jamais crayonné le moindre chef-d'œuvre.

A Bordeaux, où on le conduisit ensuite jusqu'à l'âge de sept ans, il ne lui arriva rien de remarquable, si ce n'est une étrange prédiction qui lui fut faite, et qui reçut mot à mot son accomplissement.

Nous laisserons ici le grand peintre raconter lui-même.

Il a rédigé des mémoires; le passage qui

va suivre en est un extrait. Les journaux, à diverses époques, ont obtenu l'autorisation de publier quelques chapitres de sa vie. Nous les avons sous les yeux, et nous reproduirons ce qu'ils peuvent avoir de piquant.

« C'est un fou, dit M. Delacroix, qui a tiré mon horoscope.

« Une bonne me menait par la main à la promenade, lorsqu'il nous arrête. Elle cherche à l'éviter; mais le fou la retient, m'examine attentivement trait par trait, à diverses reprises, et dit :

« — *Cet enfant deviendra un homme célèbre; mais sa vie sera des plus laborieuses, des plus tourmentées, et toujours livrée à la contradiction.* »

« J'ai eu de très-bonne heure, continue-t-il, un grand goût pour le dessin et pour la musique. Un vieux musicien, organiste de la cathédrale de Bordeaux, donnait des leçons à ma sœur. Pendant que je faisais des gambades, ce brave homme, qui d'ailleurs avait beaucoup de mérite et qui avait été l'ami de Mozart, remarquait que j'accompagnais le chant avec des basses et des agréments de ma façon dont il admirait la justesse. Il tourmenta ma mère pour qu'elle fît de moi un musicien. »

Madame Delacroix, après la mort de son mari, regagna la capitale.

Envoyé au lycée Napoléon, Eugène obtint de beaux succès dans ses classes. Il avait un tempérament bizarre : on le

trouvait tour à tour distrait et réfléchi, calme et fougueux.

Sur les bancs de la troisième, il eut l'inappréciable avantage de se lier avec un gros joufflu de condisciple, au nez retroussé, au menton déjà perdu dans une cravate énorme, paresseux, vantard, plus suspect de gourmandise que de science, qui devait devenir interne aux hôpitaux, et subséquemment pharmacien, docteur, autocrate de théâtre, industriel et membre du comité des gens de lettres. Tout chemin mène à Rome.

Nos lecteurs ont deviné le célèbre Louis Véron.

Jamais il n'appelle Delacroix autrement que « mon ami. »

Disons-le tout bas entre parenthèse, l'artiste, misanthrope renforcé sous les plus gracieux dehors de l'homme du monde, et puritain de mœurs comme de langage, se montre excessivement peu flatté de ces prétentions *camaradesques* de l'homme à la pâte Regnault.

Nous racontions qu'Eugène Delacroix était fort dans ses classes et quittait rarement le banc d'honneur. Parmi ses maîtres, il y en avait un surtout qui ne tarissait point en éloges.

C'était son professeur de dessin.

De fait, il y avait une si grande différence entre les académies d'Eugène et les informes essais de ses condisciples, que le brave homme, renonçant à montrer à son

élève ce que ce dernier savait mieux que lui, le priait parfois de le suppléer dans ses modestes fonctions.

— Votre place n'est plus ici, lui disait-il, mais dans l'atelier de David.

— Croyez-vous? répondait Eugène, au comble du ravissement.

— Oui, certes. Vous irez plus loin que David, si vous suivez la carrière des arts.

Un dimanche, notre lycéen, sans prendre le temps d'aller embrasser sa mère, courut au Musée impérial. Il était neuf heures du matin quand il entra dans les galeries; il en sortit le dernier, à quatre heures du soir, la tête en feu, l'esprit bouleversé.

A la vue de cette prodigieuse multitude

de chefs-d'œuvre que le Louvre possédait alors, il avait eu la révélation de son avenir.

Comme le Corrége devant une toile de Raphaël, il s'était dit :

— Moi aussi je suis peintre !

L'année suivante, il entrait, non dans l'atelier de David, — l'artiste régicide venait d'être envoyé en exil par la Restauration, — mais dans l'atelier du baron Guérin, professeur à l'école des Beaux-Arts[1].

Eugène achevait sa dix-huitième année.

Certes, il ne pouvait choisir un peintre dont le genre et la méthode fussent

[1] Ary Scheffer était, chez le baron Guérin, le camarade d'Eugène Delacroix.

plus antipathiques à ses conceptions et à ses sentiments innés.

Aussi la plus grande froideur régna-t-elle constamment entre le maître et l'élève.

Ne pouvant soumettre à ses doctrines ni convertir à sa manière cette nature opiniâtre et indépendante, Guérin affecta de traiter Eugène comme un écolier amateur.

— Laissez-le, disait-il en haussant les épaules. Il perd son temps ici; mais il est riche : mieux vaut qu'il fasse des croûtes que des dettes.

Jamais il ne lui adressa la moindre parole d'encouragement.

Son parti pris allait jusqu'à ne vouloir

point reconnaître le zèle infatigable du jeune homme, sa persévérance et son assiduité quand même au travail.

Six ans plus tard, avant de terminer son premier tableau, le *Dante et Virgile*, Delacroix se rendit chez le rigide professeur et le pria de venir voir cette œuvre.

Guérin le reçut avec sa mine la plus renfrognée.

— Pourquoi faire? demanda-t-il sur un ton rogue.

— Je désire m'éclairer de vos conseils, répondit humblement le jeune peintre.

— Soit, j'irai, fit le baron.

Quelques jours après, il se rendit à l'atelier d'Eugène, rue de la Planche, au fond du faubourg Saint-Germain.

— Misérícorde!... Ah ciel!... *Qué qu' c'est qu' ça?* cria-t-il tout d'abord en lorgnant le tableau.

— C'est le voyage du Dante aux enfers, répondit Delacroix avec déférence. Ici vous pouvez reconnaître le vieux Gibelin; Virgile l'accompagne, et voici l'infernal nocher. Ces hommes qui se tordent dans les convulsions du désespoir, ce sont les damnés.

— Je ne les trouve pas assez roussis, murmura dédaigneusement Guérin du bout des lèvres.

— Que voulez-vous dire? demanda le jeune homme.

— Ce que je veux dire... Ne le devinez-vous pas? Votre tableau est absurde.

La composition en est détestable, la musculature exagérée, impossible... Ah ! vous voulez jouer au Michel-Ange ! On se casse les reins à ce jeu-là, mon cher.

— Ainsi vous croyez que mon tableau...

— Sera refusé, parbleu ! refusé d'emblée, je vous l'affirme ! C'est désagréable; mais à qui la faute ? Vous n'avez jamais tenu compte de mes avertissements : vous étiez plus obstiné qu'une mule... Serviteur, monsieur, serviteur !

Et le baron Guérin s'en alla courroucé.

Delacroix resta dans la consternation.

Pourtant, malgré le fâcheux pronostic de son ancien maître, il envoya sa toile au Louvre.

Ceci se passait en 1822.

Le *Dante et Virgile* obtint un succès d'enthousiasme. Son auteur s'était endormi, la veille, parfaitement inconnu ; le lendemain, il se réveilla célèbre. On vit dans ce tableau toute une révolution en perspective, et ce fut là peut-être une des principales causes des louanges accordées au peintre. Le mérite de la composition ne venait qu'en second ordre.

Selon nous, Eugène Delacroix n'a pas rendu cette grande figure du Dante comme elle nous apparaît au travers des âges, avec son auréole d'éclatante poésie, avec son cachet de profondeur sublime. Le personnage est tout ce qu'on veut, mais ce n'est point l'auteur de la *Divina Commedia*.

Peu de jours après l'ouverture du Salon, Delacroix rencontra Guérin à la porte de l'Institut.

— Ah ! ah ! cria le vieux peintre, vous êtes tout gonflé, tout ballonné ! Cela se voit à votre regard et à votre démarche. Savez-vous ce que prouve ce grand triomphe dont vous êtes si fier ? Eh bien, cela prouve uniquement...

— Que vous auriez refusé mon tableau si vous eussiez fait partie du jury, cher maître ; je n'en doute pas, interrompit Delacroix : vous m'avez toujours témoigné tant de bienveillance !

— Ta ! ta ! fit le baron, je n'ai jamais eu de bienveillance pour les hérétiques. Le jour viendra, je l'espère, où nous brû-

lerons vos pinceaux en place de Grève.

— On y a brûlé quelquefois, cher maître, d'excellentes choses.

— Mais, cria Guérin furieux, décidément vous êtes donc un révolutionnaire!

Sa figure était pourpre.

Eugène cessa la discussion pour ne point le mener jusqu'à l'apoplexie.

Avant d'aller plus loin dans cette notice biographique, notre devoir est de démentir un bruit calomnieux que des jaloux et des méchants ont fait courir à propos de la première toile de M. Delacroix.

On a prétendu que son ami Géricault, l'immortel auteur du *Naufrage de la Méduse*, alors dans toute la maturité de

son magnifique talent, avait travaillé au tableau de *Dante et Virgile*.

« Tout ce qu'il y a de bien dans cette composition est de Géricault, disaient ces acharnés détracteurs, les défauts seuls appartiennent en propre à Delacroix. »

Lâche mensonge que l'artiste, fier et digne avant tout, n'a jamais daigné relever ni combattre.

Il a continué, depuis la mort de son ami, de présenter au public d'innombrables toiles, où son talent se développe et prend des proportions nouvelles. C'était la seule réponse à faire aux ennemis de sa gloire.

Du reste, les éloges de Prudhon, de Gros et de Gérard, dédommagèrent ample-

ment Delacroix de la méchanceté des critiques et de l'injustice de son premier maître.

— Ce jeune homme est très-fort, disait Gérard ; mais il court sur les toits.

Gros ne mit aucune restriction à la louange.

— *Macte animo, generose puer !* Courage, vaillant champion ! cria-t-il en pressant la main d'Eugène. Votre œuvre est magnifique ; c'est du Rubens châtié.

Puis il ajouta :

— Voyons, que puis-je faire pour vous ? Disposez de mon influence ; venez étudier avec moi et gagner le prix de Rome dans mon école.

Notre héros déclina ces avances.

Il sentait que son génie l'emportait vers une autre route.

— Que je puisse voir seulement, lui répondit-il, vos grands tableaux de l'Empire.

« Ces tableaux, ajoute Delacroix, racontant lui-même l'anecdote, étaient dans l'ombre de son atelier. Ils ne pouvaient être exposés au grand jour, à cause de l'époque et des sujets. Je restai quatre heures seul avec lui, au milieu de ses préparations et de ses esquisses. Il me donna les marques de la plus grande confiance, et Gros était un homme très-inquiet et très-soupçonneux. »

L'auteur de *Sapho à Leucade*[1] ne

1 Ce tableau, avec la *Bataille d'Aboukir*, — *Charles-Quint visitant les tombeaux de Saint-Denis*, — le

tarda pas à comprendre qu'il avait en Delacroix un rival terrible.

Chaque jour le nom du jeune artiste grandissait, tandis que le sien, presque indifférent déjà aux générations présentes, menaçait de s'éteindre dans l'oubli.

« Quand ses élèves, peut-être pour le flatter, critiquaient mes tableaux, ajoute encore Delacroix, il les arrêtait, non pas en prenant le parti du peintre, mais en leur disant que j'étais un jeune homme parfaitement honnête et bien élevé. »

Tout le monde connaît la triste fin du

Champ de bataille d'Eylau, — *Bonaparte au pont d'Arcole* et la *Bataille de Nazareth*, constitue l'œuvre principale du baron Gros.

baron Gros : la douleur de voir sa renommée décroître le conduisit au suicide.

Jamais artiste, à ses débuts, ne souleva plus d'opposition que Delacroix.

Sa peinture, hardie jusqu'à l'insolence, folle, échevelée, renversait toutes les règles prescrites et détrônait le genre grec par l'audace du dessin, par l'intrépidité de la couleur.

Contre lui le journalisme se mettait en rage.

Un seul homme, déjà grand ami des révolutions en tout genre, prit sa défense dans le *Constitutionnel*, dont, à cette époque, il était l'humble rédacteur.

Nous parlons de M. Thiers.

S'exprimant au sujet de la toile qui représente le Dante et Virgile, et portant aux nues la fermeté de pinceau de l'artiste, son imagination brillante, son goût sévère, sa richesse de couleur, il terminait par un parallèle bizarre et par le plus singulier de tous les mélanges de noms.

« En résumé, disait-il, MM. Drolling, Dubufe, Cogniet, Destouches et Delacroix forment une génération nouvelle qui soutient l'honneur de l'école et marche avec le siècle vers le but que l'avenir lui présente. »

M. Thiers ne connaissait pas Eugène Delacroix.

Sa prédilection, en conséquence, était tout artistique et pleinement désintéressée.

Le peintre et son Aristarque ne se rencontrèrent qu'à dix-huit mois de là, chez le baron Gérard, à Auteuil. M. Thiers venait de publier un second article, dans le sens de l'autre, et plus élogieux encore, à l'occasion du *Massacre de Scio*.

De la part du peintre, cette entrevue ne se passa point sans quelque embarras.

Il fut obligé de s'accuser de négligence envers cet ami inconnu, le seul qui, dans toute la presse, eût eu le courage de le soutenir.

— A nos âges, monsieur, répondit Thiers avec autant d'esprit que de bon goût, on ne se fait pas de visites. On travaille, chacun de son côté, dans l'atelier, dans le cabinet ; on échange ses pensées

avant que de se voir, et, quand la fortune met en présence l'artiste et l'écrivain, il n'est pas besoin de les présenter l'un à l'autre ; ils se connaissent, ils s'estiment, ils sont amis.

Les arts, plus heureux que la politique, ont vu M. Thiers fidèle à un principe et à une affection.

Bien évidemment le *Massacre de Scio* est l'œuvre capitale d'Eugène Delacroix.

Tous nos lecteurs ont vu cette toile admirable, soit au Musée du Luxembourg, soit à l'Exposition universelle.

Chassées de leurs villages par l'incendie qui fume encore dans le lointain, des familles errantes se jettent dans la campagne et sont poursuivies par des égorgeurs turcs

ou albanais. Hommes, femmes, enfants, vieillards, immobilisés par l'effroi, regardent venir à eux la mort ou l'esclavage. Un cavalier féroce traîne, attachée à la queue de son cheval, une jeune Grecque, dont le frère, ou l'amant peut-être, se précipite avec toute l'énergie du désespoir sur le ravisseur, qui tire à demi son cimeterre et va lui fendre le crâne.

Par la science des poses, par l'habileté du dessin, mais surtout par la magie de la couleur, ce tableau rappelle les grands maîtres du seizième siècle ; il mérite une place à côté des plus belles toiles du Véronèse.

Arrêté devant l'aïeule accroupie, Girodet signalait à Delacroix un œil *expressif*

jusqu'au sublime, disait-il, mais placé un peu bas dans le visage.

— Dieu me préserve d'y retoucher ! s'écria le peintre. Je corrigerais le dessin, mais retrouverais-je l'inspiration ?

Pendant ces premières années de sa vie d'artiste, Eugène Delacroix, de huit heures du matin, en hiver, et de cinq heures en été, travaillait sans repos ni trêve jusqu'au moment où la chute du jour le contraignait à quitter l'album ou la toile.

En 1826, il exposa le doge *Marino Faliero*, décapité sur l'escalier des Géants, à Venise ; la *Grèce sur les ruines de Missolonghi*, et plusieurs tableaux de petite dimension, le tout au profit des Grecs.

La générosité d'un pareil acte est voi-

sine de l'héroïsme, car, à cette époque, il ne jouissait point encore de son patrimoine.

Il avait, rue des Maçons-Sorbonne, un atelier sombre, humide, ouvert à tous les souffles de la bise, et ne ressemblant en aucune sorte à celui d'aujourd'hui, « dont l'atmosphère est tellement chaude, dit le biographe exclusivement estimé de M. Janin, que des couleuvres y vivraient heureuses. »

Trois fois la semaine, il se rendait à l'amphithéâtre de dissection de Clamart, afin d'y étudier l'anatomie sur le cadavre même.

Tout le monde le prenait pour un carabin.

Delacroix s'est exercé du crayon plus encore peut-être que du pinceau. Le nombre de dessins qu'il a chez lui est incalculable. Il montre vingt cartons d'études ou de copies faites d'après l'antique et les grands maîtres.

Une fois le soleil couché, la métamorphose la plus complète avait lieu chez notre studieux artiste.

Il endossait le frac noir, se gantait de blanc et faisait son apparition dans les cercles d'un monde choisi, tantôt chez le baron Gérard, tantôt chez madame Virginie Ancelot, tantôt chez Cuvier, au Jardin des Plantes.

La société qu'il rencontrait dans ces divers salons était à peu près la même.

Prosper Mérimée, le sceptique, ami intime d'Eugène, y représentait la littérature, avec Henri Beyle et mademoiselle Delphine Gay. Victor Jacquemont, ce triste martyr que sa passion des recherches et des découvertes devait bientôt envoyer périr au fond de l'Inde[1], y représentait la science. Quant à l'art dramatique, il n'y comptait que deux noms, mais quels noms! mademoiselle Mars et Talma.

Ces assemblées charmantes se prolongeaient souvent jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

Le lendemain, néanmoins, à l'apparition du jour, Delacroix reprenait la palette

[1] Il mourut à l'âge de trente et un ans.

et les pinceaux. Il travaillait avec un redoublement d'ardeur, sans que la fatigue des joies mondaines altérât en rien son tempérament, si délicat aujourd'hui et si impressionnable.

On était alors en pleine fièvre romantique.

De chaleureux apôtres prêchaient à tout venant les dogmes de la religion nouvelle.

Ils cherchaient à recruter n'importe où des prosélytes; ils enrôlaient sous leur bannière quiconque se montrait novateur.

Ainsi, voyant dans les beaux-arts un peintre audacieux substituer l'étude des passions à la froide étude de la ligne, ils le déclarèrent disciple du romantisme,

tout naturellement et sans le consulter.

Delacroix, à les entendre, s'inspirait de la *préface de Cromwell*, et prenait le mot d'ordre du chef suprême de l'école.

Soit que l'artiste manquât de logique et ne se comprît pas lui-même, soit qu'il crût humiliant pour son orgueil de laisser marier son pinceau à la plume d'un grand poëte, soit par simple esprit de contradiction, il se déclara classique en littérature, et classique forcené, répudiant tout principe solidaire avec l'école adverse.

Il s'explique même assez brutalement à cet égard.

« On m'a, dit-il, enrégimenté, bon gré,

mal gré, dans la coterie romantique, ce qui a pu ajouter les sottises de quelques-uns aux sottises que j'ai pu faire. »

L'auteur de *Marino Faliero* semble attribuer toutes les persécutions dont il fut alors victime à cette alliance compromettante, où, quoi qu'il en eût, on persistait à l'engager.

Comme il raconte fort bien lui-même, nous lui donnerons de nouveau la parole.

« Sous la Restauration, les Salons de peinture n'étaient point annuels. Pour un homme militant et ardent, c'était un grand malheur dans l'âge de la séve et de l'audace. A la fin de l'un de ces Salons, en 1827 (on renouvelait alors les tableaux à

mesure que l'exposition se prolongeait), j'exposai un tableau de *Sardanapale*[1]. S'il m'est permis de comparer les petites choses aux grandes, ce fut mon Waterloo.

« J'avais eu quelques succès à ce Salon, qui dura presque six mois. Cette œuvre nouvelle, qui arriva la dernière, souleva l'indignation feinte ou réelle de mes amis ou de mes ennemis. Je devenais l'abomination de la peinture. Il fallait me refuser l'eau et le sel.

« M. Sosthènes de la Rochefoucauld,

[1] « La couleur du *Sardanapale*, dit le critique Thoré, était fraîche et abondante comme celle de Rubens. » M. Delacroix avait précédemment donné le *Christ au jardin des Oliviers*, qui décore l'église Saint-Paul, et le *Justinien* de la salle du conseil d'État. Nous avons revu ces deux toiles à l'Exposition universelle, ainsi que le *Marino Faliero*.

alors chargé des beaux-arts, me fait venir. Je rêve déjà quelques grandes commandes, quelques vastes tableaux à exécuter. M. Sosthènes fut poli, empressé, aimable; il s'y prit avec douceur et comme il put, pour me faire entendre que je ne pouvais pas avoir raison contre tout le monde, et que, si je voulais avoir part aux faveurs du gouvernement, il fallait changer de manière.

« — Je ne pourrais, lui répondis-je, m'empêcher d'être de mon opinion, quand la terre et les étoiles seraient d'une opinion toute contraire. »

« Et, comme il s'apprêtait à m'attaquer par le raisonnement, je lui fis un grand salut et je sortis de son cabinet.

« J'étais enchanté de moi-même.

« A partir de ce moment, mon *Sardanapale* me parut une œuvre supérieure, plus remarquable que je ne l'avais pensé. »

Voilà de l'orgueil qui ne se cache pas, à la bonne heure!

On retrouve dans ces dernières lignes Eugène Delacroix tout entier. La contradiction ne parvient jamais à lui faire opérer un mouvement rétrograde, et l'entêtement chez lui atteint des proportions héroïques. Son génie indomptable a pris pour devise :

Etiam si omnes, ego non.

Une rupture complète avec les Mécènes officiels fut le résultat de cette intrépidité farouche. Les États seuls, à l'époque présente, sont assez riches pour rémunérer

les talents de premier ordre, et deviennent les dispensateurs suprêmes des grands travaux.

Eugène Delacroix dut se résigner, jusqu'à la Révolution de juillet, à travailler uniquement pour la gloire.

Cette conduite est honorable et témoigne de l'élévation de son caractère.

L'artiste, se croyant dans le vrai, ne transigea sous aucun prétexte. Dix mille livres de rente, composant sa fortune patrimoniale, lui permirent d'attendre des jours meilleurs. Il n'abandonna point la grande peinture[1], et vécut avec une stricte économie.

[1] On reporte à cette époque la publication de deux séries lithographiques, la première reproduisant

Rien n'est coûteux comme les beaux-arts.

Avec six francs par an de papier, de plumes et d'encre, le pöëte, le romancier, l'historien, peuvent écrire des chefs-d'œuvre; mais les frais du peintre et du sculpteur sont immenses.

La chute de la branche aînée mit un terme à la proscription d'Eugène Delacroix.

Nous le voyons reparaître au Salon de 1831 avec six tableaux, dont l'un, repré-

sant, ou plutôt traduisant librement une collection de médailles, de pierres gravées et de bas-reliefs antiques appartenant à M. le duc de Blacas; la seconde, composée de dessins sur *Faust*. Bien qu'on attribue à Gœthe (mais que n'attribue-t-on pas à Gœthe?) un mot très-flatteur sur cette œuvre, elle nous semble médiocre, et Delacroix est aussi loin de la vérité que Lagrénée ou Vincent dans leurs académies.

sentant deux tigres de grandeur naturelle, n'est certes point au-dessous des chasses de Rubens.

Sa fameuse *Liberté sur la barricade*, exposée de nouveau à l'allée des Veuves, ne nous a pas produit l'effet que nous en attendions. C'est franc de dessin, mais d'une couleur grise et froide.

Le soleil de Juillet n'a prêté à l'artiste aucun de ses rayons.

D'ailleurs, cette femme aux seins nus, à côté d'un combattant en redingote, offre une poésie de circonstance aujourd'hui très-douteuse.

Un autre tableau de la même année représente le cardinal de Richelieu disant la messe dans sa chapelle du Palais-Royal.

Cette toile a été brûlée dans les regrettables scènes de dévastation qui déshonorent le souvenir du 24 février 1848. On reprochait à l'auteur de n'avoir pas bien senti la grande figure du cardinal-ministre, et ce reproche était juste.

Eugène Delacroix compose beaucoup trop vite, le plus souvent sans attendre l'inspiration.

— Pourquoi cette ardeur fébrile au travail? lui répètent chaque jour les personnes qui s'intéressent à sa gloire; à quoi bon produire sans cesse et sans relâche?

— Notre œuvre est exposée à tant de risques, répond le peintre, qu'il faut la multiplier le plus possible, afin de diminuer les chances de l'oubli.

Rien ne serait plus logique, si l'on produisait toujours des merveilles.

Après l'exposition de 1831, Eugène Delacroix partit pour le Maroc. C'est le seul voyage important qu'il ait fait dans le cours de sa carrière artistique. Il n'a jamais voulu voir l'Italie, afin de ne rien perdre de son originalité, dit-il encore.

Autre paradoxe !

Nos plus grands peintres n'ont rien perdu de leur cachet spécial pour s'être formés à l'école de Raphaël et de Michel-Ange.

Delacroix fut attaché à la légation que le roi Louis-Philippe envoyait au sultan Abd-er-Rhaman. L'influence de son ami Thiers lui obtint cette faveur.

Il garde un souvenir enthousiaste de sa visite aux contrées africaines.

« Ces longues courses à cheval, dit-il, ces rivières passées à la nage, car il n'y a ni ponts ni bateaux pour ne pas favoriser l'évasion des voleurs, toutes ces émotions de la vie d'aventures me remuaient profondément. Les hommes et les femmes de cette forte race s'agiteront, tant que je vivrai, dans ma mémoire. C'est en eux que j'ai vraiment retrouvé la beauté antique.

« Je faisais mes croquis au vol et avec beaucoup de difficultés, à cause de l'opinion des musulmans sur les images ; j'arrivai néanmoins à faire poser de temps à autre hommes et femmes pour quelques

pièces de monnaie. Le modèle avait ordinairement une rare intelligence de mes moindres intentions ; mais, le croquis fait, il le prenait, le tournait et le retournait en tous sens, avec la curiosité du singe qui cherche à lire un papier, et le remettait en place, riant de pitié pour moi, qui pouvais ainsi m'attacher à une occupation si puérile.

« Autre plaisir que j'avais encore : l'étude des chevaux arabes.

« Ils ont sous le ciel natal un caractère particulier de fierté, d'énergie, qu'ils perdent en changeant de climat ; il leur arrive assez souvent de se débarrasser violemment de leur cavalier, afin de se livrer entre eux de sanglantes batailles

qui durent des heures entières. Ils se prennent à belles dents comme des tigres, et rien ne peut les séparer. Les souffles rauques et enflammés qui sortent de leurs naseaux écarlates, comme la respiration des locomotives, leurs crins épars ou empâtés de sang, leurs jalousies féroces, leurs rancunes mortelles, tout en eux, attitude et caractère, s'élève jusqu'à la poésie. »

Par cette citation et par celles que nous avons déjà faites, on peut voir qu'Eugène Delacroix n'est pas seulement un grand maître dans son art.

Il a, comme dit Alfred de Musset, un joli brin de plume à son pinceau.

Les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* n'ont pas oublié ses remarqua-

bles études sur Poussin et sur Michel-Ange.

Son style abonde en périodes. Il arrive souvent à produire de beaux effets ; mais il vise trop à être académique et pèche par la diffusion.

La *Revue des Deux Mondes* n'est pas le seul recueil littéraire qu'Eugène Delacroix ait honoré de ses articles ; il en a donné quelques-uns au *Plutarque français*.

Mais laissons l'écrivain pour revenir au peintre.

En 1833, M. Delacroix n'expose que des portraits et deux aquarelles faites au Maroc. L'année suivante, il envoie au Salon des œuvres plus importantes, la *Ba-*

taille de Nancy, — les *Femmes d'Alger*, — le *Portrait en pied de Rabelais*, etc. En 1835, il nous donne le *Christ en croix* et le *Prisonnier de Chillon*.

Cette dernière toile a plus de réputation que de valeur réelle. Est-ce de l'histoire peinte ? est-ce du drame? Le pinceau de l'artiste a-t-il interprété dignement la poésie large, émouvante, accentuée, de l'auteur du *Pèlerinage de Child-Harold?* Non. C'est une scène presque triviale, où l'inspiration lui fait complétement défaut. Les traits du prisonnier sont ignobles; son œil est éraillé; la serpillière qui entoure ses flancs et ses jambes ressemble au tablier d'un maçon.

Le *Christ en croix* est meilleur. Cepen-

dant le visage de l'Homme-Dieu est loin d'offrir cette résignation sublime dans la mort qu'a toujours su lui donner la peinture italienne. Il y a ici un patient, une douleur physique très-profonde; mais la sanctification de cette douleur, mais l'héroïsme du sacrifice, mais l'expression de la bonté céleste perçant sous l'angoisse suprême, rien de tout cela ne nous apparaît sur la toile de M. Delacroix.

Il sollicita, vers cette époque, la commande de quelques tableaux pour le Musée de Versailles. On lui donna, comme à tout le monde, trois cadres à remplir[1].

Mais, en 1837, M. Thiers lui obtint la

[1] La *Bataille de Taillebourg* est le meilleur de ces tableaux, et le plus connu.

décoration du salon du Roi à la Chambre des députés.

Louis-Philippe se fit bien un peu tirer l'oreille avant d'accéder au désir du ministre. Il ne comprenait rien à cette peinture, pleine de hardiesse et bouillante de fièvre, qui dédaigna toujours de se faire comprendre du vulgaire. Pour la centième fois il répéta son mot connu :

« — Vraiment, j'aime mieux Abel de Pujol. Il compose bien, et il n'est pas cher. »

Les peintures de l'ancien salon du Roi sont du genre allégorique.

Elles couvrent les quatre murs et le plafond, déroulant toute la vaste épopée

des choses humaines, guerre, agriculture, industrie, justice. Leur succès fut grand et légitime. Eugène Delacroix y a modéré sa fougue; son coloris y atteint une finesse qu'on ne retrouve pas dans ses autres compositions.

Deux ans plus tard, M. de Lamartine, se trouvant avec l'artiste dans un cercle du faubourg Saint-Germain, lui adressa quelques mots de félicitation *bien sentis* sur ces belles peintures monumentales qu'il avait l'occasion de voir tous les jours.

Notre peintre s'incline, enchanté d'abord des éloges du grand poëte, et l'auteur des ***Méditations*** poursuit ses compliments mélodieux.

Tout à coup le visage olivâtre d'Eugène

passe au rouge foncé. Sa lèvre se contracte par un amer sourire.

— Je suis très-sensible, monsieur, répond-il, à ce que vous dites d'obligeant pour moi; mais ne confondez-vous pas mon œuvre avec celle qui décore la *salle des Conférences?* Elle est de mon confrère M. Heim, membre de l'Institut.

L'histoire ne dit pas comment Lamartine se tira de cette situation critique.

Au nombre des amitiés illustres dont s'honore Eugène Delacroix, il faut compter celle de madame George Sand. Leur liaison remonte aux débuts de l'auteur d'*Indiana*. C'est lui qui a fait d'elle ce magnifique portrait devenu populaire, gravé, lithographié, modelé de cent fa-

çons, et vendu à des milliers d'épreuves.

Madame Sand y est représentée sous le costume masculin, presque de profil, avec une cravate négligemment nouée autour du cou.

Son admiration pour le talent de M. Delacroix est extrême. Elle lui a consacré dans ses *Mémoires* des pages enthousiastes.

Tout en n'aimant pas les femmes, au sens propre qu'on attache à ce mot, l'éminent artiste a toujours recherché la société des bas-bleus que l'esprit et le talent distinguent.

Une autre de ses amies est la belle et spirituelle madame Louise Colet.

De 1838 à 1853, Eugène Delacroix, porté aux nues par certains critiques[1], obstinément nié par d'autres[2], ayant, année commune, au Salon, dix toiles refusées pour une admise, continua cette vie de travail infatigable et de lutte intrépide à laquelle toute autre organisation que la sienne eût infailliblement succombé.

Sa petite fortune est la sauvegarde de son indépendance. Il l'emploie au service exclusif de sa noble passion pour l'art.

[1] Le républicain Thoré lui prodigua l'encens le plus pur. Tous les ans, au 1er janvier, M. Delacroix lui envoyait un tableau, pour reconnaître les bons offices de sa plume.

[2] Surtout par le terrible Delescluze, qui écrivait effrontément : « Ce gaillard-là peint si bien les animaux : pourquoi ne fait-il pas le même honneur à la figure humaine ? »

Au lieu de s'enrichir, il s'appauvrit chaque jour.

Un de ses confrères, qui ne le jalouse pas et qui lui rend justice, nous disait :

— Savez-vous pourquoi Delacroix tient si fort à faire partie de l'académie des Beaux-Arts? En voici la raison : ses yeux deviennent très-faibles; il redoute pour sa vieillesse le plus grand malheur qui puisse arriver à un peintre, la perte de la vue, et le traitement de quinze cents francs attaché au titre de membre de l'Institut le rassurerait sur l'avenir.

Outre les tableaux que nous avons cités, M. Delacroix exposa successivement à l'appréciation du public la *Médée furieuse*,

peinture violente et pleine de génie, — les *Convulsionnaires de Tanger*, qu'il faut voir à très-longue distance pour y démêler quelque chose, — *Hamlet et les fossoyeurs*, belle composition dont on peut critiquer la touche un peu lourde, — la *Justice de Trajan*, — la *Prise de Constantinople par les croisés*, — *Une Noce juive dans le Maroc*, — la *Magdeleine dans le désert*, — la *Sibylle*, — les *Adieux de Roméo et de Juliette*, — les *Dernières Paroles de Marc-Aurèle*, — le *Christ au tombeau*, — la *Mort de Valentin*, — le *Giaour*, etc.

Tous ces tableaux ont reparu à l'Exposition universelle.

Beaucoup d'autres peuvent être cités

dans l'œuvre immense du peintre. Mentionnons seulement le *Caïd marocain*,— la *Dernière Scène de Don Juan*,— *Cléopâtre*, — *Muiay Abd-er-Rhaman, entouré de sa garde*, — *Rebecca, enlevée par les ordres du templier Boisguilbert*, — *Marguerite à l'église*, —la *Descente de croix*, propriété de l'église Saint-Louis, au Marais, — le *Tasse en prison*, — l'*Éducation de la Vierge*, — le *Roi Jean à la bataille de Poitiers*, — les *Deux Foscari*, — la *Chasse aux Lions*, — *Boissy d'Anglas*, épisode effrayant de 93, rendu avec une sublime expression d'horreur, — *Lady Macbeth*, — le *Bon Samaritain*, — la *Résurrection de Lazare*,— *Othello et Desdemona*, — le *Martyre de saint Étienne*, — le *Lion dévorant une*

chèvre, — la *Famille arabe* et les *Pèlerins d'Emmaüs*[1].

Chargé de la décoration de la bibliothèque du Luxembourg, en 1845, et de celle de la bibliothèque des Députés, en 1847, Eugène Delacroix peignit au Louvre, deux ans plus tard, le plafond de la galerie d'Apollon, et enfin, en 1853, le salon de la Paix, à l'Hôtel de Ville.

Depuis lors, il exécute, à l'église Saint-Sulpice, les travaux de la Chapelle de la Vierge.

La commission municipale de Paris le compte au nombre de ses membres les

[1] Nous ne parlons pas d'une foule de portraits, dont les principaux sont ceux de MM. de Mornay et Démidoff.

plus dévoués et les plus actifs. Aussi le ciccrone qui montre aux étrangers le plafond du salon de la Paix ne manque pas d'ajouter, avec emphase, comme péroraison à son thème élogieux :

« — Ces peintures sont de M. Eugène Delacroix, membre de la commission municipale ! »

Au physique, l'illustre peintre est un homme de petite taille, robuste et plein de verdeur.

Malgré ses cinquante-huit ans, il n'a pas un cheveu gris.

Le développement du bas de son visage indique une grande audace, une inflexible ténacité. Son œil petit et clignotant lance de vifs éclairs ; on voit s'y

refléter l'esprit, l'intelligence, la finesse, la verve.

Tout, dans sa personne, dénote une hauteur dédaigneuse, à demi voilée par des manières parfaites et par une bien séance exquise.

Delacroix hante les sociétés d'élite.

Il ne se lie avec aucun de ses confrères, que, du reste, il dépasse de cent coudées par la profondeur de ses connaissances. On retrouve en lui la forte organisation du Poussin.

Jamais il n'a voulu s'engager dans les nœuds de l'hymen.

Rien n'égale son horreur pour le ménage et pour la turbulence des enfants.

Travailleur frénétique, il ferme sa porte à tout le monde. Il est aussi impossible de pénétrer dans son atelier que dans un cloître de Carmélites.

On ne lui connaît point d'élèves.

Sa gouvernante est obligée de l'arracher à ses pinceaux pour lui faire prendre, deux fois par jour, un peu de nourriture.

Esprit railleur, mordant, sans pitié pour les sots, il les déconcerte par son regard magnétique et les persifle avec un aplomb vainqueur, témoin ce financier d'Allemagne, en passage à Paris, et qui voulait avoir son portrait de la main du grand peintre.

— Combien me prendrez-vous? dit à Delacroix ce Turcaret d'outre-Rhin.

— Dix mille francs, répond l'artiste.

— Ah! *der Teufel*, quelle somme! J'en donne cinq mille, et c'est bien suffisant pour tirer mes traits.

— Y songez-vous? dit le peintre : j'aurais à peine de quoi vous tirer les oreilles!

FIN.

POST-SCRIPTUM

18 mai 1856.

Aujourd'hui même, dans le journal le *Siècle*, six mois après la publication de sa biographie, M. Alphonse Karr nous consacre deux colonnes, où il s'applique agréablement à nous tourner en ridicule. On sait que M. Karr est passé maître dans la moquerie et dans la charge. Nous lui ferons l'honneur d'une prochaine réponse.

Mon cher Muffet.

ne sont plus les mêmes
anglais à 0 w. — 10 à
mille amitiés bien sincères

Eug Delacroix

le 27.

PIERRE LEROUX

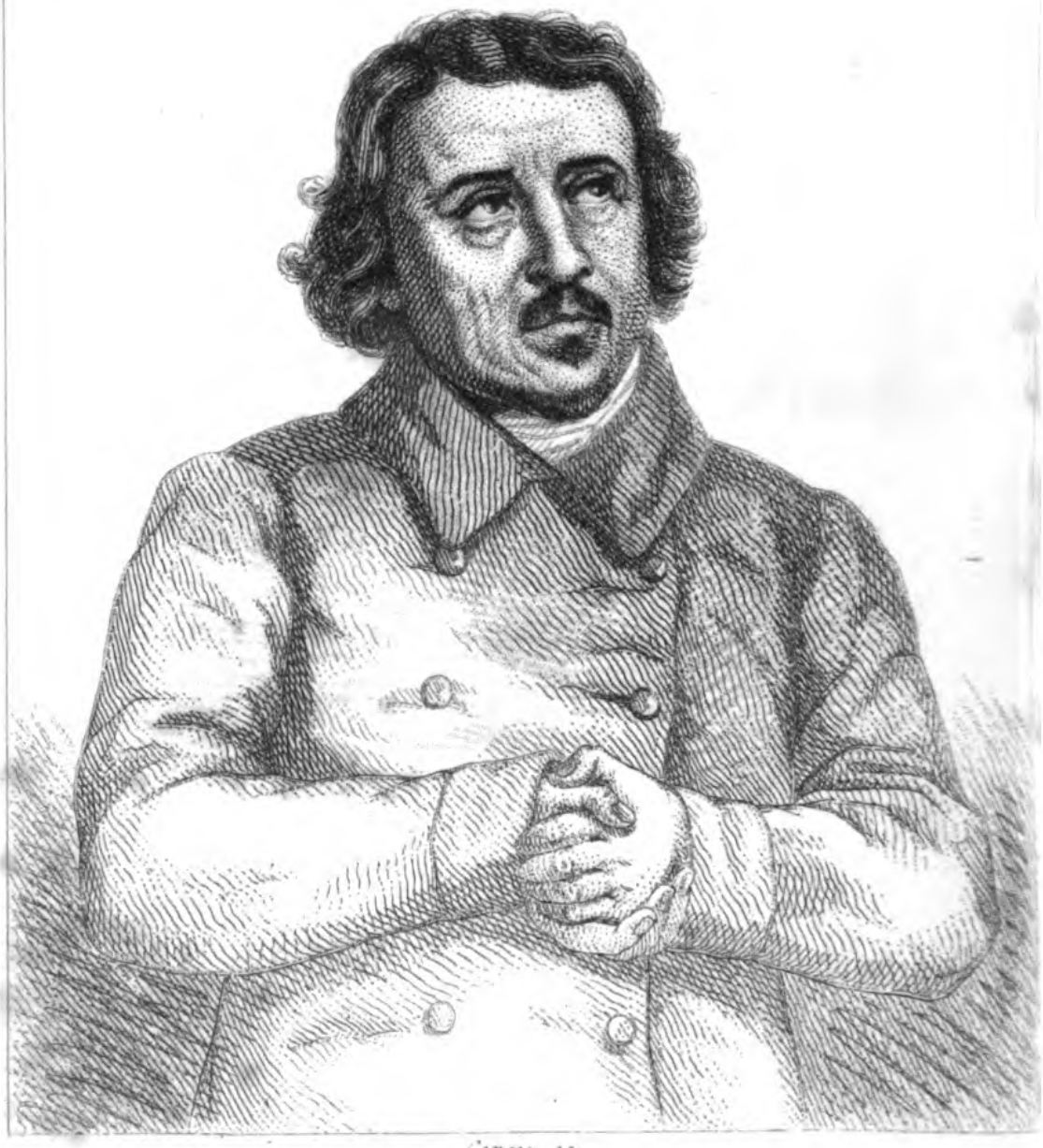
EN VENTE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

CONFESSIONS DE MARION DELORME

PAR EUGÈNE DE MIRECOURT

60 livraisons à 25 centimes, avec gravures.
18 fr. l'ouvrage complet par la poste.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Carey sc.

PIERRE LEROUX

G. HAVARD

Imp. de Mangeon 67 r. S.t Jacq.

LES CONTEMPORAINS

PIERRE LEROUX

PAR

EUGÈNE DE MIRECOURT

PARIS
GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR
15, RUE GUÉNÉGAUD, 15

1856

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger.

PIERRE LEROUX

En examinant le portrait du personnage que nous allons peindre, chers lecteurs, ne vous sentez-vous point émus ?

Quelle tête admirable de bonhomie ! quel regard plein de sérénité candide !

Le calendrier démocratique et social ne compte pas les saints en grand nombre.

Pierre Leroux est le seul peut-être qui soit véritablement digne de l'auréole.

O grand apôtre du socialisme, nous nous inclinons devant ta face honnête!

A coup sûr, tes doctrines sont absurdes ; mais ton âme est loyale, mais ton cœur est généreux et plein de sentiments tendres. Dans tes œuvres illogiques règne la bonne foi la plus entière.

« Solon, dis-tu, voulait que, lors des discordes civiles, chaque citoyen se prononçât ouvertement pour un parti. »

Et tu ajoutes :

« S'il faut suivre la loi de Solon dans la discorde actuelle du genre humain, j'écris pour les esclaves contre les maîtres, pour les faibles contre les forts, pour

les pauvres contre les riches, pour tout ce qui souffre sur la terre contre tout ce qui, profitant de l'inégalité présente, abuse des dons du Créateur[1]. »

Excellent homme! digne et compatissante nature!

L'essai d'application de tes doctrines a failli jeter la société dans un gouffre, et tu serais resté, les mains jointes, au bord de l'abîme, à déplorer tardivement ton erreur.

Depuis Solon, le Christ est venu, mon pauvre philosophe. Il faut tâcher quelquefois de s'en souvenir.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit vingt fois ailleurs.

[1] *De l'Égalité*, page 10 de la préface.

Ton histoire est une nouvelle preuve que les plus nobles intelligences s'égarent, dès qu'elles repoussent le flambeau céleste pour tourner exclusivement leurs yeux vers ce globe de boue, et y chercher le diamant introuvable qu'on appelle bonheur.

Le père de la *triade* est né à Paris, en 1797, sur le quai des Grands-Augustins, dans la maison actuellement occupée par le libraire Didier.

Ses parents, pauvres et laborieux villageois, originaires des environs de Paris, eurent trois autres enfants dont nous aurons à parler dans le cours de ce volume.

Renonçant, après la naissance de leur fils aîné, au séjour de la capitale, nous les voyons s'établir au village des Mureaux,

où ils possèdent une maisonnette et quelques arpents de sol cultivable.

Pierre, jusqu'à l'âge de huit ans, gambade sur la verte pelouse des prairies et à l'ombre des bois.

On ne songe même pas à lui apprendre ses lettres, quand un voisin de son père s'amuse à lui lire, un soir d'automne, au coin de l'âtre, les *Aventures des quatre fils Aymon*.

L'enfant, émerveillé de ce roman de chevalerie, en demande avec instance une seconde lecture.

— Apprends ta croix de par Dieu, mon petit homme, répond le voisin; quand tu sauras lire, je te prêterai le volume, et tu le recommenceras dix fois, si bon te semble.

Excité par cette agréable perspective, Pierre étudie l'alphabet, et lit couramment en moins de huit jours.

On crie au miracle.

Un ami de la maison, personnage fort instruit, se charge de diriger notre héros dans ses premières études. L'admirateur des quatre fils Aymon fait des progrès merveilleux.

Ses parents, décidés à tous les sacrifices pour achever son éducation, reviennent à Paris et l'envoient au collége Charlemagne.

A cette époque, les troubles révolutionnaires avaient éteint le principe religieux dans bien des cœurs. La famille du jeune élève n'était point chrétienne.

Pierre, à l'âge de douze ans, tranchait déjà de l'esprit fort et se permettait de condamner les points les plus sérieux du dogme évangélique.

On l'emmène un dimanche à l'église Saint-Louis, au Marais, où il entend un prédicateur parler de l'enfer.

La peinture des supplices éternels le révolte. Il se lève, tout courroucé, au milieu du sermon, et quitte le temple en criant :

— Ce n'est pas vrai ! non, ce n'est pas vrai !

Peu de jours après, il tombe malade. Dans son délire, il éclate en diatribes furibondes contre la damnation et contre ceux qui la prêchent.

Guéri d'une fièvre maligne, Pierre retourne à Charlemagne. Il obtient, au bout de l'année scolaire, un prix au grand concours.

Ses frères sont nés.

Les ressources de la maison s'épuisent; il n'y a plus possibilité de payer pension au collége : la ville de Paris accorde au jeune élève une bourse complète au lycée de Rennes. Pierre va terminer ses études dans la vieille capitale de l'Armorique.

Studieux et docile, notre héros gagne l'affection de ses maîtres.

En même temps ses condisciples l'idolâtrent pour sa bonté de caractère et son obligeance.

Doué d'une magnifique facilité de travail, il a toujours terminé ses devoirs bien avant les autres, et consacre le temps qui lui reste à venir en aide aux élèves paresseux ou faibles.

Pendant les récréations, on se groupe autour de lui pour entendre des résumés d'histoire ou de petits discours philosophiques, dans lesquels il donne déjà la preuve d'une originalité d'esprit fort suspecte de paradoxe.

On le considère comme l'oracle du lycée.

Quelques-uns des grands externes, ayant en leur possession les œuvres matérialistes du dix-huitième siècle, puisent dans cette lecture des principes odieux,

qu'ils ne se décident toutefois à professer ouvertement qu'après avoir consulté Pierre Leroux.

Celui-ci, lisant à son tour le *Système de la nature* et le *Bon Sens du curé Meslier*, se déclare pour la doctrine de l'athéisme et encourage ses camarades à la suivre.

Plus tard, il renia ce système désespérant.

Il daigna, comme M. de Robespierre, proclamer l'existence de l'Être suprême dans un livre qui a pour titre : *De Dieu, ou de la Vie universelle.*

Véritablement, c'est une concession dont la Divinité doit être fort reconnaissante à ces messieurs.

Le professeur de logique de Pierre Leroux agitant, par intervalles, certaines questions philosophico-religieuses, notre héros l'embarrassait par des objections aussi étranges qu'inattendues.

— Certes, dit un jour le maître à l'élève, le christianisme aura maille à partir avec vous, jeune homme. Vous lui ferez beaucoup de bien ou beaucoup de mal.

Après s'être destiné quelque temps à la carrière de l'instruction, Pierre Leroux y renonça et concourut pour entrer à l'école Polytechnique.

Ses examens furent heureux. On le reçut un des premiers.

Mais, son père étant mort, sur les entrefaites, et sa mère restant veuve avec

quatre enfants, il ne put songer à profiter de son admission [1]. Chef de la famille et comprenant ses devoirs, il s'empressa de chercher une place qui pût l'aider à nourrir les siens.

Or une place est difficile à trouver, surtout quand on la cherche.

La pauvreté de sa mère devenait extrême, et ses frères étaient beaucoup trop jeunes encore pour gagner leur vie par le travail.

Enfin notre héros obtient un emploi de commis chez un agent de change. Il tou-

[1] Pourtant il n'abandonna pas tout à fait ses études. Il cultiva les sciences philosophiques, lut les écrits des stoïciens et se lia d'amitié avec Geoffroy Saint-Hilaire, dont il suivait les cours au Jardin des Plantes.

che dix-huit cents francs d'honoraires. On fait l'éloge de son aptitude ; mais le spectacle de l'agio lui soulève le cœur.

Son patron le voit partir.

De tous côtés on lui offre des places analogues à celle qu'il abandonne, et avec plus d'avantages comme finances ; il les repousse, déclarant qu'il veut être ouvrier, puisqu'il ne trouve à exercer aucune carrière à la fois libérale et honnête.

Ceci nous semble une assez curieuse assertion.

Bien évidemment notre héros tenait à mettre, dès cette époque, la société dans ses torts.

Prenez-les tous l'un après l'autre ; étu-

diez leurs débuts; sondez le caractère des personnages les plus honorables de la bande, le caractère de Proudhon, de Raspail et celui de l'homme auquel nous consacrons ce volume : ils tournent contre la société les armes qu'ils en ont reçues, et la rendent responsable de ses bienfaits.

Il est certain qu'avant la Révolution de 93 et l'émancipation des classes inférieures Proudhon serait resté tonnelier, Raspail aubergiste, et Pierre Leroux cultivateur.

Pour eux, les portes de l'intelligence se sont ouvertes. L'éducation leur a tendu sa mamelle féconde.

Que demandaient-ils de plus?

Une fortune acquise à l'instant même, sans travail et sans effort.

Oh! ne le niez point: tout le secret de votre conduite est là. Vous sentant des ailes, vous avez voulu gagner au plus vite les hautes régions.

Les obstacles vous ont irrités.

Trop nobles de cœur et trop probes pour demander le succès au vice et à l'intrigue, vous n'avez pas eu le bon esprit de le demander à la patience et au courage. Vous avez répudié le christianisme et ses maximes pour accepter un autre évangile, indigne de vous, celui qui prêche exclusivement les jouissances matérielles, et qui donne carrière aux instincts du ventre.

Il y a des riches et des pauvres... Voyez l'infamie! En avant le socialisme! aux armes!

Et voilà l'énigme expliquée.

La France s'est vue à deux doigts de sa perte, parce que MM. Leroux, Proudhon, Raspail et consorts, émancipés par nos institutions libres, et n'ayant pas la foi religieuse, unique sauvegarde des réformes et du progrès, ont donné pour base à leur apostolat de mensonge l'aigreur et les passions avides.

Ainsi notre héros, comme nous le disions tout à l'heure, tenait à mettre la société dans ses torts.

Nous le voyons entrer chez un entrepreneur en bâtiments, où il s'engage pour servir les maçons, jouant un rôle à peu

près analogue à celui que joua plus tard ce professeur de l'Université qui se prit à décrotter des bottes sur le pont Neuf, à la plus grande humiliation du ministre Guizot.

Un maître imprimeur, cousin de Pierre Leroux, M. Erhan, lui fait abandonner la maçonnerie et lui donne un emploi dans ses ateliers.

Il gagne alors de quoi soutenir honorablement sa famille.

Ses jeunes frères, Achille, Jules et Charles Leroux, dirigés par lui, deviennent typographes.

Achille, cinq ans après, abandonna l'imprimerie pour se livrer à l'agriculture. Longtemps il s'occupa de culti-

ver des champignons dans les carrières voisines de Paris. Tous les matins, il venait vendre lui-même ses produits à la Halle. Sur la fin du règne de Louis-Philippe, il obtint des concessions de terrain en Algérie. Probablement il y prêcha trop haut les doctrines socialistes, car, après décembre, il fut enlevé par l'autorité militaire et transporté six mois à Lambessa.

Jules, compositeur comme son frère aîné, s'occupa beaucoup de politique et un peu de littérature. On a de lui quelques opuscules, dont voici les titres : — *De la nécessité de fonder une association pour rendre les ouvriers propriétaires de leurs instruments de travail* (1833); — le *Prolétaire et le Bourgeois* (1840); — *Thomas le Rageur*, comédie-vaude-

ville (1842); — *Qu'est-ce que la République?* (1848). Il a écrit, en outre, beaucoup d'articles dans le *Globe* et dans l'*Encyclopédie nouvelle*. Une brochure révolutionnaire, adressée aux électeurs de la Creuse, est cause de son exil.

Charles se fit imprimeur, c'est-à-dire ouvrier pressier. Il est aujourd'hui à Jersey avec Pierre et Jules.

Nous revenons au héros de cette histoire.

En 1816, Pierre Leroux entre à l'imprimerie Panckoucke en qualité de prote. On le charge exclusivement de la correction des ouvrages classiques.

L'année suivante, il perd sa mère.

Ses idées philosophiques prenaient déjà depuis longtemps l'extension d'un sys-

tème. Il faisait partout de la propagande, à l'atelier, aux champs, à la ville. L'œuf du socialisme était pondu par notre homme; il ne s'agissait que de le couver et de le faire éclore.

Comme la plupart des libéraux sous la Restauration, Pierre Leroux était nuancé de bonapartisme.

Il épousa, vers 1821, une simple ouvrière qui lui donna cinq enfants. Cette première femme est morte, et l'apôtre a convolé, depuis, à un second mariage.

Le besoin de philosopher n'est pas la passion exclusive de Pierre Leroux. Il a dans sa nature le génie des combinaisons mécaniques et celui des entreprises industrielles.

Voulant simplifier le travail des compositeurs d'imprimerie, il inventa pour eux le pianotype, machine ainsi appelée parce qu'elle possède comme le piano un clavier, sur lequel il suffit de poser le doigt pour faire arriver tour à tour chaque lettre à sa place dans un instrument où elles s'alignent.

Très-habile à façonner le bois et les métaux, notre philosophe commence, avec l'aide de ses frères, la construction de cette machine.

Mais il est obligé de renoncer à son projet, faute d'argent [1].

[1] Vingt ans plus tard, des capitalistes lui vinrent en aide, et le pianotype fonctionna, mais sans donner de résultats satisfaisants. D'autres, après Pierre Leroux,

Alors il s'ingénie à trouver pour la fonte des caractères un procédé aussi expéditif que celui dont il vient de faire la découverte pour accélérer le travail de la composition.

Jusque-là, on n'avait obtenu que cent cinquante lettres au moyen du procédé polyamatype. Grâce à une combinaison nouvelle, Pierre Leroux arrrive à un chiffre quatre fois plus considérable.

Il intéresse à son invention le duc de Luynes, le seul homme du siècle qui sache encore agir en grand seigneur.

Le duc lui donne quarante mille francs

ne furent pas plus heureux. L'imprimerie de Paul Dupont fit l'essai d'une de ces machines, et dut renoncer à s'en servir.

pour procéder à des expériences décisives. Mais, soit que la somme ne fût pas suffisante, soit que l'inventeur eût mal jeté ses plans, la fonte de caractères ne réussit pas, et tout fut perdu.

Même dans ses projets les mieux combinés, Pierre Leroux a été constamment malheureux.

Cette chance funeste l'a suivi partout.

Ses tentatives comme écrivain n'ont pas été plus fécondes que ses tentatives industrielles.

Admirés de quelques lecteurs d'élite, ses livres ne sont jamais devenus populaires. Il est resté pauvre après comme avant leur publication.

Dégoûté de l'industrialisme, il songe à créer un journal.

Sachant que l'imprimerie Cellot, dans laquelle il exerce les fonctions de prote, est à vendre, il la fait acheter par un de ses anciens camarades de collége, M. de Lachevardière.

Tous les deux s'adjoignent un troisième condisciple de Charlemagne, M. Dubois (de la Loire-Inférieure). Lachevardière avance des fonds, et le premier numéro du *Globe* s'imprime.

Arrivent aussitôt, comme rédacteurs, Guizot, Villemain, Rémusat et Cousin.

Cette phalange doctrinaire se grossit de Léon de Malleville, de Duvergier de Hauranne et de Duchâtel.

Notre héros, qui avait l'intention de donner au *Globe* une tendance républicaine, est débordé de prime abord. En vain il glisse çà et là des articles sur la liberté d'association, sur la philosophie du droit, sur l'état de l'industrie et sur les systèmes financiers, la nuance doctrinaire triomphe et le socialisme est battu.

« Pierre Leroux, a dit quelque part M. de Rémusat, peut traiter, comme Leibnitz, toutes sortes de sujets. »

Voilà, certes, un bel éloge, et qui rappelle agréablement le *De omni re scibili et de quibusdam aliis*. Mais le tort de Pierre Leroux a été peut-être d'embrasser trop de matières et d'entamer trop de discussions sans jamais conclure. Il donne

ainsi une marge énorme aux fauteurs de trouble, qui le tiennent en laisse avec ses doctrines indécises, et parviennent à le conduire où il n'aurait jamais été de lui-même.

Quelques articles fort remarquables sur Napoléon, publiés dans le *Globe*, excitèrent la curiosité du prince de Talleyrand.

— Quel est l'auteur de ces articles? demanda le vieux diplomate.

On lui cita Pierre Leroux.

— Allez prier cet écrivain de passer à mon hôtel, dit le prince. Je désire le voir et le connaître.

Mais le rigide philosophe s'imagina qu'on voulait le corrompre, ce qui, du reste, n'était pas impossible. Il refusa de

se présenter chez l'ancien ministre, et témoigna hautement son aversion pour celui qu'il appelait le fourbe par excellence et le traître à toutes les causes.

Talleyrand ne se découragea point; il vint lui même rendre visite à l'auteur des articles.

Celui-ci fut inflexible et ferma sa porte.

Il est certain qu'un homme agissant de cette manière est un honnête homme, quels que soient, d'ailleurs, ses torts en logique.

Lors de la création du *Globe*, il ne s'était attribué, comme prote, que de modestes appointements, et le succès du journal fut loin de l'enrichir. Son but, avant de s'occuper de sa fortune, était de livrer bataille aux hommes de la doc-

trine et de semer des entraves sur le chemin de leur ambition.

— Quand viendra notre ministère, monsieur Leroux? dit un soir Guizot, lui frappant amicalement sur l'épaule.

— Dites votre ministère, répondit le prote. Je ne serai jamais ministre; mais les personnages de votre trempe, monsieur, le deviennent toujours.

Guizot reçut le coup de boutoir et ne trouva rien à riposter.

Le 25 juillet 1830 arrive.

C'était le jour de la publication des ordonnances.

Pierre Leroux résiste aux conseils de l'homme de Gand, de Cousin, de Villemain et de toute la phalange doctrinaire.

Il brave les menaces ministérielles, fait paraître le *Globe*, et se rend, le 26, avec la députation de la presse, chez le grand patriote Dupin.

Fort mécontent du peuple et des journaux, ce dernier déclare qu'on ne doit point espérer son concours.

— Messieurs, dit-il, les ordonnances sont parfaitement valides... J'ai bien l'honneur de vous saluer!

Pierre Leroux signe, le 27, la protestation forgée dans les bureaux du *National*. Il l'imprime à la première colonne du *Globe*, et, le 28, un mandat d'arrêt est lancé contre lui.

Regardant comme une lâche action de

se cacher ou de fuir, il arrive comme d'habitude à l'imprimerie du journal.

Tout à coup des agents s'y précipitent.

On veut s'emparer de sa personne ; mais les compositeurs rossent la police, la jettent dans la rue, prennent ensuite les armes et vont faire le coup de feu.

Leroux est à leur tête.

Après la victoire, il se rend à l'Hôtel de Ville en toute hâte, afin d'obtenir de la Fayette qu'il proclame la République. Le vieux général hésite, ou plutôt semble hésiter, car l'escamotage au profit de l'orléanisme était déjà convenu.

Messire Odilon Barrot survient.

La Fayette cause avec lui; sort au bout

de quelques minutes, comme pour le reconduire, et notre héros attend vainement trois grandes heures le retour de ses espérances républicaines.

Elles étaient au Palais-Royal, en train de se marier à Louis-Philippe, avec lequel les malheureuses devaient faire si triste ménage.

Le lendemain, M. de Rémusat dit à Pierre Leroux :

— Vous avez été parfaitement joué, mon cher. Ceci se tramait de longue date. Et puis, entre nous, votre République est une franche utopie!

Tous les rédacteurs du *Globe* devinrent ministres, députés, ambassadeurs, préfets ou conseillers d'État.

Pierre Leroux adressa des félicitations ironiques à cette nichée de fonctionnaires, et conclut alliance avec les saint-simoniens, dont la religion bizarre lui semblait sympathique aux intérêts de l'humanité souffrante.

Saint-Simon, jadis, lui avait expliqué sa doctrine.

Il s'arrangea pour que le *Globe* fût vendu aux disciples de ce grand réformateur, et le voilà bel et bien affilié à la secte.

On l'envoie en Belgique avec trois ou quatre membres de la nouvelle Église, afin d'y exercer la prédication. Chemin faisant, un des apôtres révèle à notre candide

humanitaire quelques points secrets du dogme.

Pierre Leroux, indigné, quitte la bande, regagne Paris, et somme Bazard et Enfantin de lui donner des explications.

Ces messieurs désavouent les propos du frère indiscret.

Notre apôtre se rassure. Il s'abandonne pleinement à la fièvre de la propagande, prêche matin et soir, nuit et jour, le long des rues, au milieu des promenades, dans les cafés, dans les salons, dans les mansardes, partout.

Deux fois la semaine, assisté de son frère Jules, il appelle le public à de solennelles conférences, ouvertes place Sorbonne.

Bref, il part, en compagnie de Jean Reynaud, pour catéchiser les régions méridionales.

Tour à tour Lyon et Grenoble reçoivent le pain de la doctrine. Mais, sur les entrefaites, on apprend que les turpitudes et les abominations, niées d'abord par les apôtres en chef, viennent d'obtenir une sanction formelle et se prêchent ouvertement à Paris.

Leroux et Jean Reynaud se décident à une rupture éclatante.

« Vous êtes encore trop imbus des préjugés du christianisme, leur écrit le père Enfantin, pour comprendre le saint-simonisme et pour vivre dans sa communion. »

Ces paroles sententieuses du grand prêtre de la doctrine furent impuissantes sur l'esprit chaste de notre héros.

Dans presque tous ses ouvrages, il s'est élevé, depuis, fort énergiquement contre les impuretés saint-simoniennes et fouriéristes.

On l'a vu se constituer l'inexorable adversaire du monstrueux système de promiscuité féminine adopté par ces deux sectes. Comme Proudhon, jamais il n'a compromis les bonnes mœurs dans le naufrage de sa logique.

Après sa rupture avec Enfantin, nous le voyons reprendre la plume.

Il travaille à la *Revue des Deux Mondes*, qui s'était faite, en 1830, sinon démocra-

tique, du moins excessivement libérale.

Un jour il apporte à Buloz un article sur Dieu.

— Eh! miséricorde! qu', voulez-vous que j'en fasse? dit l'entrepreneur littéraire. Dieu! ça n'a point d'actualité, mon cher monsieur Leroux. Trouvez autre chose.

La *Revue des Deux Mondes* cesse tout à coup d'être libérale. Elle se déclare la très-humble servante de la monarchie de Juillet.

Pierre Leroux, au premier signe de revirement, retire ses articles des mains de Buloz, les offre à M. Carnot [1], acquéreur

[1] Le même qui, nommé ministre sous la République, se vit si complétement écrasé par le souvenir de son père.

de la *Revue encyclopédique*, et collabore très-activement à cette publication.

Il y amène, comme rédacteur, son ami Jean Reynaud.

Tous les deux sont si pauvres, que, le jour où ils commencent leur premier article, il ne possèdent pas quinze sous pour leur déjeuner commun.

Notre philosophe, dans le journal de M. Carnot, jette la base de sa doctrine de l'*Humanité*. Plus tard, en 1833, il continue son exposé de principes dans l'*Encyclopédie nouvelle*, éditée par le libraire Gosselin.

Cette œuvre n'eut qu'un succès d'estime.

Fort bien accueillie des gens de lettres et des savants, elle trouva le public froid, et cessa de vivre, faute de souscripteurs. Pour vendre le tirage, on fit un raccord entre les quatre premières lettres de l'alphabet et le Z, en consacrant un ou deux articles à chacune des lettres qui n'avaient point été traitées. Les principaux mots développés par Pierre Leroux sont : *Calvin*, — *Égalité*, — *Abstraction*, — *Bayle*, — *Bentham*, — *Bonheur*, — *Saint Bonaventure*, — *Confession*, — *Confirmation*, — *Canonisation*, — *Catéchisme*, — *Cartes*, — *Voltaire*, — *Dieu*, — *Culte*, — *Concile*, etc.

Une dissidence relative à divers points de philosophie, notamment à la question de la vie future, s'étant enlevée entre lui

et Jean Reynaud, il se retira pour ne point rompre l'unité de doctrine.

Son départ ne fut pas étranger à la non-réussite de l'œuvre.

Pierre Leroux prenait un rang glorieux parmi les philosophes; mais sa bourse n'en était pas plus ronde, et maintes fois ses disciples furent obligés de lui prêter cinquante centimes pour acheter du tabac.

La misère fut le partage de toute son existence.

Un soldat ventru du *bataillon sacré* de Victor Cousin, ne pouvant pardonner à Leroux sa force de stoïcisme, écrivit, en guise de réfutation, « que le creux de ses théories était adéquat au creux de son gousset. »

Cette plaisanterie charmante fut lancée à propos du livre qui a pour titre *Réfutation de l'éclectisme*, où Pierre Leroux attaque avec énergie son ancien collaborateur du *Globe* et ses adhérents.

Quelques années plus tard, il remit Cousin sur la sellette, à propos de la mutilation d'un ouvrage posthume de Théodore Jouffroy.

Nous donnerons là-dessus quelques détails dans la notice que nous réservons au père de la philosophie éclectique, système commode qui permit à son auteur de devenir ministre de Louis-Philippe, après avoir fait l'éloge de Marat.

O comédiens! nous vous démasquerons tous.

George Sand et Louis Viardot proposèrent à notre héros, en 1841, de fonder avec leur concours la *Revue indépendante*, publication pour laquelle le docteur Ferdinand François, riche ami du socialisme, dépensa soixante mille francs, sans avoir la joie de conquérir des prosélytes au système.

La *Revue indépendante* mourut de consomption.

Pierre Leroux, en mémoire de la défunte, publia sa brochure intitulée *De la Ploutocratie*, où il démontre que la fortune de la France, pays de trente-six millions d'âmes, se trouve entre les mains d'un million d'individus.

Il ne conseille pas aux trente-cinq mil-

Les doctrines humanitaires, habillées de jolies phrases et présentées au public par l'auteur d'*Indiana*, reçurent bon accueil.

Notre philosophe, encouragé, dicta de nouveaux plans à l'illustre bas bleu.

Spiridion, — le *Péché de M. Antoine*, — le *Compagnon du tour de France* et bien d'autres œufs littéraires ont été fécondés par ce coq socialiste.

— Il faut pourtant apprendre à écrire d'une manière intelligible, lui dit un jour la mère de *Lélia*. Exercez-vous à vaincre les difficultés de la langue, en traduisant quelque œuvre remarquable, le *Werther* de Gœthe, par exemple.

Pierre Leroux suivit ce conseil.

On affirme, ce qui est inadmissible, qu'il traduisit *Werther* sans connaître un mot d'allemand. Nous croyons plutôt qu'il se fit préparer le mot à mot de Gœthe, et qu'à l'aide de son illustre amie il changea ce mot à mot en beau style, car la traduction a réellement du mérite.

Outre madame Sand, Pierre Leroux avait bon nombre de disciples enthousiastes qui se chargeaient d'expliquer ses théories.

De 1842 à 1846, il y eut de chaudes conférences dans les mansardes parisiennes, et l'on essaya bientôt une première application du système humanitaire.

La petite ville de Boussac, dans la Creuse, fut choisie pour cette expérience.

M. Duchâtel, alors ministre, accorde à Pierre Leroux, son ex-collègue au *Globe*, un brevet d'imprimeur. Deux journaux, l'*Éclaireur* et la *Revue sociale*, destinés à répandre le bulletin de la doctrine qu'on expérimente, sont rédigés à Boussac même par Pierre et Jules Leroux, madame Pauline Rolland, Grégoire Champleix et Luc Desages.

Outre ces journaux, on imprime une foule de brochures socialistes.

Tout le département de la Creuse en est inondé.

Ceux des membres de l'association que ne réclame pas le service de l'imprimerie s'occupent aux travaux de la campagne, et cherchent à faire produire au sol une

plus grande quantité de céréales que celle obtenue jusque-là par la culture ordinaire.

Si le socialisme n'eût pas fait d'autres tentatives, chacun aurait battu des mains, et la couronne civique serait aujourd'hui sur le front de Pierre Leroux.

Mais la propagande agitait des questions plus graves que la question des céréales.

On arborait de menaçants étendards. La guerre du pauvre contre le riche était prêchée sur tous les tons et dans toutes les formes, mais principalement dans la forme anticatholique.

Voici les titres des principaux ouvrages de Pierre Leroux, sortis des presses de Boussac : *D'une Religion nationale, ou du Culte ; — De l'Égalité ; —*

le *Carrosse de M. Aguado, ou si ce sont les riches qui payent les pauvres ; — De Dieu, ou de la Vie considérée dans les êtres particuliers et dans l'Être universel* (nous avons déjà précédemment cité cet ouvrage); *De la Doctrine de la perfectibilité et du progrès continu ; — Trilogie sur l'institution du dimanche*, etc.

Limoges fut témoin d'une grande manifestation humanitaire et d'un banquet monstre qui fit répéter ses toasts aux échos de la France. On citait la communauté de Boussac comme donnant le plus bel exemple de concorde, de fraternité, de mœurs pures.

Pierre Leroux avait changé, disait-on, tous ses typographes en petits saints.

Il ne s'agissait plus que de les revêtir, ainsi que les anciens néophytes, d'une robe blanche, symbole de la candeur, et d'employer leur zèle à une autre rénovation du monde.

Sur les entrefaites commencent les grandes manœuvres dirigées par Odilon Barrot en faveur de la réforme électorale.

Pierre Leroux croit son règne arrivé. Le moment lui semble propice pour lancer à Paris tous les limiers de sa propagande.

Bientôt il arrive à leur tête, sous le costume pittoresque des paysans de la Creuse.

L'éditeur Furne et l'ami Jean Reynaud lui reprochent d'ameuter les passants, avec son feutre à bords immenses et ses

longs cheveux bouclés. Ils le décident, non sans peine, à prendre le chapeau bourgeois et à rogner sa chevelure.

Cela fait, notre Christ tondu sème le socialisme en pleine capitale, et se dispose à exploiter la révolution prochaine au profit de sa doctrine.

On lui laisse toute sa liberté d'action.

Le gouvernement ne paraît concevoir aucune inquiétude, et, chose étrange, les hommes du *National* seuls jettent le lacet dans ses jambes d'apôtre. Ils ne lui cachent pas que ses principes leur semblent séditieux, et que, le cas échéant, ils se montreront moins débonnaires que Louis-Philippe.

Pierre Leroux s'épouvante.

Il désire de toute son âme que le roi citoyen reste sur le trône, persuadé que les libéraux du *National*, dans leur triomphe, l'enverront à la guillotine sans le moindre scrupule.

Entendant, le soir du 22 février, les premières clameurs de l'émeute, il quitte Paris avec précipitation pour retourner dans la Creuse, décidé à y mourir, si M. Marrast le juge convenable.

La troupe fidèle de ses disciples le rassure.

Quand le télégraphe apporte les nouvelles du 24, notre philosophe a repris assez de courage pour saisir au fond de sa province les rênes du mouvement et faire proclamer la République à Boussac.

On le nomme d'emblée maire de la ville.

Ceci devenait tout à la fois glorieux et rassurant. M. Marrast y mettra sans doute quelque mesure : le moyen de guillotiner le premier magistrat d'un chef-lieu d'arrondissement, sans exciter ni réclamations ni scandale !

Pierre Leroux quitte ses administrés et rentre à Paris avec confiance. Il est accueilli à merveille par les ultra républicains.

Barbès, le grand Barbès, président du club de la Révolution, lui donne publiquement l'accolade.

Les hommes du *National* n'osent pas envoyer notre philosophe à la guillo-

tine ; mais ils profitent du 15 mai pour l'envoyer sous les verrous. Par malheur il est impossible de produire la moindre charge contre lui.

Caussidière, préfet de police, le fait rendre à la liberté.

Presque aussitôt sa candidature est mise en avant dans le Midi.

Messieurs du *National* dépêchent au plus vite le citoyen Trélat pour remuer Limoges et y combattre les prétentions du socialisme.

Quelques milliers de voix sont enlevés à Pierre Leroux.

Il n'a pas l'honneur d'être nommé représentant limousin ; mais l'élection de Paris le dédommage, et il arrive à la

Chambre avec cent dix mille votes, en même temps que Louis Bonaparte et Proudhon.

Son premier discours, veuf de toute profession de foi humanitaire, invite le pouvoir à coloniser l'Algérie.

On l'écoute religieusement.

Chacun s'étonne de trouver à l'un des ogres du socialisme un cachet de bonhomie si précieux, et de l'entendre proposer des choses si douces, si convenables, si dégagées de perturbation.

Ses collègues se disent à l'oreille :

— Mais il est fort bien, ce garçon-là ! D'honneur, il ne paraît pas méchant du tout.

Le 15 juin, autre discours.

Cette fois, la Chambre aperçoit un bout de l'oreille socialiste, et l'orateur est interrompu par d'assez violents murmures. Ses disciples, le lendemain, lui font frapper une médaille, sur la face de laquelle on lit :

République démocratique et sociale.

PIERRE LEROUX.

Et, sur le revers :

ASSEMBLÉE NATIONALE.

Séance du 15 juin.

« *Depuis trois mois qu'avez-vous fait? Rien. Comme Malthus, vous aussi, vous semblez admettre que, si un pauvre naît*

là où un riche n'a pas besoin de ses services, ce pauvre doit se retirer du banquet de la vie. »

La Chambre pouvait répondre, à l'aide du bon sens naturel et des notions religieuses, infiniment plus respectables que la doctrine sociale :

Non, messieurs, non ! Toutes les carrières sont ouvertes pour le pauvre, s'il possède, avec l'intelligence, l'esprit de conduite et l'esprit de labeur. Nous vous défendons de citer un homme véritablement malheureux, sans qu'il le soit devenu par sa faute, après avoir obéi aux passions mauvaises, ou cédé aux instincts vicieux.

Ceci est une règle absolue.

Vous n'y trouverez, messieurs, d'autres exceptions que vous-mêmes, et, à côté de vous, quelques individus déclassés, qu'une ambition sans excuse jette forcément dans la misère.

Toutes les autres souffrances d'ici-bas ont leur remède dans la résignation, qui les préserve de l'aigreur, et dans la charité chrétienne, qui leur tend la main.

Foin de votre socialisme, quand nous avons l'Évangile !

M. Pierre Leroux publia, vers cette époque, son fameux livre de l'*Humanité*, qu'il espérait bien, définitivement et sans retour, mettre à la place de l'œuvre du Christ.

Or cette espérance échoua.

solidaires, mais pourtant distincts, et qu'elle s'exerce par trois hommes.

« Dans l'imprimerie, par exemple, il y a le compositeur, le correcteur, le pressier, qui contribuent indivisément au même résultat.

« Dans l'art, il y a l'architecte, le peintre, le sculpteur.

« Cette loi lui semble générale, et il en a fait l'expérience dans tous les arts et dans tous les métiers.

« Il faut donc trois hommes pour exercer une même fonction, et qui apportent dans le travail commun trois aptitudes principales, diverses, mais concordantes. Chaque homme assurément est à la fois

industriel, savant, artiste, mais il s'applique plus particulièrement à un certain ordre de fonctions.

« Or, par une merveilleuse précaution de la nature, il est remarquable aussi que les amitiés, les compagnonnages, s'établissent ordinairement entre trois hommes. Deux amis n'ont pas la chance de vivre longtemps en harmonie. Il leur faut réciproquement un lien, comme il faut un enfant au père et à la mère, » etc., etc...

Quelle triomphante et magnifique théorie!

Nous pourrions objecter à M. Thoré le démocrate, comme aussi à notre cher philosophe, que certaines fonctions, celle de

déraisonner, par exemple, peuvent être exercées à merveille par un seul et même individu.

Mais nous sommes trop poli pour insister sur un point semblable.

Toutes ces niaiseries, comme on le devine, se débitaient pour favoriser l'avénement du fameux système d'association, que les sectes socialistes voulaient imposer alors, non comme *utilité*, ce que le bon sens ne condamne point, mais comme *nécessité*.

La sagesse conseillait à Pierre Leroux d'appliquer d'abord la *triade* à ses livres.

Deux cerveaux bien choisis, fraternisant avec le sien, l'auraient soutenu dans

son argumentation. Ses écarts de logique n'eussent point été si burlesques.

Voyant tout par les yeux de son principe et l'appliquant au premier objet venu, il demande que le drapeau national soit *blanc*, *or*, *azur* et *pourpre*.

Mais voilà quatre couleurs ! direz-vous.

Sans doute. Permettez-lui de s'expliquer.

« Le rayon de lumière est un et triple à la fois, comme la société, comme l'État. L'unité du rayon est le blanc ; sa triplicité produit les trois couleurs or, azur et pourpre. Toute la symbolique prouve que l'homme, par un sentiment instinctif, a

reporté constamment les trois couleurs primitives aux trois facultés indivises qui constituent sa nature, de cette façon : la couleur d'or à la connaissance, l'azur au sentiment, le pourpre à l'activité. »

O sublime raisonneur !

Si les femmes savantes de Molière avaient connu ce joli passage !

Il était impossible que l'Assemblée écoutât bénévolement les sornettes philosophiques de M. Pierre Leroux. Celui-ci, tout à fait dépourvu de science oratoire, se perdait dans son discours comme dans un labyrinthe, ne retrouvait plus le fil conducteur et pataugeait au milieu des ornières de la digression.

— Concluez ! lui criait-on de droite et de gauche.

Or Pierre Leroux, nous l'avons dit, ne concluait jamais. Il s'emberlucoquait de ses phrases obscures et marchait dans ses ténèbres avec un aplomb vainqueur, appuyant chaque période de cette invariable locution :

« — C'est évident ! »

La Chambre prit le parti de se moquer de l'apôtre en tout et partout.

Un soir, elle s'amusa comme une bienheureuse de la parade grotesque d'un député d'Elbeuf, qui s'était mis à contrefaire le chef socialiste, à reproduire ses gestes, son intonation, sa pose, et à scan-

Il porte à l'ancienne Montagne des toasts solennels.

Nous avons vu, de nos propres yeux vu, le saint apôtre présider, dans la plaine de Montrouge, le banquet des bergers.

O la noble fête républicaine!

Agapes des premiers jours du christianisme, où êtes-vous? Il est difficile de bien vous juger, à la distance où nous vous apercevons dans les siècles; mais, à coup sûr, vous n'avez jamais eu le cachet pittoresque et canaille des festins socialistes.

Ivres de vin bleu, gorgés de veau froid, les hôtes de Montrouge couvrirent d'applaudissements frénétiques un long discours que prononça l'apôtre.

Jamais il ne se montra plus tendre dans ses divagations : il parlait à des cœurs simples.

Pour lui ce fut un beau triomphe et un beau jour. Le banquet avait lieu dans une immense étable, autour de laquelle circulait une foule curieuse.

Tous les convives étaient des bergers ou des vachères.

Une de ces dames, électrisée par l'éloquence de Pierre Leroux, s'élança vers lui en criant :

— Il faut que je vous embrasse !

L'exemple fut contagieux. Un autre convive féminin demanda l'accolade à son

A propos de son système d'émancipation du beau sexe, notre homme fut tancé vertement par ce bourru de Proudhon, qui ne balança point à le qualifier d'*insigne charlatan*.

Le doux philosophe prit la plume et répondit :

« Mon cher Proudhon, vous êtes l'enfant terrible du socialisme. »

Du reste, malgré sa boutade, l'auteur de *La propriété, c'est le vol*, conserve pour Pierre Leroux beaucoup d'estime. Quelques injures de plus ou de moins chez Proudhon ne tirent pas à conséquence.

L'année dernière, il dit à un ami du philosophe, qui revenait de Jersey :

— Je voudrais serrer la main à Leroux comme je vous la serre. Pourquoi ne consent-il point à revenir parmi nous, puisque l'Empereur l'y a fait inviter? Véritablement il nous manque. Ma personne, à moi, n'inspire aucune sympathie, tandis que Leroux est aimé de tout le monde.

Effectivement il est impossible de ne pas éprouver une sorte d'indulgence affectueuse pour cette bonne et franche nature, tombée dans le traquenard du paradoxe par la faute des circonstances et de son éducation.

L'attachement des adeptes de Pierre Leroux va jusqu'à l'idolâtrie. Jamais ils ne l'appellent autrement que *notre père Pierre.*

Et voilà, sans contredit, le plus grand malheur de la situation.

Car les masses inintelligentes et démoralisées par notre sotte bourgeoisie voltairienne, les ouvriers qui joignent à la sincérité du cœur l'ignorance de l'esprit, tous ceux enfin que l'exemple qui part d'en haut vient corrompre, et que vous apprenez à rire des croyances de nos pères, cherchent naturellement une religion pour remplacer celle qu'ils ont perdue.

Voyant un honnête homme égaré comme eux et prêchant l'erreur, ils ne supposent pas qu'il se trompe. Ils vont à lui en toute conscience et en toute droiture.

Puis, une fois leur conviction faite, ils n'en démordent pas.

Si vous prononcez devant eux le nom du Christ, ils vous répondent : *Pierre Leroux*.

Heureusement la Providence est là pour réparer la sottise des hommes. Du principe même du mal, elle fait découler presque toujours un remède victorieux.

Pour vous en convaincre d'une manière absolue, récapitulons.

Le héros de cette histoire débute par l'athéisme.

Bientôt, néanmoins, sa conscience le ramène à Dieu et à la nécessité d'une foi

religieuse. Il cherche, il trébuche de théories en théories, et se rapproche graduellement du christianisme, point immuable et sacré, qu'on retrouve toujours après avoir parcouru le cercle des tâtonnements philosophiques.

A l'heure qu'il est, si Pierre Leroux n'est point encore orthodoxe, on peut dire qu'il est essentiellement chrétien.

Nous ne saurions trop insister sur ce point.

Pour lui, comme pour ses disciples, il ne reste plus qu'un pas à faire, et l'on sera tout surpris de voir cet épouvantable fantôme du socialisme se fondre dans l'Évangile.

Après les événements de décembre, madame la comtesse d'Agout (Daniel Stern) cacha notre philosophe, au logement duquel on faisait une perquisition rigoureuse. Pierre Leroux, âgé de cinquante-cinq ans, n'était pas curieux d'expérimenter les douceurs d'un cachot politique.

Les messieurs Pereire, ex-saint-simoniens, lui obtiennent un sauf-conduit. Madame la comtesse d'Agout lui donne trois cents francs, et il part pour Londres avec toute sa famille.

Bientôt il s'y trouve exposé à la plus *terrible* détresse.

Il rejoint à Jersey ses frères Jules et Charles, employés l'un et l'autre dans un

atelier typographique. Mais les ressources partagées ne peuvent suffire à la nourriture commune.

La famille de Pierre Leroux à Jersey se compose de trente et une personnes.

On dit que les savants n'engendrent pas; Pierre fait mentir l'axiome. Il a eu neuf enfants de son double hymen. Ses frères, mariés eux-mêmes, ont une nombreuse progéniture.

Notre philosophe ouvrit à Jersey un cours de phrénologie, avec entrée payante.

Il débuta par un magnifique portrait de saint Augustin, capable de convaincre ceux qui douteraient encore de la franchise de son retour et de sa prédilection

sincère pour les hommes comme pour les choses de la religion.

Ce morceau d'éloquence chrétienne est imprimé; chacun peut le lire.

Pascal et Bossuet ne le désavoueraient pas.

Malheureusement Pierre Leroux, qui très-souvent manque de lucidité pour ses compatriotes, fut beaucoup moins clair encore pour des Anglais. Après s'être montrés assidus pendant quelques semaines, ceux-ci ne vinrent plus à son cours.

Sachant l'état de misère de la pauvre famille, Jean Reynaud s'empressa d'organiser une souscription à Paris.

Quelques milliers de francs, expédiés au philosophe, arrivèrent à propos pour l'aider à résoudre son problème du *circulus*.

Ici nous le laisserons lui-même vous donner des éclaircissements.

« Oserai-je, dit-il, montrer jusqu'à quel point le principe des économistes sur la rareté de la subsistance, comparée à la multiplication humaine, est réfuté par la nature? Pourquoi ne le ferais-je pas? pourquoi la délicatesse de notre langue m'empêcherait-elle de répondre, au nom de la nature, à celui qui a osé écrire : « Un homme qui naît dans ce monde déjà « occupé, si les riches n'ont pas besoin

« de son travail, est de trop sur la terre ?»

« La nature a établi un *circulus* entre la production et la consommation. Nous ne créons rien, nous n'anéantissons rien ; nous opérons des changements. Avec des graines, de l'air, de la terre, de l'eau et des fumiers, nous produisons des matières alimentaires pour nous nourrir ; et, en nous nourrissant, nous les convertissons en gaz et en fumiers qui en produisent d'autres.

« C'est là ce que nous appelons consommer. La consommation est le but de la production, mais elle en est aussi la cause.

« Que la religion, si méprisée des

économistes, est belle, et que leur science est petite! La religion, qui enseigne à l'homme sa spiritualité et lui assigne la vie éternelle, ne craint pourtant pas de lui dire qu'il est poussière, cendre, terre; qu'il en est sorti et qu'il y rentrera.

« Les savants de nos jours ne sont pas même capables de tirer quelque conclusion élevée de leur science matérialiste.

« Consultez-les, ils vous diront que l'engrais excrémentiel de l'homme est le plus fécondant qui existe, et que la quantité de cet engrais provenant du genre humain suffirait à la fécondation des terres qui contribuent à la nourriture en céréales de ce genre humain tout entier,

chaque homme en fournissant assez pour la reproduction de la quantité de froment nécessaire à sa propre alimentation[1].

« Ils ont reconnu ce rapport; ils devaient en conclure le droit de chaque homme à la subsistance.

« Mais il y a si peu de lien aujourd'hu entre toutes les sciences, que, tandis que les agronomes découvrent cette vérité, les économistes l'ignorent ou n'en concluent rien, plus occupés qu'ils sont de la prospérité des capitaux que des droits de l'homme. »

« [1] Voyez les ouvrages de Thaër et de Wogth, les cours de l'école de Grignon, les analyses des chimistes, et celles, entre autres, de MM. Payen et Boussingault. »

Ainsi voilà le *circulus* de Pierre Leroux expliqué, ou à peu près.

Il veut associer les hommes, en les groupant. Mais cela ne suffit pas ; il faut trouver moyen de les nourrir pas l'association.

Donc, il se préoccupe, depuis son arrivée à Jersey, de l'emploi d'une sorte de guano, qui rendrait fertile le sol le plus ingrat.

N'ayant pas un pouce de terre à sa disposition, le vieux socialiste eut la constance de répandre cet engrais sur la berge des chemins.

Au bout de sept à huit jours, il allait constater le résultat.

Un gazon magnifique et luxuriant croissait partout.

Les propriétaires de l'île, qui font un grand commerce de fleurs et de fruits pour Londres, adoptent les procédés de Pierre Leroux, s'en trouvent à merveille, et lui témoignent de temps à autre leur reconnaissance par un banquet.

Toute la famille est aujourd'hui dans une ferme de la baie de Saumarez, près Saint-Hélier.

Grâce à la souscription de Jean Reynaud, le philosophe a pu louer cette ferme et y continuer ses expériences sur une grande échelle.

A partir du moment où sa doctrine so-

ciale se réduit à chercher la richesse pour tous dans l'agriculture, nous souhaitons de grand cœur qu'il obtienne un plein succès.

De pareilles idées n'arment point la guerre civile.

Pierre Leroux, nous le répétons, est le plus excellent homme de la terre, une sainte et candide nature, un cœur d'or.

— Il ne donnerait pas un soufflet à une mouche, a dit Proudhon.

Ses mœurs sont pures; il mène au milieu des siens une vie patriarcale, et sa plus grande peine est de vivre hors de France.

Il eût certainement accepté l'invitation que lui a faite l'Empereur, s'il ne craignait pas les reproches et la colère du parti brutal auquel il a le malheur d'appartenir. Ses frères et ses gendres ayant, à diverses reprises, parlé d'une émigration au Canada, Pierre Leroux n'y donna point son consentement.

— Je veux, dit-il, mourir dans la vieille Europe, et sentir encore, à travers la mer, le souffle de la patrie.

FIN.

ÉPILOGUE

Notre réponse à M. Alphonse Karr devait paraître en tête de ce volume. Comme elle est un peu longue et que la place nous manque, nous la réservons pour le volume prochain.

Le signal de l'attaque est universellement donné contre nous.

Cela devient grave. Nos ennemis se rangent en bataille et nous décochent leurs flèches de Parthes.

Allez, messieurs, allez! nous sommes à l'abri sous le bouclier de la conscience. Vous pouvez calomnier à loisir. Le public ne vous croit pas, et jamais la préoccupation de répondre ne nous écartera du chemin que nous avons promis de suivre.

Pourquoi voulez-vous que nous ramassions le javelot lancé par de misérables enfants perdus des lettres, dont la jalousie abjecte et les ignobles instincts se trahissent à chaque ligne?

Leurs articles déshonorent les feuilles qui les insèrent, voilà tout.

Soyez tranquilles, messieurs, la presse honnête nous défendra quelque jour. Elle sait que nous flétrissons l'immoralité littéraire, et que, depuis le commencement de cette œuvre, nous n'hésitons jamais à aller prendre le talent inconnu pour le montrer au grand soleil.

Nous remercions *Figaro* d'avoir reproduit notre réponse à Jules Janin.

Si bon lui semble, il pourra reproduire également celle qui s'imprime à l'adresse de M. Karr.

Lorsque les chefs nous attaquent, nous rendons coup pour coup, blessure pour blessure; car leurs armes sont de fine trempe, et le public, si

nous n'y prenions garde, s'aviserait peut-être de les croire vainqueurs.

Mais, pour les goujats de l'armée, fi donc! Toutes leurs plumes réunies ne nous effleurent même pas l'épiderme.

EUGÈNE DE MIRECOURT.

Paris, 4 juin 1856.

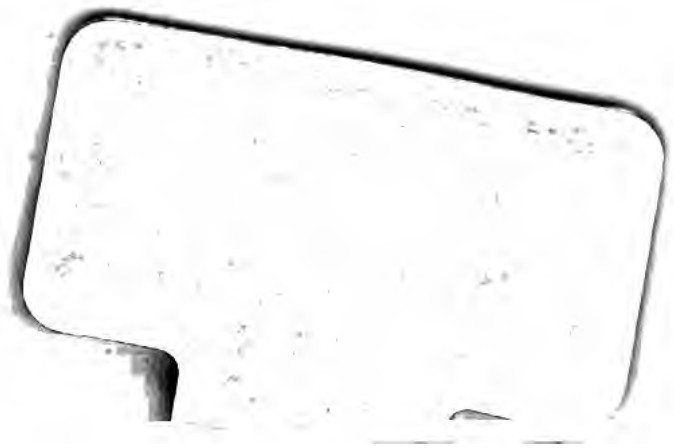
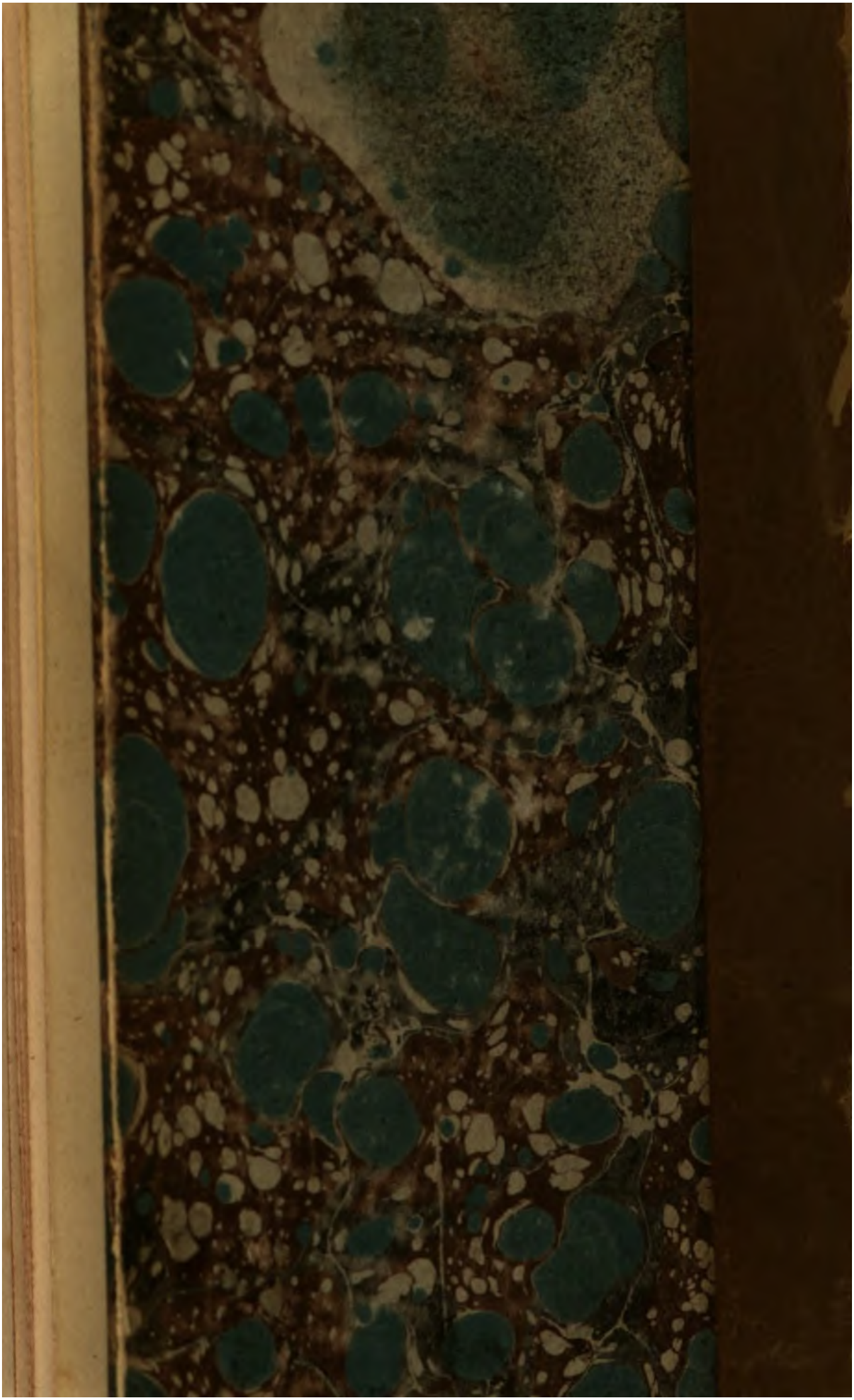
Monsieur Garnier

Monsieur

Je verrai M. Sandre

pour le prévenir

Votre serviteur

O. Hervey

Jeudi 3 août